BATAILLES & BLINDES

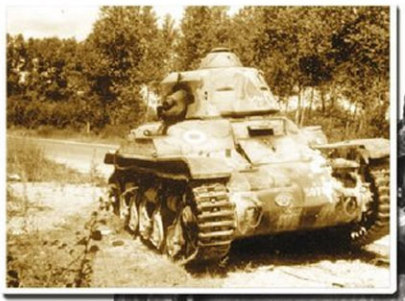
BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +30 COULEURS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°8



CRUEL PRINTEMPS
(SUITE & FIN)

STURMTIGER
LA DÉMESURE À L'ÉTAT BRUT

CHAR RUSSE T-35
LE GÉANT DES STEPPES
(SUITE & FIN)

IL FAUT SAUVER LE SOLDAT LYNCH !

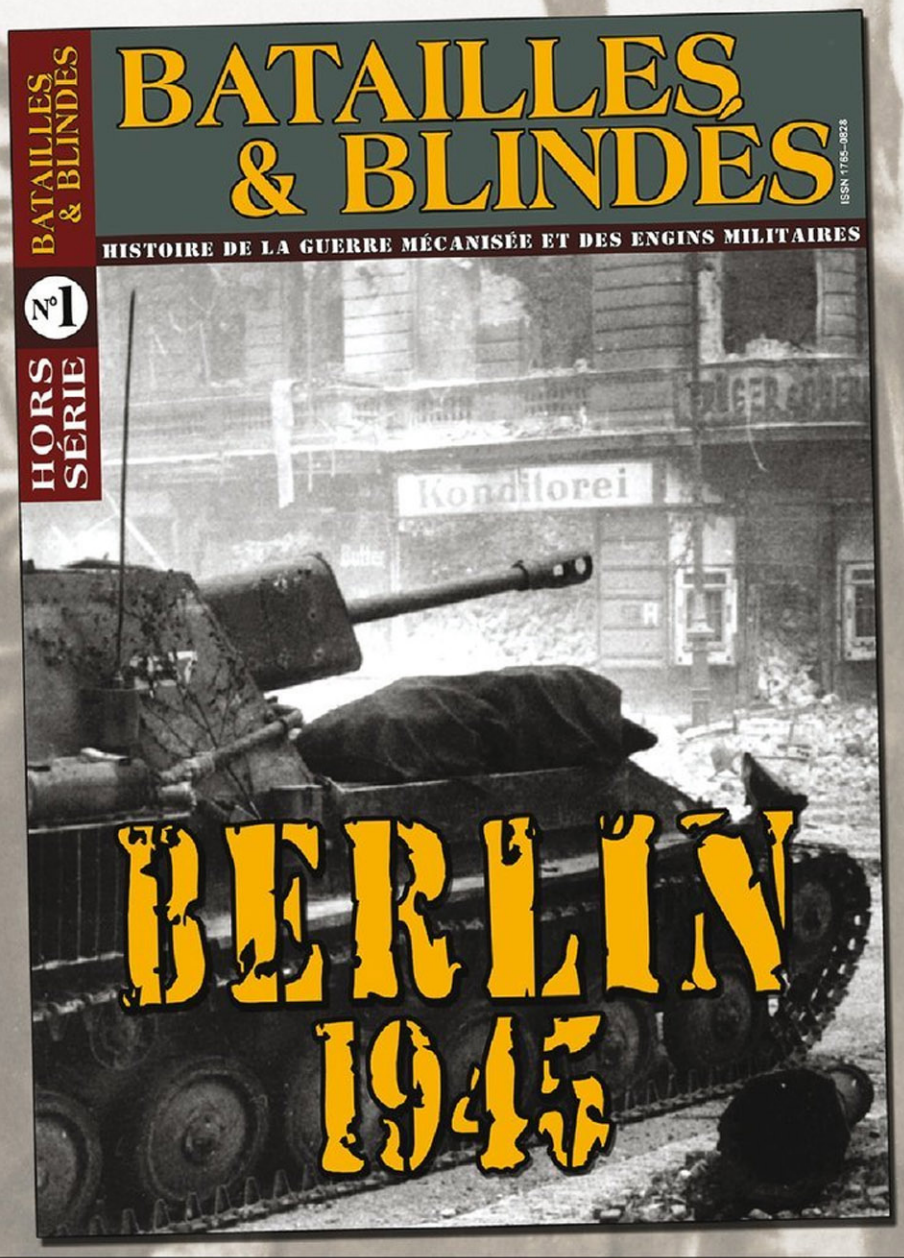
Normandie août 44, les combats de Mortain vus par les Américains

EXCLUSIF !

PACTE DE VARSOVIE
COMMENT MOSCOU VOULAIT ENVAHIR L'EUROPE DE L'OUEST !

Batailles & Blindés n°8
Bimestriel / Avril-Mai 2005
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 8 - F: 6,90 € - RD



PARUTION IMMINENTE

☐ Oui, je souhaite recevoir le premier hors série de Batailles & Blindés traitant de la Bataille de Berlin en avril et mai 1945.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Ville : ..... Code Postal : .....

Pays : .....

Tarifs (frais de port compris) :
France métro. : 14,90 euro - UE, Suisse et Dom-Tom : 18,00 euro - Reste du Monde : 22,00 euro

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Mandat

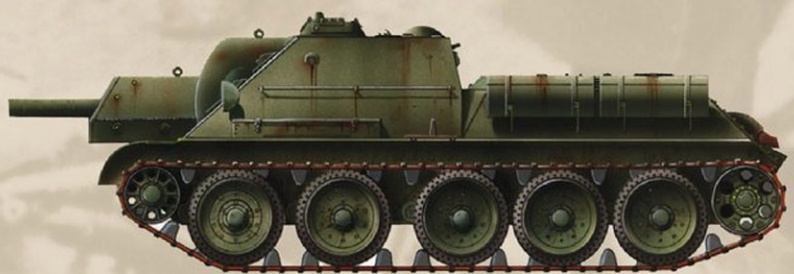
☐ Carte Bancaire : Maestro MasterCard VISA VISA Electron

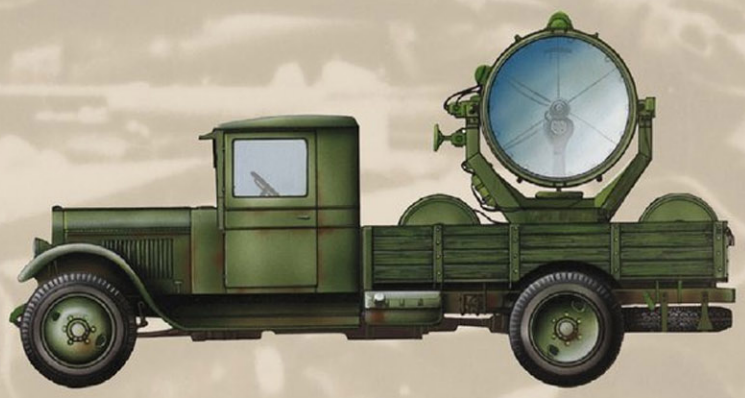
Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

à découper ou à photocopier, à remplir et à nous retourner avec votre règlement à :

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France





BERLIN 1945

Chers lecteurs,

vous avez été nombreux a vous étonner de ne pas trouver en kiosque notre premier hors-série à la date prévue. Nous vous devons des explications. Cette publication était initialement prévue pour le 28 février. Malheureusement, malgré mes relances répétées, une grande agence de presse, qui s'était engagée à nous fournir des clichés fin 2004, n'a pas jugé utile d'honorer notre commande ; sans commentaires. Cela m'a alors conduit à repousser la parution du « Berlin » en mars, le temps de trouver de nouvelles photos et de recevoir les derniers profils.

Mais, s'il y a bien une chose que nous avons apprise en deux ans dans l'univers de la Presse, c'est qu'un problème ne survient jamais seul ! Ce second souci, c'est un conflit social au sein des Postes marseillaises. Débutée fin février, cette grève n'est toujours pas terminée à l'heure où j'écris ces lignes. Cela fait maintenant vingt jours que nous sommes totalement privés de courrier. Résultats ? Les éléments nécessaires au bouclage du « Berlin » sont dans la nature. Il en est de même de nos lettres de promotion invitant nos abonnés à réserver le hors-série et avec elles nos courriers d'excuses pour le retard de parution postées début mars. Selon le quotidien régional « La Provence », plus de 6 millions de lettres seraient actuellement en souffrance. La direction de la Poste estimerait à environ deux semaines le temps nécessaire pour distribuer ces monceaux de plis. Et ce n'est pas fini...

Conclusion ? Le « Berlin » sortira car il n'est certainement pas question de jeter l'éponge ! Dans l'état actuel des choses, nous estimons qu'il sera en kiosque à la mi-avril, le temps d'enfin recevoir les derniers éléments, de terminer la mise en page et de le faire imprimer. Afin de vous tenir aux nouvelles, nous maintiendrons le dispositif informatif mis en place ces dernières semaines par le biais d'un répondeur sur la ligne de la rédaction et le site web de la revue (**www.batailles-blindes.com**). Croyez bien que je suis le premier à regretter cette situation.

En attendant, j'espère que le présent numéro de Batailles & Blindés sera à la hauteur de vos attentes et vous donnera l'occasion de bien vouloir patienter de manière agréable. L'utilisation de la page centrale a été repensée, elle sera désormais réservée aux coupes que vous retrouverez de manière régulière dans le magazine.

Bonne lecture à toutes et à tous !

Yannis Kadari – Rédacteur en chef.

Monsieur Fortier (Clermont-Ferrand) est prié de bien vouloir me contacter par téléphone au 04 91 76 50 55 ou, à défaut de pouvoir me joindre, de me laisser son numéro de téléphone. Par avance, merci !

Batailles & Blindés numéro 8
Avril–Mai 2005
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par : Caraktère, SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France

Rédaction : 04 91 76 50 55
Service des abonnements : 04 91 22 61 59
Télécopie : 04 91 22 55 03
info@caraktere.com

Commission paritaire : en cours
Dépôt légal : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef :
Yannis Kadari
Secrétaire à la rédaction :
Céline Valence
Conseillers à la rédaction :
Hubert Cance - Antoine Misner

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

4 Pacte de Varsovie – Le plan d'invasion de 1964

Cet article de prospective nous permet de découvrir, avec de nombreux détails, l'un des plans d'invasion de l'Europe Occidentale mis au point par les stratèges du Pacte de Varsovie. Quand et comment le Kremlin avait-il prévu de lancer ses armées contre l'Allemagne et la France ?

16 Sherman « Tulip » – Les fleurs du mal

Petite histoire d'un bricolage génial à la sauce britannique ou l'art et la manière de monter des roquettes air-sol, subtilisées dans l'armurerie d'une escadrille de Typhoon, sur des tourelles de Sherman !

18 Cruel printemps, suite & fin

Michel Rouselle achève son récit concernant « sa » campagne de France de mai et juin 1940. Avec lui, nous découvrons plus avant le quotidien de « ceux des chars » en 1940.

28 Sturmtiger, la démesure à l'état brut !

Né de l'expérience des combat urbains conduits par l'armée allemande lors de la bataille de Stalingrad, le Sturmtiger était un engin qui avait été conçu dans un seul but : détruire un immeuble en un ou deux coups !

46 Il faut sauver le soldat Lynch ! (Mortain, Normandie, août 1944)

Pour isoler les éléments avancés de l'armée américaine du général Patton engagés en Bretagne, Adolf Hitler a l'idée de monter une contre-offensive blindée pour couper la « base » du Cotentin. L'objectif des *Panzer* est Avranches mais, avant, ils doivent prendre le contrôle de Mortain !

62 T-35, le géant des steppes, suite & fin

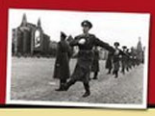
Suite et fin de notre étude consacrée à l'un des plus imposants blindés de l'entre-deux-guerres. Malgré les efforts des ingénieurs russes, le T-35 ne sera jamais un modèle de fiabilité. Quant à sa carrière opérationnelle, elle sera des plus courtes !

70 La Panzer-Abteilung z.b.V. 66

Formée pour participer à l'invasion de l'île de Malte, conjointement organisée avec les Italiens, cette unité blindée allemande rejoindra finalement l'*Ostfront*.

PACTE DE VARSOVIE
LE PLAN D'INVASION DE 1964

« S'appuyant sur les résultats de la frappe nucléaire initiale, les troupes du Front Tchécoslovaque, en coordination avec les unités du 1e Front Occidental Soviétique, doivent détruire les principaux groupements de troupes de la 7e Armée américaine et de la 1e Armée française en coopération avec des troupes d'assaut aéroportées, franchir de force le Neckar et le Rhin, défaire en une bataille offensive les réserves stratégiques montantes de l'ennemi et, au jour 7-8, prendre le contrôle des zones de Langres, Besançon et Epinal. » **– Plan d'action de l'Armée Populaire Tchécoslovaque pour la période de guerre. Département des opérations de l'État-Major Général. Mois d'octobre 1964.**



Par Vincent Bernard

Lorsqu'on évoque la Tchécoslovaquie durant la Guerre froide, c'est le souvenir du « Printemps de Prague », l'insurrection de 1968 noyée dans le sang par les chars soviétiques, qui est sans doute le premier et peut-être le seul référant venant spontanément à l'esprit des Français. Pourtant, jusqu'à cette date, la Tchécoslovaquie fut considérée par Moscou comme l'un de ses alliés parmi les plus sûrs au sein du Pacte de Varsovie. L'armée tchèque faisait figure de principal supplétif des troupes soviétiques.

Depuis quelques années, avec l'ouverture des archives militaires et diplomatiques secrètes des anciens membres du Pacte, on en sait un peu plus sur les réalités internes des pays de l'ex-bloc de l'Est durant « l'équilibre de la terreur ». Au niveau militaire, comme on pouvait s'y attendre tant le sujet fut et reste encore sensible, aucun plan d'invasion stratégique n'a été découvert. Il existe toutefois une exception. Il s'agit d'un document opérationnel établi au mois d'octobre 1964, au plus haut niveau de la hiérarchie tchécoslovaque, et intitulé « *Plan d'action de l'armée populaire tchécoslovaque pour la période de guerre* ». Ce texte a été rendu public par des chercheurs en 2000 – Le plan, extrait des archives tchécoslovaques, porte le numéro 008074/ZD-OS 64. Etabli par le Major-Général Vostera, il est daté du 11 octobre 1964, approuvé et signé par le président Antonín Novotný lui-même. Les autres signataires en sont : Bohumír Lomský, Ministre de la Défense, le général Rytir, chef d'Etat-major de l'armée populaire tchécoslovaque (CLA) et le général Vitanovsky, chef du département « opérations » – D'après ce document, abondamment discuté depuis sa déclassification, la principale mission confiée aux forces armées de la République Populaire de Tchécoslovaquie (CLA) n'était rien de moins que l'invasion de la France après une offensive d'une semaine à travers l'Allemagne méridionale ! Comment, selon ces directives, le commandement tchécoslovaque voyait-il en 1964 le déroulement d'un affrontement face aux forces de l'OTAN ?

LA PRÉPARATION

Les moyens offensifs – Le cœur du dispositif offensif est constitué des 1e et 4e armées tchécoslovaques coiffant quatre divisions blindées et quatre divisions d'infanterie motorisée. Selon les doctrines militaires en vigueur dans les armées du Pacte de Varsovie, les unités de soutien et d'appui sont nombreuses et bien équipées : deux brigades équipées des nouveaux missiles *FROG* (*FROG* pour « *Free-Rocket-Over-Ground* » – nom de code OTAN), une brigade d'artillerie lourde, deux brigades anti-chars, une brigade de pontonniers et une brigade du génie. La 331e brigade « spéciale » de Front, équipée de vecteurs nucléaires, est également disponible. Elle devra être déployée dans la plus grande discrétion et avec de nombreuses précautions. Enfin, la 22e brigade d'assaut aéroportée complète le dispositif. Tenue en réserve de Front, cette dernière pourra être utilisée, au besoin, entre le quatrième et le sixième jour de l'offensive en fonction des objectifs définis et de la situation le terrain.

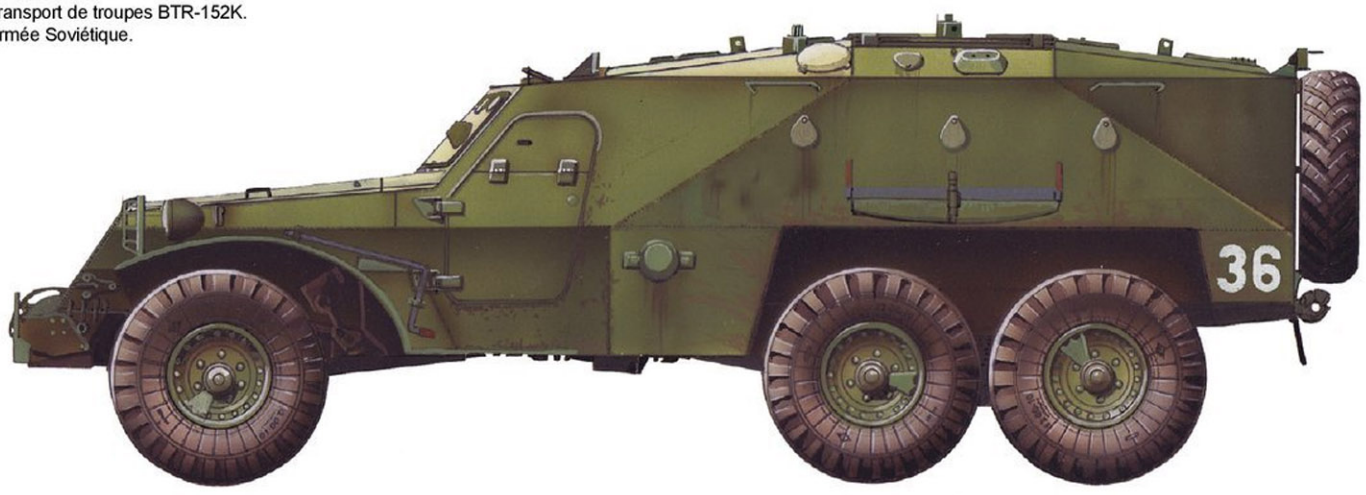
La 2e armée tchécoslovaque est mobilisée en second échelon. Entre le troisième et le cinquième jour de l'offensive, elle doit mettre en œuvre deux divisions blindées et quatre divisions motorisées supplémentaires. Le 103e bataillon de guerre chimique doit être déployé dès J+1 ainsi qu'une brigade du génie supplémentaire à J+2. Le renfort d'une division mécanisée venue du Groupe de forces Sud est également planifié à J+4, portant ainsi le total des grandes unités engagées à quinze.

La défense antiaérienne profonde est assurée par la 7e armée de défense aérienne, composée des 2e et 3e corps antiaériens, en complément et en coopération avec les unités organiques de Front. Le soutien aérien est quant à lui assuré par la 10e force aérienne du Pacte. Celle-ci comprend la 1e division de chasseurs, les 2e et 34e divisions de chasseurs-bombardiers, la 25e division de bombardiers, la 46e division de transport aérien ainsi que les 45e et 47e divisions de reconnaissance. La 57e force aérienne venue du Front des Carpates doit également mettre une partie de ses moyens à disposition du front tchécoslovaque lors de la deuxième phase de l'offensive.

Tous les postes de commandement opérationnels sont doublés. Au nord, La couverture du dispositif offensif est assurée par le détachement d'une colonne blindée de flanc-garde de la 1e armée dont l'action conjuguée avec celle de la 8e armée de la Garde soviétique doit neutraliser deux à trois divisions américaines. Sur le flanc sud, il est prévu que la 4e armée détache un groupe de forces vers Munich. La frontière autrichienne orientale est quant à elle surveillée par l'armée populaire hongroise

En face :
Cette unité de chars T-55 soviétiques traversant un fleuve sur un pont du génie a été photographiée en Russie Blanche à la fin des années 70. Modernisés à de multiples reprises, ces blindés resteront en dotation jusque dans les années 80. On les retrouve encore, de nos jours, non seulement dans des armées du tiers-monde mais aussi au sein des unités des 2e et 3e lignes de l'armée Russe. Ria-Novosti.

Octobre 1964.
Transport de troupes BTR-152K.
Armée Soviétique.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Chars moyens T-34/85 Modèle 1944 de l'armée tchécoslovaque. Ces engins, conçus pendant la Seconde Guerre mondiale, seront produits de 1952 jusqu'en 1960 par les Tchécoslovaques dans une version modernisée. Détail intéressant : le phare *Notec* d'origine allemande fixé sur la gauche du glacis du blindé.
Coll. Ashuraliev.

et le groupe de forces Sud de l'armée soviétique. Celui-ci peut mobiliser d'autres unités en renfort en cas de nécessité.

Les ressources logistiques – L'évaluation des ressources logistiques nécessaires à la réussite des opérations est partiellement quantifiée. En sus des réserves tchécoslovaques, le commandement unifié du Pacte a positionné des ressources destinées à la 57e force aérienne des Carpates, soit 45 000 tonnes de munitions, 40 000 tonnes de carburant d'avion ainsi que 290 tonnes de combustibles pour fusées. 130 000 tonnes de ravitaillement semblent nécessaires aux opérations au sol. Les unités organiques, rattachées aux troupes d'assaut, transportent elles-mêmes 58 000 tonnes de matériels divers tandis que les unités logistiques de Front doivent assurer, par la route, le transport de 70 000 tonnes supplémentaires de ravitaillement. À la fin des opérations, le niveau d'approvisionnement des troupes devra être de l'ordre de 80% de la dotation normale. Dans ce contexte, le génie revêt une importance primordiale. Devant assurer la remise en service rapide des principales lignes de chemin de fer des régions conquises, sa mission s'étend également à la construction simultanée, au fur et à mesure de la progression, de trois routes logistiques. Il s'agit de garantir un bon niveau de ravitaillement aux troupes, ce tout au long des principaux axes de l'offensive. Enfin, les besoins hospitaliers de campagne sont estimés aux alentours des 10 à 12 000 blessés et malades dès les deux premiers jours de l'attaque. Tchèques et Soviétiques évaluent que 60 à 70 000 hommes seront hospitalisés à la fin des opérations.

L'ennemi – Les forces de l'OTAN susceptibles d'être employées par l'ennemi dans le secteur des opérations tchécoslovaques sont évaluées à une douzaine de grandes unités, appartenant à trois pays différents. Le VII US Corps (7th US Army), avec les 4th Armored Division, 3rd Infantry Division et 24th Mechanized Division, défend la région de Bamberg-Bayreuth-Nuremberg. Le *II. Armeekorps* Ouest-allemand, qui compte cinq divisions, les *4.* et *10. Panzer-Grenadier-Divisonen*, la *12. Panzer-Division*, la *1. Gebirgs-Division* et la *1. Fallschirmjäger-Division*, est installé en Bavière. Il fait directement face

En face :
Colonne de chars moyens T-34/85 Modèle 1960 de la *Nationale Volksarmee*, l'armée Est-allemande. Le lecteur notera la présence de caisses de nuque, caractéristiques de ces engins d'Allemagne de l'Est et sorte d'héritage de la *Rommelkiste* de la Seconde Guerre mondiale. Les marques blanches apposées sur les chars ont été faîtes pour les distinguer de leurs « adversaires » dans le cadre de manoeuvres.
Coll. Ashuraliev.

Octobre 1964.
Camion 6x6 Ural-375D
Armée Soviétique.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Comme l'armée soviétique, l'armée tchécoslovaque est bien entendu équipée de matériels radio modernes et fiables. Il n'empêche que certaines « habitudes » ont la vie longue, surtout lorsqu'il s'agit de transmettre un message qui peut être hautement confidentiel ! Ce chef de char de T-54A remet un document à l'équipage d'un hélicoptère de liaisons Mi-1. Coll. Ashuraliev.

aux frontières tchèques et autrichiennes. Enfin, la 1e Armée française, estimée par les Tchécoslovaques à cinq divisions mécanisées dans le secteur concerné, est positionnée en retrait du dispositif général. Les troupes américaines comprennent trois bataillons de lanceurs nucléaires tactiques. Les forces françaises déploient en propre six autres lanceurs, lesquels font partie des cibles prioritaires lors des frappes initiales du Pacte. En soutien, les unités de l'OTAN peuvent compter sur 900 appareils de combat, dont 250 bombardiers ; une quarantaine de ces avions sont capable de procéder à des frappes nucléaires. Compte tenu de la situation générale en Europe Centrale, il est peu vraisemblable que d'autres unités, hormis les réserves françaises, puissent être déployées sur le théâtre d'opérations concerné.

L'opération doit employer sur le seul front tchécoslovaque un total de 131 ogives nucléaires, pudiquement désignées « munitions de combat spéciales », dont 96 missiles tactiques et 35 bombes. L'emploi de ces armes reste exclusivement sous l'autorité du commandant en chef soviétique des forces unifiées du Pacte de Varsovie.

Dans ce scénario, le rapport de forces global sur la profondeur du front est évalué par le commandement tchécoslovaque à environ 1,1 contre 1. Le plan d'opération semble considérer un scénario de type « Cold Start » – « démarrage à froid » en français – c'est-à-dire une offensive déclenchée par surprise et sans réels délais de préparation de part et d'autre. Les principaux atouts dont dispose le Pacte pour accentuer son très léger avantage sont :

- La surprise.
- Une première frappe nucléaire massive.
- La rapidité d'exécution de l'assaut mécanisé.
- La dispersion du dispositif de l'OTAN, dont les unités doivent être défaites une à une.

LES OPÉRATIONS

La préparation nucléaire et le déclenchement de l'offensive - Mises en alerte à trente minutes, les troupes mécanisées tchécoslovaques des 1e et 4e armées gagnent leurs positions de départ en trois heures. Pendant ce temps, une série initiale de frappes nucléaires tactiques, totalisant 70 ogives en deux salves, est opérée sur des objectifs prédéfinis.

Une première salve de trente et un missiles nucléaires tactiques est lancée sur les principaux centres de commandement et de communication des forces de l'OTAN. Sont visés les postes de commandement et les quartiers généraux américains ainsi que ceux du *II. Armeekorps* de la *Bundeswehr*. C'est la 331e brigade d'artillerie, postée sur la frontière, qui est chargée de cette mission. Lors de cette frappe initiale, les principaux terrains aériens avancés de l'OTAN sont également frappés. Dans le même temps, l'aviation tactique de la 10e force aérienne attaque par surprise les lignes ennemies, larguant dix bombes nucléaires contre les principales concentrations frontalières du *II. Armeekorps* ainsi que sur les positions de la défense antiaérienne de l'OTAN. Les secteurs de Roding, Kirchroth, Hohenfels, Amberg, Pfreimd, Nagel et Erbendorf sont touchés. Profitant de l'effet de surprise et la désorganisation des forces adverses, la seconde série de frappes a lieu au moment même où les colonnes des quatre divisions blindées tchécoslovaques, formant l'avant-garde des armées du Pacte, s'ébranlent vers l'ouest et franchissent la frontière. Les bombardiers du 184e régiment, emportant seize bombes nucléaires dans leurs soutes, frappent simultanément et de plein fouet le quartier général du *II. Armeekorps* ainsi que les positions de la *12. Panzer-Division* et de la *4. Panzer-Grenadier-Divison*. Lors de cette action, les positions des lanceurs nucléaires tactiques américains des *2nd/40 Artillery Batallion*, *2nd/82 Artillery Batallion* et *5th/73 Artillery Batallion* sont également atomisées. Au même instant ou presque, une seconde salve de treize missiles est lancée à l'avant des troupes d'assaut tchécoslovaques afin de leur dégager le terrain et d'accentuer le choc initial.

1e phase : Blitzkrieg nucléaire – Durant l'ensemble des opérations offensives, les frappes nucléaires ciblées se poursuivent à un rythme soutenu. Quarante-deux missiles nucléaires tactiques et sept bombes sont réservés au soutien de la progression des forces tchécoslovaques ainsi qu'à la destruction des colonnes de renforts de l'OTAN. Ces engins sont également destinés à la destruction « des moyens adverses d'attaque nucléaire nouvellement découverts ». Enfin, douze ogives sont conservées en réserve pour faire face à toute évolution inattendue de la situation.

Quelques heures après le début de l'offensive, la 1e armée française entame son déploiement sur les itinéraires prévus – Rappelons que jusqu'en 1966, la France appartient toujours à l'organisation militaire intégrée de l'OTAN. Les régiments de reconnaissance divisionnaires sur EBR formant les têtes de colonne des 3e et 5e divisions (unités de « type 59 ») sont mis en branle pour gagner le front. Ils sont rapidement suivis par les M47 Patton et les AMX13 des régiments blindés et de chas-

Ce T-54A tchécoslovaque est en train de passer un cours d'eau sur un pont du génie. L'intérêt de ce cliché réside surtout dans le schéma de camouflage trois tons porté par ce char, qui n'est pas sans rappeler le célèbre camouflage « embuscade » des *Panzer* de la fin de la Seconde Guerre mondiale.
Coll. Ashuraliev.

seurs de chars. La supériorité aérienne du Pacte est à ce moment quasi-totale. Les éléments français avancés sont repérés par les appareils de reconnaissance du 45e régiment aérien, lequel, malgré des pertes sévères, profite de la désorganisation provisoire de la défense aérienne de l'OTAN pour régler les frappes tactiques. Dans les bombardements qui suivent, une brigade blindée et une unité mécanisée de la 5e division française sont quasiment anéanties ainsi que le PC divisionnaire principal et le régiment d'artillerie lourde comprenant deux lanceurs nucléaires tactiques « Honest John » et seize pièces de 155mm. La 3e division échappe de peu au même sort malgré des pertes significatives ; cette dernière devant essentiellement son salut à l'imprécision des vecteurs employés.

Sur le front de la 1e armée tchécoslovaque qui forme la droite

Voici une autre illustration des moyens de franchissement mis à la disposition des armées du Pacte de Varsovie avec ce T-54A polonais passant une rivière sur bac motorisé de type GSP. Le char en lui-même est un modèle relativement peu commun car il s'agit d'un T-54A armé d'un canon D-10TG de 100mm produit à partir de 1954 en URSS et équipé du système de stabilisation « *Gorizont* ».
Coll. Ashuraliev.

du dispositif offensif, quatre divisions renforcées bousculent et submergent les positions du *II Armeekorps* ouest-allemand. Une division est détachée vers le nord-ouest en direction de Bamberg pour prendre à revers les positions du VII corps américain assaillies par la 8e armée soviétique de la Garde qui dépend du 1e front occidental. La colonne principale progresse rapidement. Malgré de lourdes pertes, le premier échelon pénètre les défenses ouest-allemandes et pousse en avant sans se soucier de ses flancs tandis que le second échelon réduit les positions ennemies laissées en arrière. A la fin du premier jour, Bayreuth est prise et dépassée. Le lendemain, Höchstadt, Schwabach et Heiden tombent à leur tour.

Progressant parallèlement à la gauche de la 1e armée tchécoslovaque, la 4e armée a fort à faire face aux solides positions blindées ouest-allemandes pourtant largement entamées par les frappes initiales. Une bataille de blindés s'engage, terriblement meurtrière pour les SPZ11-2 / Hotchkiss et les M47-48 survivants de la *4. Panzer-Grenadier-Divison*. Les T-54 et T-55 subissent de lourdes pertes mais les récents OT-64 tchèques font merveille en matière de mobilité. La nette supériorité aérienne des forces du Pacte et un appui d'artillerie massif permettent d'obtenir une percée, rapidement exploitée par une division blindée. Pendant ce temps, une division motorisée renforcée fonce vers Munich en flanc-garde de l'offensive. Les villes de Regensburg, Ingolstadt et Donauwörth sont atteintes au soir du premier jour. Eichstätt, Moosburg et Mühldorf tombent dès le lendemain. La capitale bavaroise, Munich, est elle-même menacée.

Après 48 heures, les objectifs initiaux sont pour la plupart atteints. Tandis que les forces américaines sont neutralisées par une offensive convergente sur le flanc nord, le *II. Armeekorps* ouest-allemand bat en retraite vers l'ouest dans le plus grand désordre pour prendre contact avec la 1e armée française. Les forces aériennes de l'OTAN se replient en urgence sur leurs terrains de secours. Les rares contre-attaques locales qui ont pu être organisées ont parfois freiné l'élan des troupes du Pacte sans toutefois parvenir à les arrêter.

2e Phase : L'exploitation et le passage du Rhin – Durant les quatre jours qui suivent, sans faire cas de l'épuisement progressif des équipages et de l'usure des matériels, la poussée mécanisée des unités du Pacte se poursuit à un rythme effréné. Plusieurs régiments tchécoslovaques tombent littéralement en pièces. Ils sont relevés par les unités du second échelon qui progressent avec célérité grâce aux efforts du génie. Les premières divisions de réserve montent en ligne pour maintenir l'élan initial et empêcher la réorganisation du dispositif adverse. Les forces aériennes de l'OTAN commencent à montrer une vive résistance, générant ainsi de lourdes pertes au sein de la 10e force aérienne. Cette dernière est d'ailleurs relayée par la 57e force aérienne fraîchement arrivée de la zone des Carpates.

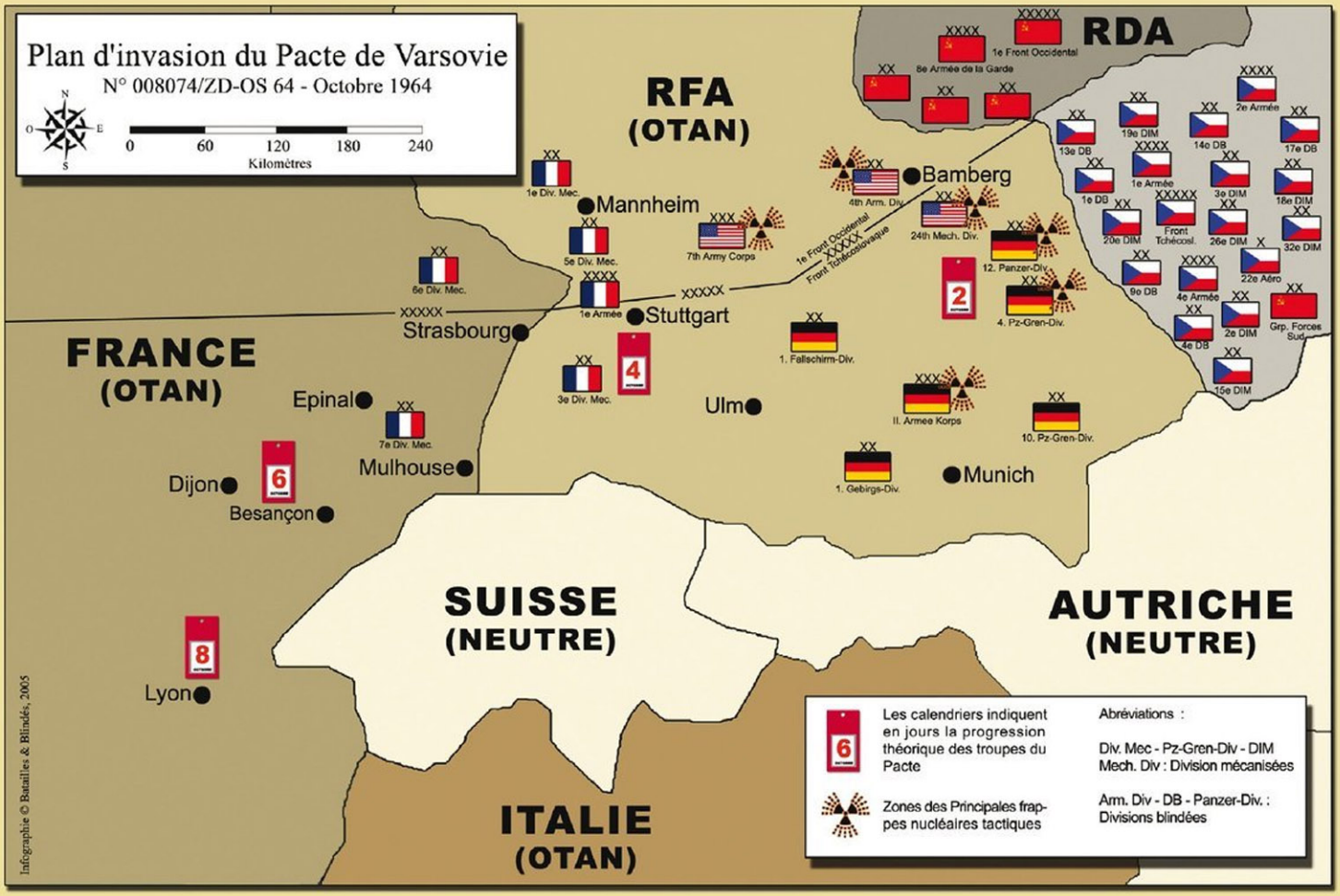
Après une nouvelle préparation nucléaire, les 1e et 4e armées tchécoslovaques entrent violemment en contact avec les éléments mécanisés de quatre divisions appartenant à la 1e armée française en cours de déploiement, loin en avant de Stuttgart. Dans cette bataille de rencontre, les AMX13/SS11 des escadrons antichars français prélèvent un lourd tribut sur les éléments avancés tchécoslovaques mais les M47 se révèlent inférieurs aux engins d'origine soviétique. Malgré une solide résistance, les Français ne parviennent pas à empêcher les pénétrations locales. Celles-ci sont, là encore, rapidement exploitées par les colonnes de chars T-54 et T-55 accompagnées par de l'infanterie portée sur les OT-64 et OT-810. Dépassées et submergées, de nombreuses positions françaises, laissées sans communication, sont littéralement encerclées.

Au soir du quatrième jour, la 1e armée française est en partie désorganisée et se révèle incapable de stopper l'avance ennemie sur les deux axes principaux. La 1e division blindée tchécoslovaque dépasse Mosbach tandis que les éléments avancés du Pacte abordent Stuttgart. Ulm, siège en 1805 de l'une des plus brillantes réussites de l'histoire militaire française, doit être abandonnée entre les mains de la 4e armée tchécoslovaque.

Au cinquième jour, la 22e brigade d'assaut aéroporté tchécoslovaque est jetée dans la bataille. Les bataillons de la brigade sont lancés au-delà du Rhin et parviennent à établir et tenir des têtes de pont sur la rive gauche du fleuve, à hauteur de Strasbourg et Mulhouse. Aussitôt, le génie du Pacte aborde le cours d'eau. Quatre ponts et passerelles provisoires y sont jetés par les 71e et 92e bataillons de pontonniers. Des têtes de pont sont établies par des unités de reconnaissance. Elles sont renforcées d'heure en heure à mesure de l'arrivée des colonnes mécanisées.

Octobre 1964.
Char moyen T-54 Modèle 1951.
3e Brigade mécanisée. Armée tchécoslovaque.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005



3e Phase : La France envahie – À ce moment, la mobilisation des réserves françaises est encore partielle et très désorganisée. Tout comme en 1940, le fer de lance de son armée mécanisée s'est élancé vers l'ennemi et a été vaincu. Les seules unités de réserve sont désormais incapables de s'opposer efficacement à la pénétration du territoire national. Tout comme à Abbeville, 25 ans plus tôt, les têtes de pont maintenues par l'ennemi vont servir de base de départ pour la dernière phase de l'offensive. En 48 heures, l'essentiel de la 1e armée tchécoslovaque a franchi le Rhin et, contournant le massif vosgien par le nord, pousse ses unités de tête vers Epinal. Pendant ce temps, la 4e armée progresse parallèlement sur Besançon au travers de la trouée de Belfort.

Après une semaine environ d'offensive éclair d'une violence inconnue à ce jour, le dispositif de l'OTAN a été martelé, enfoncé, submergé puis détruit avant d'avoir pu se réorganiser et retrouver sa cohérence. Le sud de la République Fédérale d'Allemagne, l'Alsace, la Bourgogne et la Franche-Comté sont sous le contrôle des troupes du Pacte de Varsovie. Les colonnes blindées tchécoslovaques progressent désormais vers la vallée du Rhône et la région lyonnaise, avant peut-être d'envisager dans un second temps une exploitation vers la Méditerranée et l'Atlantique. Pendant ce temps, les armées mécanisées soviétiques venues de Biélorussie et d'Ukraine procèdent à l'occupation des territoires conquis et commencent à relever des troupes épuisées mais victorieuses.

Pour le bloc soviétique, la Troisième Guerre mondiale en centre Europe s'achève par l'un des plus foudroyants succès de l'histoire militaire.

DU CAUCHEMAR A LA RÉALITE : UN SCÉNARIO CRÉDIBLE ?

Bien évidemment, l'uchronie n'est pas l'Histoire et poser une telle question pourrait être considéré comme un non-sens. Néanmoins, le fait historique demeure. En octobre 1964, les plus hautes autorités militaires tchécoslovaques ont signé et approuvé un document d'état-major décrivant dans ses grandes lignes le

Transport de troupes léger BTR-40 d'une capacité de huit hommes. Cet engin appartient à l'armée soviétique. DR.

Escadron de camions armés de lance-roquettes multiples (32 tubes) tchécoslovaques datant de 1955. Les véhicules sont de production nationale ; il s'agit de camions 6x6 Praga V3a. Ces engins sont moins performants que leurs homologues russes, les célèbres BM-21 « Grad », mais, à la différence de ces derniers, ils peuvent embarquer suffisamment de munitions pour lancer une seconde salve. Coll. Ashuraliev.

scénario exposé ci-dessus. Depuis sa découverte, ce document a été abondamment étudié et discuté. Sa finalité n'est d'ailleurs pas des plus limpides. Il est peu vraisemblable qu'il se soit agit d'un plan définitif mais plus probablement d'un document à caractère informatif et/ou prospectif sur les capacités opérationnelles et le rôle à jouer par les forces armées tchécoslovaques au sein de l'appareil militaire du Pacte de Varsovie.

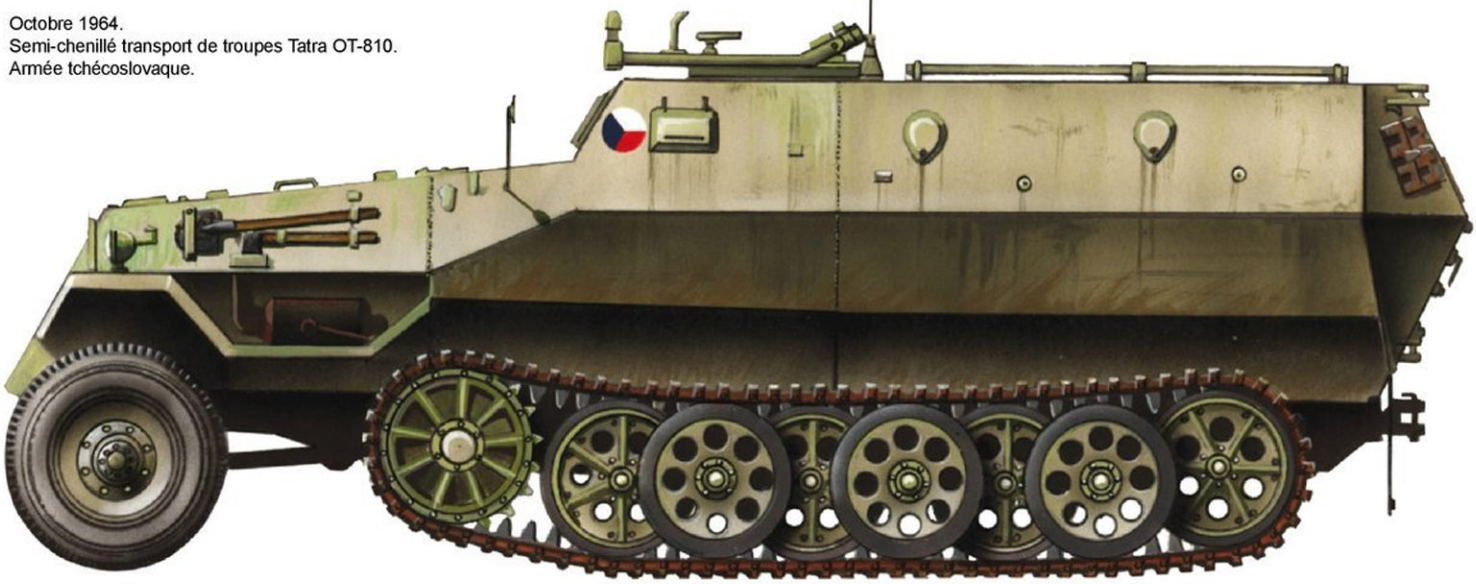
Depuis sa communication en 2000, certains experts et historiens ont jugé ce plan pour le moins très ambitieux. D'aucuns ont remis en cause le réalisme des objectifs à atteindre et des moyens utilisés. D'autres se sont interrogés sur la nature même du document. Quelques-uns enfin, tenant de l'hypercriticisme, ont franchi le pas en allant jusqu'à nier son authenticité. S'il est difficile de trancher dans un tel débat, il n'en demeure pas moins que certains principes directeurs présentés dans ce texte sont particulièrement éclairants quant à la perception d'un nouveau conflit européen par les stratèges du Pacte de Varsovie. Quels en sont les points les plus intéressants mais aussi les limites les plus nettes ?

Le « pour » – Tout d'abord, ce plan est tout à fait conforme aux idées militaires soviétiques qui semblent avoir été celles de l'ère Khrouchtchev. De plus, l'état-major tchécoslovaque de l'époque semble avoir été majoritairement acquis à la cause de l'offensive à outrance. Cette idée est corroborée par le caractère officiel du document et sa signature au plus haut niveau de la hiérarchie. D'autre part, les manœuvres multinationales intégrées du Pacte de Varsovie, considérablement développées à partir de

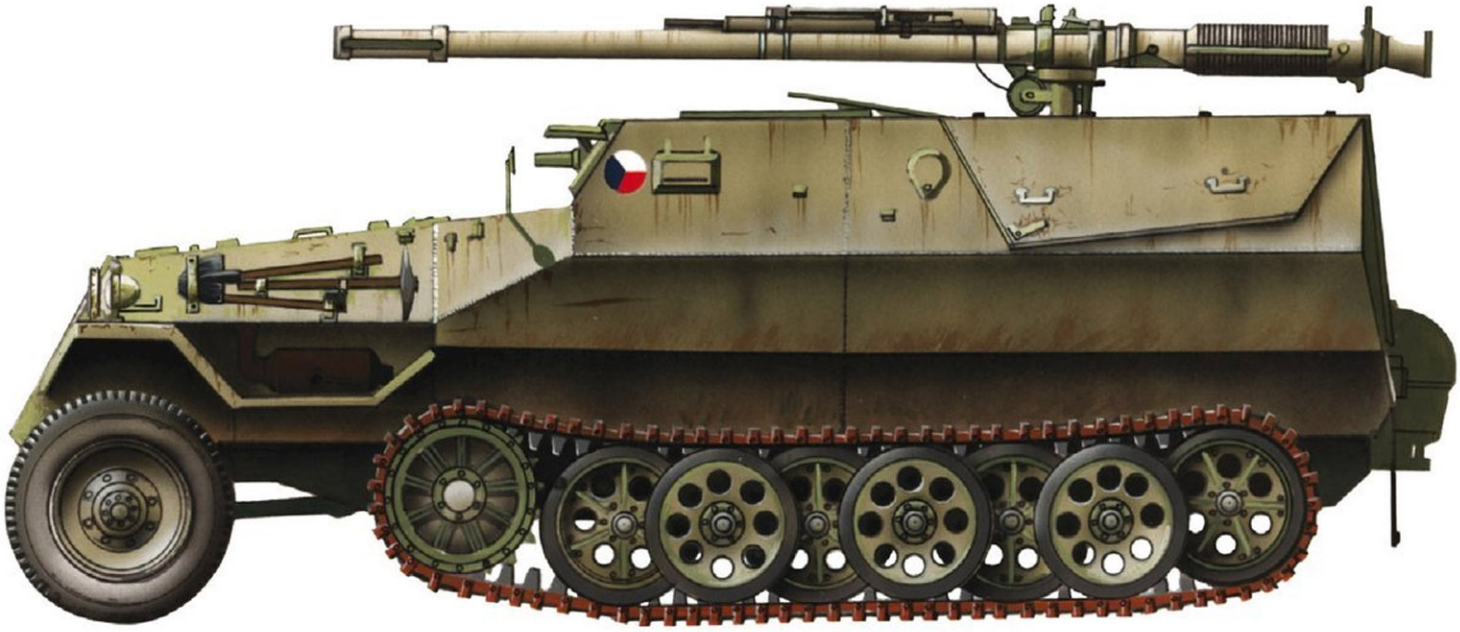
Vue générale d'un véhicule amphibie PTS-M servant au sein de l'armée tchécoslovaque. Cet engin, pour le moins massif, est apparu au début des années 60 en remplacement du vénérable K-61. Le PTS-M, en dotation dans toutes les armées du Pacte de Varsovie, pouvait transporter 70 combattants ou bien jusqu'à 10 tonnes de fret. Coll. Ashuraliev.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Octobre 1964.
Semi-chenillé transport de troupes Tatra OT-810.
Armée tchécoslovaque.



Octobre 1964.
Semi-chenillé antichar Tatra OT-810D vz. 59 82mm.
Armée tchécoslovaque.



Octobre 1964.
Camion 6x6 Praga V3s. Armée tchécoslovaque.

En face :
Cliché particuliérement impressionant d'un système d'arme soviétique Luna-M. Il s'agit d'une roquette 9M21F (FROG-7) montée sur un camion lours 8x8 Sil-135LM ! Ria-Novosti.

1963 sous l'impulsion du maréchal Malinovski, ont laissé des traces allant clairement dans le même sens. A l'issue des grandes manœuvres du mois de mars 1961, les responsables militaires tchécoslovaques semblent avoir évalué comme « possible » le fait d'atteindre le Rhin en moins de six jours.
Si l'incrédulité peut sembler naturelle quant au déroulement de l'opération, la validité des estimations de l'OTAN quant à sa capacité à enrayer une offensive du Pacte de Varsovie du fait de sa supériorité technologie peut également être discutée. Dans le même type de configuration, la Seconde Guerre mondiale avait démontré que la violence et la rapidité d'exécution pouvaient générer, en quelques heures, un déséquilibre irrattrapable en cas d'attaque surprise. L'exemple de la campagne de mai et juin 1940 ou encore celui de l'opération « Barbarossa » en juin 1941 sont, dans un tel contexte, à méditer... Dans cette « *Blitzkrieg* moderne départ arrêté », les ogives nucléaires tactiques remplacent les nuées de Stukas. On peut également considérer la phase de choc initial comme tout à fait déterminante sur l'issue d'un conflit rapide – Exemple de la guerre des « Six jours » de 1967 pourtant limitée à l'emploi d'un armement conventionnel.

Le « contre » – Il n'en demeure pas moins que plusieurs critiques majeures peuvent être formulées à l'encontre de cette vision d'une éventuelle Troisième Guerre mondiale en Europe Centrale. Vision qui est d'ailleurs en décalage avec celle qu'en avaient les stratèges de l'OTAN. En effet, ces derniers prévoyaient une résistance frontalière en profondeur suivie d'un retrait ordonné et progressif vers le Rhin, ce grand fleuve pouvant alors servir de coupe-feu.
La première critique importante est sans nul doute une sous-estimation dramatique des effets induits par l'utilisation massive de vecteurs nucléaires pour ses propres troupes, notamment en matière de mobilité. Ainsi, l'on peut s'interroger sur les problèmes soulevés par les destructions et les radiations dans de nombreux secteurs du front. Cette vision « idyllique » d'un champ de bataille nucléaire semble d'ailleurs avoir été partagée par les responsables de l'OTAN dans les années 60. Le nombre de vecteurs tactiques déployés pour le seul Front tchécoslovaque qui, rappelons-le, s'élève à 131 ogives, paraît également gravement disproportionné par rapport aux stocks nucléaires de l'époque ainsi qu'aux capacités balistiques des lanceurs du milieu des années 60.
De même, les capacités militaires conventionnelles tchécoslovaques paraissent singulièrement surestimées, en particulier sur le plan de la motorisation. Si l'Union Soviétique procède à la même époque à une mécanisation totale de ses forces de combat, il n'en va pas de même de ses satellites. Ce fait, ainsi que le caractère strictement national du document, pourrait accréditer la thèse d'une étude d'évaluation prospective tenant compte de développements ultérieurs des capacités de la CLA.
Enfin, à l'instar de la plupart des plans de bataille, son plus grave défaut est peut-être d'ignorer complètement ou presque les capacités de réaction ordonnée des forces OTAN, notamment en matière nucléaire. Or, il est bien connu que la validité d'un plan dépasse rarement le commencement de son exécution…

Les idées reçues – Premier des doutes volant en éclat à la lecture du plan, l'ouverture nucléaire du conflit y est clairement explicitée. Dans ce texte, les frappes nucléaires tactiques sont présentées comme une extension de la guerre mécanisée conventionnelle sans aucune différence de nature. A l'inverse des multiples tergiversations théoriques ultérieures concernant une escalade du conflit d'une phase conventionnelle vers une phase atomique, ou les principes d'une riposte « graduée », ce plan d'attaque prévoit une utilisation massive de vecteurs nucléaires tactiques de première frappe sur l'ensemble du front concerné.
Il faut peut-être souligner enfin qu'un mythe plus spécifiquement français ayant trait à la dissuasion s'effrite à la lecture de ce scénario. Les stratèges du Pacte n'auraient semble t-il pas tenu grand compte à cette époque du tout récent « sanctuaire national » garanti par l'arme nucléaire voulue par le général de Gaulle. Dans le plan considéré, Strasbourg devait tomber vers le cinquième jour de l'offensive. Lyon le huitième ou le neuvième.
Enfin, le plus singulier sans doute reste que, par une ironie de l'histoire, cette invasion ne devait pas être le fait des chars soviétiques mais pour l'essentiel des blindés tchèques, l'allié abandonné de 1938.

Octobre 1964.
Tracteur lourd d'artillerie AT-T.
Armée Soviétique.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Par Yannis Kadari

En 1944-45, à l'instar des unités américaines avec leurs « Calliope », « Hornets Nest » et autres « Whiz Bang », les troupes du *Commonwealth* vont elles aussi chercher à accroître la puissance de feu de leurs chars en y installant des lance-roquettes multiples. C'est ainsi que le Sherman « Tulip » voit le jour en Normandie à l'été 1944, de manière presque anecdotique, au sein du *Coldstream Guards*, l'un des régiments blindés appartenant à la *Guards Division*. L'idée des tankistes britanniques est d'utiliser des roquettes air-sol HE 60lb (explosives) et 30lb SAP (perforantes) habituellement emportées par des chasseurs-bombardiers Hawker Typhoon.

Pour la petite histoire, les dîtes roquettes auraient été subtilisées par un équipage de char sur un terrain avancé de la *2nd Tactical Air Force*. Les nouveaux propriétaires auraient alors eu l'idée de monter ces roquettes sur leur Sherman, avec l'accord de leur *Squadron Leader* curieux de voir ces engins fonctionner. Quelques jours plus tard, ces roquettes auraient fait la démonstration de leur efficacité en endommageant un Tiger embusqué près d'une fermette ! La nouvelle ayant fait le tour du *Coldstream Guards Regiment*, les « Tulip » se seraient mises à fleurir… Petite histoire qui ne manque pas de charme mais qui ne peut être publiée qu'au conditionnel ! En tous les cas, ce bricolage est repris en février 1945 par l'atelier régimentaire du *Coldstream Guards* en prévision de la traversée du Rhin à laquelle l'unité doit participer en mars. Selon les archives du *Tank Museum* de Bovington, dans le Dorset, seuls les Sherman *Mk. V* (M4A4) du *1st Battalion* du *Coldstream Guards*, combattant alors aux Pays-Bas, auraient été concernés par ces modifications. Néanmoins, des témoignages laissent entendre que des arrangements similaires auraient été réalisés au sein du *Nottinghamshire Yeomanry*, régiment anglais lui aussi engagé en Normandie. D'autres sources indiquent que le système « Tulip » aurait encore été monté sur des Sherman *Mk. I* (M4 et M4 hybrides), *Mk. III* (M4A2) et même une poignée de *Fireflies* appartenant à diverses unités anglaises.

D'un point de vue technique, l'installation du dispositif « Tulip » a le mérite de la simplicité. Les rails portant les roquettes, quasiment identiques à ceux montés sur les Typhoon, sont fixés à deux supports eux-mêmes solidarisés par boulonnage à la tourelle du Sherman. Chaque blindé emporte deux missiles. Une amélioration du dispositif permettra ultérieurement d'installer quatre roquettes par blindé. Un système de réglage à deux positions permet, avec une précision des plus relatives, de définir une portée au moment du tir. Les roquettes peuvent exploser à 360 mètres comme à 720 mètres. Leur mise à feu est électrique, le courant nécessaire étant fourni par la batterie du char. Les deux interrupteurs, chacun d'eux contrôlant un rail de roquette(s), sont fixés à proximité du tourelleau du chef de char. C'est donc à son initiative que le tir est déclenché.

Si les effets de ces roquettes sont dévastateurs, il est nécessaire de garder présent à l'esprit le fait que la précision n'est certainement pas leur qualité première ! D'autant qu'à l'origine, elles avaient été conçues pour être utilisées depuis un avion. La mise à feu de ces engins depuis les Sherman posera de gros soucis. Un *Guard* se souvient : « *Souvent, elles chutaient quasiment jusqu'au sol avant de disposer de suffisamment de puissance pour enfin filer vers leur cible. Malheureusement pour nous et heureusement pour les Allemands, ce délai extrêmement court était suffisant pour altérer la trajectoire initiale du projectile !* ». Autrement dit, et pour paraphraser un officier du *Coldstream Guards*, « *le but du jeu, aussi dangereux qu'excitant, consistait à grossièrement pointer la tourelle du char en direction de l'objectif à atteindre, à presser le ou les boutons de mise à feu et ensuite à espérer que ces roquettes ne partent pas s'égayer dans la nature !* ».

Il ne faut guère être un artificier confirmé pour imaginer à quel point les effets de ces projectiles sont terrifiants ! Les cibles engagées sont généralement des zones boisées ou bien des bâtiments abritant des nids de résistance allemands. Au-delà des destructions pratiquées, ces roquettes ont aussi un effet psychologique très important sur les troupes ennemies. Un rapport de combat précise « *qu'un* Squadron *de Sherman « Tulip » avait ouvert le feu avec toutes ses roquettes sur une caserne allemande, provoquant la mort d'une quarantaine de soldats et la fuite de plusieurs centaines d'autres* ». Les mémoires d'un ancien du Coldstream Guards Regiment indiquent : « *à courte portée, ces roquettes manquaient cruellement de précision, mais elles nous étaient très utiles dans les combats de rencontre, surtout pour les chars de tête car, en cas de guet-apens, elles leur permettaient de saturer une zone en un clin d'oeil. Nous n'utilisions que les roquettes explosives car nous avions pu constater que les perforantes manquaient de punch. Au sol, impossible de détruire un* Panzer *avec les 30lb SAP. Il ne faut pas oublier qu'avec les Typhoon, ces roquettes perforantes étaient tirées depuis les airs, ce qui leur permettaient de frapper les parties les moins blindées des chars. Cela dit, grâce aux roquettes explosives, nous disposions d'une puissance de feu considérable. Elles étaient une réponse immédiate et dévastatrice à toute menace car l'effet de concussion de ces armes ne laissait que peu de chance aux Allemands que nous rencontrions !* ».

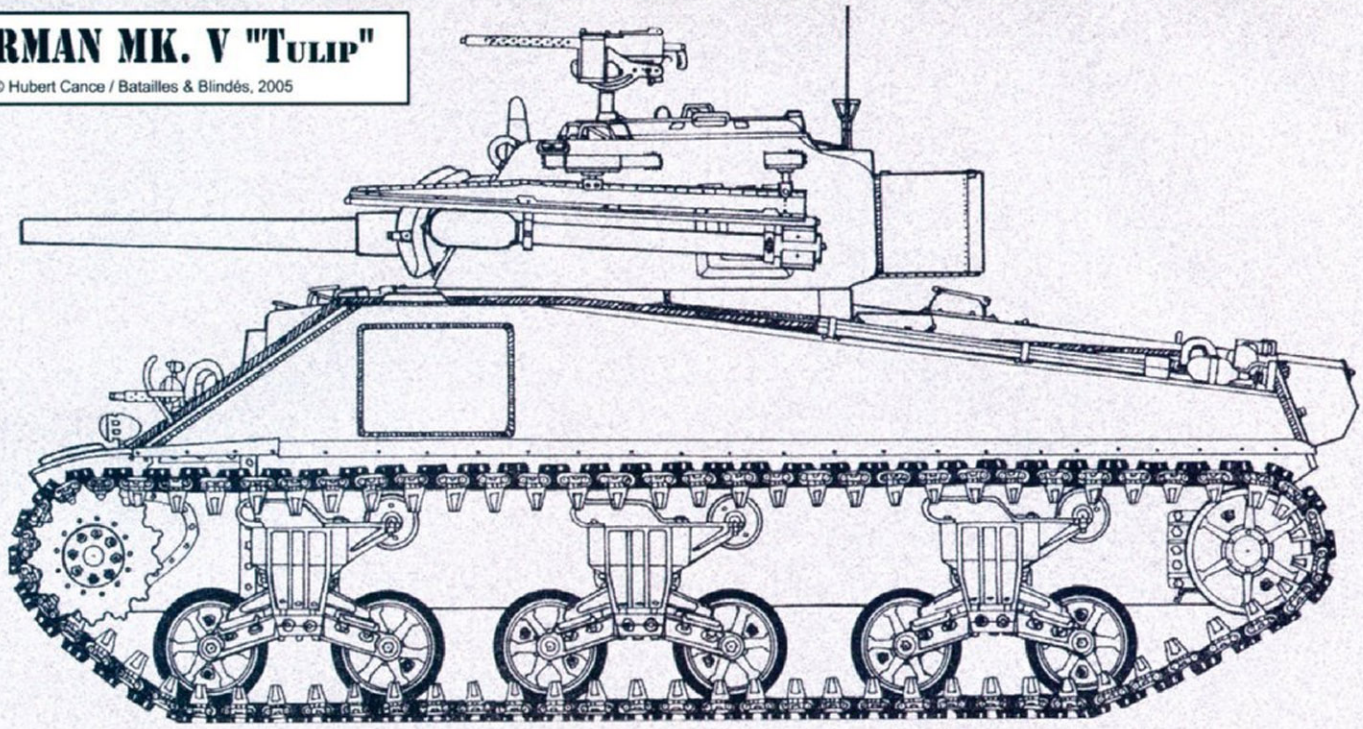
Cependant, le Sherman « Tulip » a les défauts de ses qualités dans le sens où les roquettes 60lb utilisées s'avèrent être particulièrement sensibles. Il semble que plusieurs Sherman « Tulip » aient été détruits suite à l'explosion de celles-ci, soit elles-mêmes touchées par des tirs d'armes automatiques, soit à la suite d'impacts d'obus perforants sur le char. Le dispositif « Tulip » disparaîtra à la fin de la guerre, un peu comme il était né, c'est-à-dire en catimini.

Principales différences entre le M4A4 américain et le Sherman Mk. V britannique (version « Tulip »)

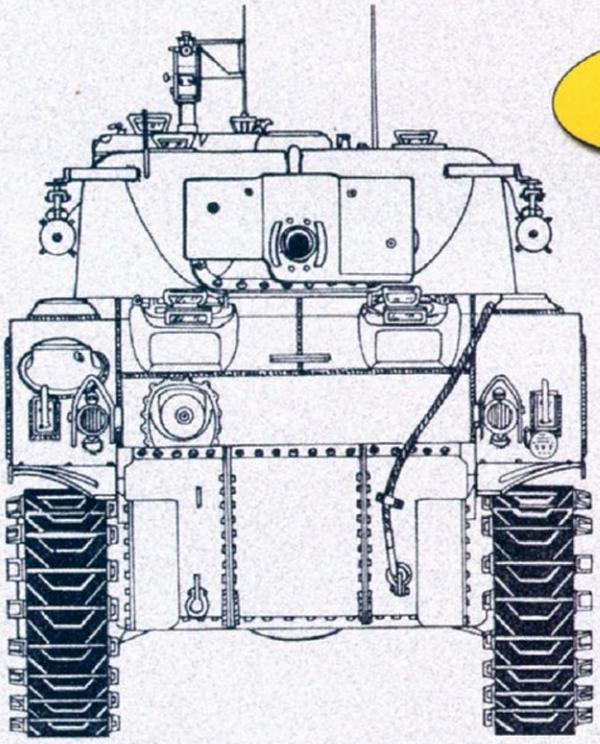
1. Barbotin simplifié.
2. Chenilles à chevrons caoutchoutés avec « *Duckbills connectors* »
3. Surblindage soudé sur les flancs de caisse.
4. Caisse de nuque anglaise.
5. Pots fumigènes sur la porte arrière du moteur.
6. Extincteurs sur les côtés de la plage arrière.
7. Outillage installé « à l'anglaise ».
8. Bouclier du canon grand modèle.
9. Caisson radio et antennes pour modèle anglais.
10. Mitrailleuse de 7,62 (.30) utilisé par les régiments de la *Guards Division*

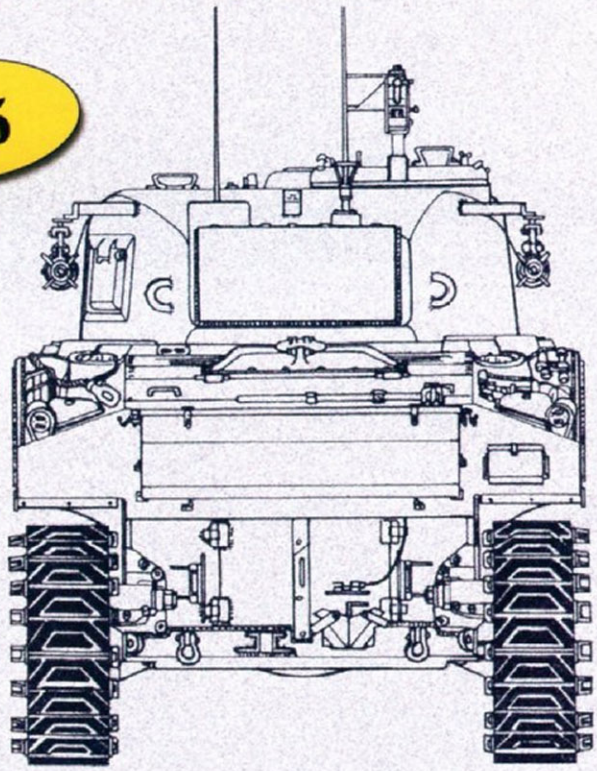
SHERMAN MK. V "TULIP"

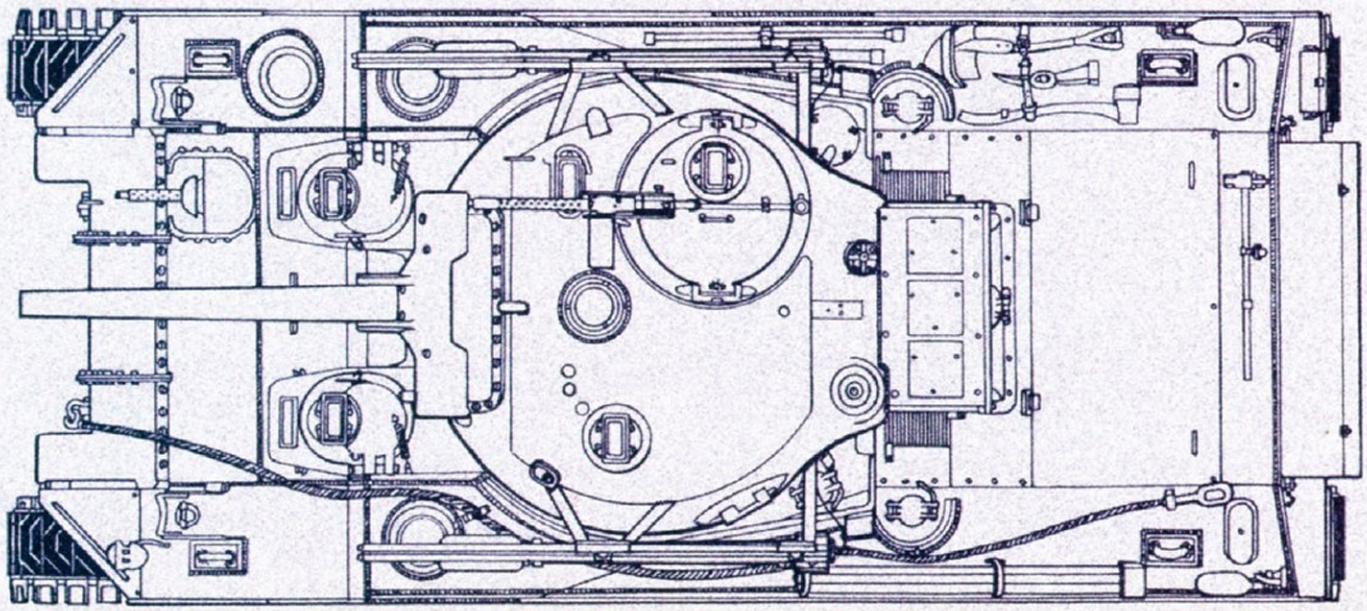
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005

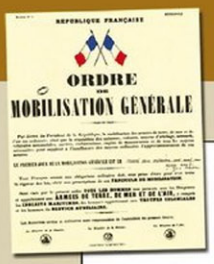


1/35








RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

CRUEL PRINTEMPS

2e PARTIE

Avec ce second et dernier opus de sa « saga », Michel Rouselle nous fait revivre « sa » campagne de France. Ce texte nous offre la possibilité de combattre à ses côtés dans les rangs de la 4e DCR, à bord de son char Hotchkiss. Il nous place aussi aux premières loges du repli tragique des unités de l'Armée française puis nous renseigne sur le sort de ceux qui furent chargés de parquer les matériels et les engins après la signature de l'armistice avec les Allemands. Comme dans la première partie de ses mémoires, Michel Rouselle évoque régulièrement son épouse et son enfant ainsi que ceux qui, jetés sur les routes lors l'exode, étaient surnommés les « évacués ».

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par Michel Rousselle

30 mai 1940 - Les Alleux

L'on nous fait savoir qu'une attaque d'envergure doit avoir lieu dans la matinée. On nous distribue quelques boules de pain et des boîtes de « singe ». Nous collons au mieux ce ravitaillement à l'intérieur du char, en le bloquant contre la cloison pare-feu. Compte tenu de l'importance de l'opération, cet approvisionnement est prévu pour plusieurs jours. La matinée passe. Aucun ordre ne vient. Nous patientons, inquiets. Rien ne se semble se décider. On entend juste des salves d'artillerie pendant près d'une heure. Rien n'est plus éprouvant que l'attente. L'après-midi est désormais largement entamé. Il est environ 16 heures lorsque l'ordre de passer à l'attaque arrive enfin. Nous démarrons en colonne. Alignés sous le couvert des arbres, dans un chemin creux, un briefing des chefs de char est organisé par le commandant Derville. Des décisions sont prises mais les pilotes sont tenus à l'écart. Selon nos officiers, nous n'avons pas à savoir comment et par quel cheminement nous aurons à opérer. Des cordelettes passées autour de nos poignets, comme des rênes aux chevaux, permettront à nos chefs d'engins de nous guider… Après tout, ne sommes-nous pas dans la cavalerie ?!

Le lieutenant de Saint-Olive vient voir les équipages. Il nous encourage. Sa présence suffit à nous mettre en confiance. Comme il fait très chaud, je lui dis que j'ai soif mais que je n'ai rien à boire. Il me tend alors une petite gourde et me dit : « *Tiens, gardes-la* ». Ce simple geste me touche au plus haut point. Je garde de cet homme un souvenir impérissable ; souvenir d'autant plus ému que je ne devais plus jamais le revoir. Entre-temps, mon chef de char, le brigadier Pruvost, m'annonce que « *l'objectif à atteindre est " la Croix qui corne ". C'est sans aucune préparation d'artillerie et sans accompagnement d'infanterie que nous opérons sur l'aile gauche de l'attaque* ». Nous nous mettons en route. Nous contournons Moyenneville. Les blindages luisent au soleil. Les céréales, déjà bien hautes, se couchent sur notre passage. Suivent ensuite des défilements de terrains bordés de quelques bosquets. Le char du chef de section, un maréchal des logis chef venu du 3e chasseurs d'Afrique, nous précède d'une vingtaine de mètres.

La canonnade commence. D'abord intermittente, elle est de plus en plus nourrie au gré de notre progression. Les obus ennemis soulèvent des gerbes de terre ici et là. Le tir allemand s'allonge. En tourelle, Pruvost a un champ de vision plus étendu que le mien. Il a certainement repéré les coups de départ des pièces d'artillerie. Désormais, les Allemands ouvrent le feu en tirs tendus. En éclatant, les obus produisent une fumée très dense. Dans cette sorte de pénombre artificielle, les blindés qui évoluent sur ma droite sont comme des ombres de plus en plus furtives. Pruvost tire d'un coup long sur les cordelettes qui me relient à lui. J'arrête le char. Tourelle orientée à gauche, il se met à mitrailler. Les douilles brûlantes dégoulinent sur mon casque avant de finir leur course le long de mon dos. Il charge le canon, tire trois ou quatre fois. Les douilles ricochent sur les parois avant de retomber au fond du char. Une odeur de poudre brûlée envahit notre engin dont les portes sont verrouillées. Il fait très chaud. Nous sommes comme enivrés par cette odeur. À une vingtaine de mètres devant nous, un petit taillis abrite la machine du chef de section. Il en sort pour mieux observer le secteur. De retour à son bord, il fait pivoter sa tourelle et se met à tirer au canon, sur sa gauche. La réplique des « Boches » ne se fait pas attendre ! Un obus de gros calibre vient frapper la base de sa tourelle de plein fouet. Cette dernière se disloque brutalement et vole en éclats. Nous contournons la machine de ces malheureux. Un incendie s'y déclare. Les flammes jaillissent de toutes parts. Elles dévorent la carcasse d'acier à une vitesse phénoménale. Nos épiscopes nous renvoient une vision d'horreur, dantesque. Nous ne sommes pas des spectateurs devant un écran de cinéma, nous sommes aussi les acteurs de ce drame. En sommes-nous seulement conscients à ce moment de la bataille ? L'ardeur du combat galvanise nos énergies. Nous ne sommes plus nous-mêmes ! C'est peut-être ainsi

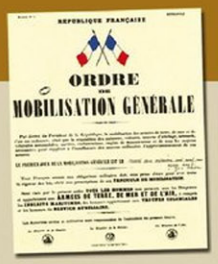
En face :
Cette colonne d'artillerie motorisée française détruite en 1940 a-t-elle été surprise par des appareils de la *Luftwaffe* ou bien par des unités terrestres allemandes ? Au premier plan un pièce de 75mm. Certes, ce type de matériels n'était pas utilisé par Rouselle et ses camarades, mais un tel article est aussi l'occasion pour nous de vous présenter des engins ou bien des armes représentatifs de la campagne de France. Coll. Kadari.

Journal de Marche de la 4e DCR
Journée du 30 mai 1940

Nouvel effort pour réduire définitivement les éléments ennemis qui tiennent encore au sud de la Somme. La 4e DCR attaquera surtout par la gauche, sur l'axe Moyenneville-Cambron.
Le 10e Cuirassiers, renforcé du 2ème Bataillon du 7e RDP et des deux groupes d'Escadrons du 3ème Cuirassiers, attaquera de Moyenneville sur Cambron.
La 4e BCP, appuyé par les chars de la 6e 1/2 Brigade attaquera Mesnil trois fœtus et Yonval.
Le 22e RIC et la 8e 1/2 Brigade progresseront par les pentes ouest mont de Caubert et le ravin au nord-ouest et nord du bois de Villers.

L'attaque sera appuyée par l'artillerie et l'aviation de bombardement. À gauche, les éléments de la 5e DLC doivent attaquer vers 15 heures en direction de Cahor et Saigneville.
Le PC de la division est transporté à 17 heures aux Croisettes sur la route d'Abbeville à Rouen
Au début de l'opération, le 10e Cuirassiers avance jusqu'à « Croix qui Corne », le 4e BCP jusqu'à Mesnil trois fœtus, le 22e BCC occupe le bois de Villers et Villers sur Mareuil. L'aviation bombarde le Mont de Caubert et les ponts de la Somme. L'aviation allemande est absente, mais la DCA. est très active. Mais des canons antichars installés sur le mont de Caubert, le Toquet, la route de Miannay à Cambron stoppent l'avance des chars qui éprouvent de lourdes pertes et des barrages violents de 105 arrêtent également l'infanterie. Vers 20 heures, les Allemands contre-attaquent à l'ouest du mont de Caubert. La gauche reflue sur ses positions de départ à Bienfay et Moyenneville. À l'ouest, Saigneville. Dans la nuit, tirs réciproques d'artillerie de harcèlement. Des pertes lourdes sont infligées à l'ennemi au mont de Caubert et au ravin sud de Caubert […] Une Division Britannique relève la 4e DCR ramenée à l'arrière dans la région de Marseille-en-Beauvaisis. L'Artillerie reste sur place trois jours encore pour appuyer de nouvelles attaques. Certes, la 4e DCR n'a pu supprimer la tête de pont au sud d'Abbeville, mais elle l'a réduite considérablement, si bien quelle ne pouvait plus servir efficacement de base de départ. Certes, la 4e DCR a subi des pertes lourdes en hommes et matériels, mais elle a détruit de nombreuses armes antichars par son artillerie, elle a décimé la 57e Division Allemande. Elle a capturé des prisonniers et un matériel important.

En complément des souvenirs de Michel Rouselle, nous avons jugé bon de publier cet extrait du Journal de Marche de la 4e DCR pour la journée du 30 mai 1940. Ce texte est dans « son jus », avec son lot d'imprécisions mais aussi d'exagérations...


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

Ce trio de chars français a été abandonné par ses équipages en mai ou juin 1940 dans le nord de la France.
Coll. Kadari.

que l'on devient des héros !

Nous sommes désormais à découvert, sur une sorte de glacis. Pruvost m'ordonne de stopper pour la seconde fois. Il se met à tirer à la mitrailleuse. Au même moment ou presque, un obus de rupture allemand frappe notre char sur le côté gauche, au niveau de la plage arrière. Le choc est terrible ! Le bruit effroyable ! Un éclair fulgurant nous aveugle. Abasourdis, nous perdons connaissance. Pendant combien de temps ? Lorsque je reviens à moi, le moteur ne tourne plus. Les épiscopes ont été pulvérisés. Une myriade de débris m'a griffé le visage. Mes mains saignent et me brûlent. Je tire instinctivement sur le démarreur mais le tableau est disloqué. Je me retourne, Pruvost est terrorisé. Crispé, les yeux exorbités, il se cramponne au dossier de mon siège. Il a dû être projeté hors de sa sangle. Il n'a plus que la coiffe de son casque sur la tête. Je le secoue et lui crie : « *Tires donc bon dieu !* ». Une énorme brèche dans le blindage laisse entrer un flot de lumière. La cloison pare-feu d'une épaisseur de 8mm a été pliée comme un vulgaire couvercle de boîte de fer blanc. Les boules de pain et les boîtes de « singe » se sont volatilisées. Les chargeurs ont été délogés de leurs supports. Sous l'effet de la déflagration, des obus ont sauté de leurs caissons. Pruvost s'est remis sur sa sangle et essaye de manœuvrer la tourelle, en vain. Elle est bloquée et reste orientée vers ceux qui nous ont démolis. Plus d'épiscopes et de P.P.L. Tirer dans ces conditions serait une pure folie. Par la fente de visée de droite, j'aperçois un Renault B1bis. Il est placé un peu en retrait, presque perpendiculaire à nous. Il n'y a plus de fumée mais les obus pleuvent toujours. C'est l'enfer ! Ce char tire et mitraille. Son canon de 75mm crache des obus et des flammes, mais il subit le même sort que nous. Son blindage avant, pourtant très épais, vole comme du carton pâte. Il ne prend pas feu. L'équipage s'échappe. D'autres blindés immobilisés ici et là flambent. C'est horrible.

Le jour décline, il va falloir nous sortir de là. Nous sommes en position très avancée et aucun char n'ose plus s'aventurer dans ce guêpier. Si les Allemands gagnent du terrain, nous tomberons immanquablement entre leurs mains. Alors nous dégageons du mieux que nous le pouvons le fond du char. Chargeurs et obus sont remis sur les caissons et dans les logements. Les douilles vides sont écartées pour permettre de dégager le trou d'homme par lequel nous envisageons de sortir. Trois taquets retiennent la plaque circulaire. À l'aide d'une petite masse on parvient à les chasser mais il est impossible de faire tomber la plaque. Une couche « d'hermétique » la maintient bien collée au plancher du blindé. Il ne nous reste plus qu'une seule issue : la porte de la tourelle qui se trouve à l'opposé du champ de tir des artilleurs ennemis. Pruvost sort le premier. À peine met-il le nez dehors qu'un tir d'arme automatique se fait entendre. Les balles sifflent et claquent sèchement contre le blindage. Se laissant glisser le long de la caisse du char, il parvient à rejoindre le sol contre lequel il se plaque immédiatement. Je tente d'en faire autant mais ces maudites cordelettes fixées à mes bras et attachées au berceau du canon me retiennent prisonnier ! Angoissé, le cœur battant à tout rompre, je redescends au fond du char pour m'en libérer. Enfin, à mon tour, je sors de l'épave de notre engin. Comme Pruvost, j'essuie moi aussi une bonne rafale de mitrailleuse.

Nous nous mettons à ramper en direction de nos lignes. Dans le rougeoiement des impacts, des geysers de terre jaillissent et nous retombent dessus. L'on donnerait cher pour que tout cela cesse. Les minutes paraissent des heures. Quelle distance avons-nous parcourue ? Impossible de le dire ! Un bosquet apparaît enfin. Nous nous relevons et courons jusqu'à ce havre de paix. Bien dissimulée, une batterie antichar écossaise s'y trouve. Les servants viennent à notre rencontre pour nous accueillir. Nous lisons de la pitié dans leur regard. Nous sommes dans un état lamentable. L'un des Écossais parle le français, ce qui facilite nos rapports. Ils nous offrent une tasse de thé avec du lait et des toasts. Quel réconfort ! Depuis la veille, nous n'avons mangé qu'un peu de chocolat et bu un verre d'eau. Comme je l'ai dit précédemment, avant de partir au massacre, le lieutenant de Saint-Olive m'avait fait don d'une petite gourde pyrénéenne remplie de cidre. Dans la fournaise, j'avais bien essayé de boire à la régalade mais le cidre avait chauffé et c'était une espèce de vinaigre au goût de goudron de Norvège qui m'était parvenu à la bouche. C'était abominable ! Le pauvre Saint-Olive, il ne saura jamais que son cidre était imbuvable.

Le vrombissement d'un moteur attire notre attention. C'est un side-car français, un Gnome et Rhône, qui vient dans notre

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

direction. Nous lui faisons signe. Il s'arrête pour nous prendre. Le side-car est piloté par un dragon du 7e RDP. Il nous ramène là d'où nous étions partis quelques heures auparavant : Les Alleux. La nuit tombe rapidement. Je ne saurais dire exactement où l'on nous conduit. Je me souviens que dans la cour d'une ferme, dans un va-et-vient incessant, on amène des blessés. L'un d'eux, soutenu par deux de ses camarades, a une vilaine blessure au ventre. La charpie de sa capote est mêlée à sa chair et à son sang. Il est blême et geint doucement. Dans une pièce de la ferme, une odeur d'éther et d'alcool flotte dans l'air. Un médecin-major s'affaire : les manches retroussées, il plonge ses mains dans une bassine remplie d'alcool avant d'opérer. Sur une table, à demi nu, un homme est allongé. Je n'avais jamais vu pareil spectacle ! Le major se redresse, laissant égoutter ses mains. Calmement, il nous dit : « *Y a t-il quelqu'un de blessé parmi vous ? Si tel n'est pas le cas, veuillez sortir d'ici* ». Nous étions là, non par curiosité, mais seulement pour savoir si l'un de ces blessés était l'un des nôtres. Le stoïcisme de ce chirurgien nous ébranle. Un peu hagards, nous repartons en direction d'un petit village plongé dans l'obscurité. On nous dirige vers une grange où des hommes sont allongés à même le sol. Mais dans la nuit, épuisés, nous leur marchons dessus. Certains se mettent à rouspéter. Il n'y a plus de place. Nous ressortons. Dehors, tout semble calme ; trop même. À cent mètres de là, dans une ruelle, une petite ferme en torchis semble inhabitée. Deux granges encadrent un porche. Le corps de ferme est bâti au fond d'une cour. La porte baille à moitié. Nous entrons. Après avoir visité la salle commune où règne le désordre, nous découvrons deux chambres. Des lits de fer y sont installés. Nous allons peut-être pouvoir dormir, sinon nous reposer. Depuis quatre jours nous n'avons pas fermé l'œil. Recru de fatigue, je m'étends. Mes paupières bordées par la poussière paraissent rouler des graviers et, lorsque j'arrive à les fermer, ça me fait mal. Des griffures de verre me cuisent les joues et les mains. Je ne sais comment nous trouvons le sommeil.

Le jour nous surprend. Un brouhaha et un vrombissement de moteurs nous parviennent de l'extérieur. Le tumulte s'amplifie. Des gars entrent dans la cour de la ferme et crient : « *On va partir, grouillez-vous !* ». Dans la rue, une file de camions bâchés est en stationnement. Un officier que j'ai tout de suite identifié gesticule et braille furieusement. C'est le commandant Derville. « *J'avais dit rassemblement à huit heures, mais il est bientôt neuf heures ! Avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure… Nous partirons donc à dix heures !* ». Nul ne bronche. Nous sommes une cinquantaine, toutes armes confondues. Le silence qui suit cette admonestation ne tarde pas à être troublé. Cette fois, c'est le bruit d'un moteur d'avion qui va en s'amplifiant. Un monoplan aux ailes droites, à la cabine largement vitrée, nous renseigne tout de suite sur sa nationalité. Nullement gêné, l'appareil nous survole puis s'éloigne. Peu de temps après apparaissent des Stukas. Volant par groupes de trois, ils piquent droit sur nous. Les camions sont là, tout près. Nous nous empilons dessous. La ronde de la mort commence. Les bombes tombent dans un hurlement de sirènes ; elles paraissent nous soulever de terre ; les bâches des véhicules claquent et se déchirent. Nous sommes cloués au sol. Le commandant est resté debout, en tête de la colonne motorisée. Revolver au poing, il hurle : « *Si quelqu'un bouge, je le descends !* ». Les hommes sont terrifiés. Les Stukas s'éloignent. Les bombes sont tombées au plus près mais les dégâts ne sont pas sérieux. Un seul camion a été touché ainsi que ceux qui le côtoyaient. Nous n'avons jamais su exactement combien étaient blessés ou morts. Il est dix heures. Le commandant donne le signal du départ. Ce village que nous quittons, c'est Grebault-Mesnil. Vers quelle destination allons-nous ? Personne ne le sait. Néanmoins, tout porte à croire que nous nous replions. On ne parle pas. À bord des camions, pas un homme ne connaît celui qui est assis à côté ou en face de lui. C'est sinistre et déroutant. De temps à autre, la colonne s'étire puis se resserre. La route est déserte. Le paysage morne ajoute à la tristesse qui nous envahit. Mes oreilles résonnent encore du fracas assourdissant du combat de la veille et du bombardement de ce matin. Je pense aux pertes que nous avons subies. Je ne peux m'empêcher de penser aux miens. Où sont-ils ? Que font-ils dans ce désarroi ?

Chars B1-bis n°403, « Crécy au Mont », de la 347e CACC. Cet engin, commandé par le lieutenant Blondelet, qui sera tué dans l'action, a été détruit le 4 juin 1940 lors de l'attaque du Mont Caubert, Bataille d'Abbeville. C'est dans ce secteur que Michel Rouselle et ses camarades avaient été engagés quelques jours auparavant, le 30 mai. Le «Crécy au Mont » était parvenu jusqu'au cœur des positions allemandes du Mont-Caubert où il avait détruit une pièce de 88mm avant de succomber lui-même. ECPA-D.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

En face : Impressionnant ? Effrayant ? Comment qualifier cet engin de l'Armée française abandonné sur le bord d'une route lors de la débâcle de 1940 ? Il s'agit d'un affût Caterpillar Saint Chamond automoteur de 280mm Modèle 1914. L'ensemble est composé de deux « caissons », l'un est porteur du mortier, l'autre des munitions. Produits à 25 exemplaires à partir de 1918 mais entrés en service après l'armistice du 11 novembre, quelques-uns de ces engins sont encore en dotation en 1940. Coll. Kadari.

Ci-dessous et page 26 : La campagne de France, *Westfeldzug* pour les Allemands, n'est pas encore achevée que déjà ces derniers réunissent leurs prises de guerre pour une éventuelle réutilisation à leur profit. Ici des chars Hotchkiss identiques à celui à bord duquel Michel Rouselle combattra en mai et juin 1940. Coll. de Meyer & Kadari.

1er juin 1940 - Songeons

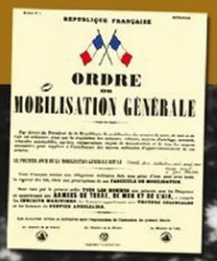
Songeons, département de l'Oise. Nous arrivons dans cette localité où pour la première fois l'Escadron Hors Rang (EHR) est présent. Des hommes s'affairent autour des camions et des engins de dépannage Latil. Des odeurs de tambouille émanent de la « roulante ». Le cuistot, un nommé Boubert, rondouillard et malpropre, a composé un menu d'exception pour nous recevoir. Un rata fait de morceaux de porc et de pois cassés qui aura le mérite d'être notre premier repas chaud depuis Saint-Germain-les-Arpajon. Cela nous change des boîtes de « singe » et des biscuits de guerre ! Après le repas, on nous fournit un paquetage complet, en remplacement de celui que nous avions fixé sur les queues de nos chars, juste avant le carnage du 30 mai. Un fusil modèle 36 et quatre boîtes de cartouches complètent notre équipement. C'est la première arme individuelle qui m'est attribuée depuis mon incorporation à Saint-Germain-en-Laye en 1939 ! Tout comme mes camarades, j'avais souhaité recevoir un revolver mais comme il n'y en avait assez pour tout le monde, l'on m'avait dit qu'en tant que pilote de char, je n'en aurais jamais besoin !

Des dix hommes qui composaient initialement notre peloton, nous ne sommes plus que deux. Nous sommes dans l'expectative. Des rumeurs circulent. Sont-elles seulement fondées ? Il est question de reformer de nouveaux pelotons. Des chars neufs, jusqu'alors tenus en réserve, seraient sur le point de nous être livrés. Nous pourrions ainsi reprendre le combat. Rien ne serait perdu ! Les « Boches » éprouveraient eux-aussi le besoin de souffler. C'est dans cette atmosphère que nous nous préparons à recevoir la visite du général de Gaulle. Le 4 juin 1940, vers 10 heures, le général arrive, flanqué de ses officiers d'état major. Il reçoit les honneurs par des hommes en arme avant de s'avancer vers nous, accompagné par nos officiers. Nous ne sommes qu'une douzaine, alignés au garde à vous. Il questionne sèchement les premiers. Les réponses qu'il reçoit ne semblent guère lui convenir. Lorsqu'il arrive à ma hauteur, il s'exclame : « *Ces hommes étaient engagés dans un combat décisif. Ils auraient dû tenir, ne pas céder un pouce de terrain en utilisant leurs armes individuelles. Il n'y a pas lieu qu'ils fassent l'objet de citations !* ». Le commandant Derville intervient alors : « *Mon général, étant avec eux, je sais dans quel guet-apens ils sont tombés. Il vous était difficile, du poste d'observation* [NdlA : poste d'observation probablement situé « aux croisettes »] *que vous occupiez, de voir, en raison des obus fumigènes, ce qui se passait réellement sur le terrain. Ils se sont conduits en braves et ce serait une injure pour eux, comme pour moi, de ne pas les citer. Avant toute conclusion, il faudrait revoir les responsabilités de chacun !* ». De Gaulle répondit alors : « *Ne parlons pas de cela devant les hommes !* ». Je n'ai vu le général qu'une seule fois. Il me paraissait être hautain et méprisant. Il repartit alors entouré de ses officiers d'état-major. De toute évidence, un profond malaise venait de s'installer.

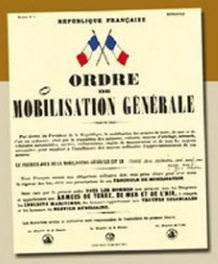
Nous repartons le soir même, en direction du sud, sans avoir l'assurance d'une éventuelle reprise des combats. L'amertume fait désormais place à la rancœur. En pleine nuit, le ciel s'empourpre subitement. Des grondements sourds identiques à ceux d'un terrible orage nous parviennent. En alternance avec des fracas épouvantables, des jaillissements de feu embrasent l'horizon. Cela vient de notre droite, à environ deux kilomètres. Bombardements ennemis ? Non, ce sont nos artificiers qui font sauter des wagons bourrés de munitions sur les voies de garage de la gare de Gisors. Toujours ça que les « Boches » n'auront pas… Sur les routes de France, l'on compte de plus en plus de fugitifs. Des familles entières partent en exode : qui sur des voitures hippomobiles, qui avec des automobiles sur lesquelles s'entassent des bric-à-brac surplombés de matelas roulés. Mais le plus triste est de voir ceux qui ne disposent pas de ces moyens. Ils évacuent avec des vélos, des voitures d'enfants ou encore des brouettes. Bien souvent, ils portent eux-mêmes des valises et des ballots de vêtements qui ne font qu'entraver leur marche. Nous empruntons des routes secondaires. Après avoir contourné Pontoise, nous entrons en région parisienne par le nord-ouest. Là, le trafic s'intensifie encore. En plus des réfugiés, les routes sont encombrées par de nombreux camions civils chargés de machines-outils, de tours, d'aléseuses, de fraiseuses, etc. Des hommes, en bleus de travail, sont assis les jambes pendantes autour des plates-formes de ces véhicules. Aucun doute possible, les usines d'armement ont-elles aussi reçu l'ordre de se replier. La situation, déjà très préoccupante, devient extrêmement grave ! L'inconcevable serait-il en passe de devenir une réalité atroce ? La France serait-elle fichue ?

5 juin 1940 - Rambouillet

Après avoir contourné Paris par l'ouest, nous bivouaquons en forêt de Rambouillet. Une immense allée, bordée d'arbres, nous offre ses ombrages. Le détachement se camoufle. Nous sommes dans les premières heures de l'après-midi du 5 juin. Imitant les autres, je m'allonge pour récupérer un peu. Mais ma sieste est de courte durée. Des cliquetis de chenilles de chars, de plus en plus rapprochés, me conduisent à me lever. Nos officiers et sous-officiers discutent entre eux. Ils sont sûrement informés de l'arrivée des blindés. Des Hotchkiss approchent. Il y en a une dizaine. Un lieutenant, que je ne connais pas, se prépare à recevoir les engins. Les hommes qui en descendent viendraient de Belgique et appartiendraient de la 2e Division Légère de Cavalerie ! C'est ce qui se dit. Cela me semble pourtant improbable. La conversation va


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

bon train, mais le brouhaha général la rend presque inaudible. Ceux qui ont amené les Hotchkiss repartent dans un camion. Quant à moi, je suis présenté à un sous-officier, l'adjudant-chef Monin. Il devient mon chef de char. Je ferai équipe avec lui jusqu'à la fin des hostilités. J'ignore tout ou presque de cet homme. Je sais seulement qu'il avait appartenu au 13e Dragons, stationné avant-guerre à Melun, et qu'il y avait eu Hugot Derville pour chef d'escadron. À cette époque, Derville était capitaine.

Notre char porte le n°11. Il n'est pas de prime jeunesse mais son aspect général est bon. Le lendemain matin, après le ravitaillement en essence, nous reprenons la route. Nous allons assurer des missions de retardement, espérant ainsi stopper, même ponctuellement, les « Boches ». L'adjudant-chef est un homme d'une quarantaine d'années. De taille moyenne, svelte, le regard vif et sûr de lui, c'est un sous-officier de carrière qui connaît bien les blindés. Je conduis panneau ouvert car la chaleur se fait sentir. Le blindage, exposé au soleil, chauffe terriblement. Monin est accroupi à l'avant du char, en équilibre. Il m'apprend à passer les vitesses, à accélérer et à rétrograder, en pratiquant le double débrayage. Cela facilite considérablement la conduite et la rend plus souple. En une heure, j'en apprends bien plus que tout ce que j'avais pu retenir lors de mon stage à Saint-Cyr-en-Bourg ! Le dévers de la route que nous suivons m'oblige à redresser très souvent car le char file à droite. Il est anormal de rouler dans de telles conditions ! Monin s'en rend bien compte mais il ne dit rien. Il faudrait retendre la chenille gauche qui développe trop et détendre celle de droite pour y remédier, mais nous n'avons ni le temps ni les outils nécessaires pour une telle opération. Et, de plus, ceci incomberait à l'Escadron Hors Rang qui s'est de nouveau volatilisé ! Les plaquettes de frein se désagrégent. La poussière qui en résulte me noircit les mains et le visage.

6 juin 1940 - Le long de la Loire puis du Cher

Dans la journée, compte tenu de la chaleur, je roule en bras de chemise. Les jours brûlants succèdent aux nuits fraîches. Ces nuits, nous les passons embusqués à des carrefours et des embranchements de routes, au cas où les Allemands chercheraient à s'en emparer. Il faut se tenir éveillé. Ces heures angoissantes accroissent notre fatigue. Nous formons un groupe de trois chars ; un autre groupe a obliqué vers Chartres. Il revient le lendemain, dans l'après-midi, avec du ravitaillement. L'entrepôt de la SEITA qu'il a « visité », lui permet de rapporter un grand nombre de cartouches de « Gauloises » et des boîtes d'allumettes. Un dépôt de spiritueux a quant à lui fourni des bouteilles de « Byrrh », de Lacrima-christi et du Rhum. Sucre en morceaux et boîtes de sardines complètent le « marché ». Ce butin est équitablement réparti entre nous. Les informations que les copains nous donnent ne sont pas rassurantes. Tous les magasins et entrepôts ont été pillés : du linge, des vêtements, des chaussures, neufs ou usagés, jonchent les rues du centre-ville de Chartres. La base d'aviation est déserte.

Nouvelle consigne ! Nous avons ordre de nous diriger vers la Loire. Nous nous mettons en mouvement mais une panne de moteur survient. À l'aide de chaînes croisées, le char est pris en remorque. Cela ne facilite pas la conduite. Il faut éviter les à-coups. De plus, le barbotin gauche s'est désolidarisé de l'axe moteur. Les rivets ont cédé et le martèlement a ovalisé le centre de fixation. Alerté de notre situation, l'Escadron Hors Rang, qui est en retrait, nous expédie un camion atelier pour nous dépanner, mais avec un retard de deux jours ! Après la réparation du moteur, les mécanos s'attachent à remplacer le barbotin défaillant. Ils règlent aussi le problème d'équilibrage des chenilles. Nous reprenons notre liberté de manœuvre.

Bien entendu, la stratégie de notre groupe n'est pas à notre initiative. Comme aucune liaison radio n'est possible, nous recevons nos ordres par le biais d'une estafette motocycliste. C'est le commandant Derville en personne qui nous les donne. Pour ses déplacements d'un groupe à l'autre, il dispose d'une petite automobile, une Simca. Ses ordres sont d'une précision indiscutable même si son langage est très imagé, comme à l'habitude. C'est un colonel qui dirige l'ensemble des opérations de la 4e DCR ou du moins de ce qu'il en reste. Car, nous sommes bien loin de l'ampleur des combats offensifs conduits pour reprendre Abbeville. Les contacts avec les éléments avancés de l'armée allemande sont sporadiques. Ils cherchent à nous prendre à revers. Ils échouent à chaque fois, car notre dispositif défensif est bien organisé et nos forces, pour l'heure, sont supérieures aux leurs. Sur les routes, le nombre des « évacués » diminue mais, en contrepartie, celui des soldats en fuite augmente. D'aucuns ont abandonné leurs armes tandis que d'autres, encore organisés et encadrés, cherchent à résister. Les situations cocasses sont monnaie courante. J'ai ainsi vu un commandant de Chasseurs, en uniforme bleu, tentant de faire le point à l'aide d'un almanach des Postes ! Nous approchons de la Loire. C'est alors que nous croisons des appelés de la 39/2, à peine formés. Ils progressent vers le front avec des 75mm tractés – Les classes se divisaient en deux semestres : la 39/1 dont je faisais partie, avait été appelée fin novembre 1939, la 39/2 devait être incorporée à la fin mai 1940, les circonstances avaient précipité leur appel ! Certains furent faits prisonniers alors qu'ils n'avaient même pas encore revêtu l'uniforme. Ils ne furent libérés qu'en 1945 !

Sur le front des combats, le cours des événements ne nous est guère favorable. La force de pénétration rapide des troupes allemandes, à laquelle s'ajoutent les attaques incessantes de la *Luftwaffe*, gênent considérablement la retraite des unités françaises encore aptes au combat. C'est dans ces opérations de retardement que les débris de la 4e DCR interviennent avant l'ultime repli. Sur la Loire, en aval de Blois, nous sommes aux prises avec des éléments motorisés ennemis. Notre génie ne fait sauter les ponts qu'à la dernière minute. Nous occasionnons quelques pertes aux Allemands qui, enhardis par la facilité de leur action, espèrent peut-être nous amener à capituler. Peine perdue ! Ils en font les frais ! Nous sommes épuisés par les heures de veille et de conduite qui se succèdent à un rythme infernal. Je me pose encore la question, plusieurs années après les faits, de savoir comment nous aurions pu tenir sans nos réserves de sucre, de rhum et de cigarettes entreposées dans le char. Aucun repas ne nous parvenait. Le matin, en guise de café, nous buvions une rasade de rhum et mangions quelques morceaux de sucre. Quant au vin, il était devenu imbuvable, la chaleur du moteur l'ayant fait tourner. Seules les nuits nous apportaient du répit car, bien souvent, nous les passions en « chouf », à épier le moindre bruit à la croisée des routes.

Lorsque je me remets à la conduite, les automatismes prévalent. J'agis tel un robot. L'adjudant-chef Monin me donne les directives que je suis sans discuter. Je me souviens avoir atteint un pont enjambant le Cher. Ce pont encombré par des fugitifs civils et militaires ne se vide que lorsque les soldats du génie avertissent qu'ils vont le faire sauter. Le tablier du pont est pavé de pierres. J'entends encore le martèlement métallique des chenilles lorsqu'on le traverse. À la sortie, une pièce de

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

75 est terrée jusqu'à la bouche. Nous nous plaçons en position d'attente, un peu en retrait. Le commandant Derville arrive peu de temps après et descend de sa Simca. Sur ce pont, non loin de nous, l'estafette, qui accompagne le commandant et assure la liaison avec notre groupe, parle à une vieille femme paraissant désemparée. Le commandant se dirige vers eux, apostrophant la dame. Il souhaite savoir d'où elle vient et où elle compte se rendre. Prise de panique, elle est incapable de lui répondre, sauf qu'elle explique être des environs. Le commandant lui demande ses papiers ; elle ne peut les lui présenter. Dans sa fuite, elle les a oublié. Derville s'écrie alors : « *Je vais aller voir si ce qu'elle dit est exact. Mais si elle fait un mouvement, un seul, tues-la !* ». Et comme pour donner plus de force à ses propos, il assène un coup de poing sur le casque de l'estafette. Ce produit alors un événement inattendu ! Deux motards allemands suivis d'une voiture de reconnaissance s'aventurent sur le pont. Les mitrailleuses de nos chars crépitent, fauchant les motocyclistes. Le 75 embossé près du pont fracasse la voiture qui prend aussitôt feu. Ses occupants ne peuvent évacuer le véhicule. Ils brûlent vifs. Comme Derville ne revient pas, las d'attendre, notre estafette laisse repartir la vieille dame, morte d'effroi. Les sapeurs dégagent le pont. Nous restons en position, croyant à une nouvelle incursion. Tout à coup, à notre grande surprise, on voit la voiture du commandant traverser le pont puis stopper à notre hauteur. Hugot Derville s'en extrait. S'adressant aux chefs de chars, il leur intime l'ordre de décrocher. L'incursion qui vient d'avoir lieu n'était qu'une manœuvre de diversion qui avait pour but de nous fixer. Des forces beaucoup plus importantes, en hommes et en matériels, seraient en train de franchir le Cher en aval afin de nous prendre à revers.

Au cours des jours et des nuits qui suivent, nous multiplions les actions de retardement. Cette retraite, dont nous ne tirons aucune gloire, est très éprouvante. La notion de temps n'existe plus vraiment. C'est ainsi que l'on nous apprend que l'armistice aurait été demandé par la France. Nous arrivons en soirée à Nontron. Nous sommes dans un état lamentable, crasseux et couverts de poussière. On étend des bâches sur le sol devant un bâtiment qui semble être une gare. C'est là que nous passons la nuit. Le lendemain, après une toilette sommaire, je récupère mon sac et mon fusil que j'avais laissés dans un camion. Je ne devais plus jamais revoir ni Monin, ni mon char. Un sentiment de frustration et d'abandon m'envahit.

25 Juin 1940 - Nontron

Après un rassemblement au carré, comme à Saint-Germain-lès-Arpajon, mais avec un effectif très amoindri, le commandant Derville, toujours égal à lui-même, nous informe de la situation, non sans rappeler l'infortune de nos armes et les insuffisances qui en furent la cause. Il insiste particulièrement sur l'échec du 30 mai 1940 : « *À vous, qui avez combattu avec courage et honneur, je me dois de vous révéler les causes de notre échec. Alors que nous étions prêts à 10h00, l'attaque fut reportée à 16h30. Les renseignements fournis par la reconnaissance étaient faux ! L'aile gauche n'était pas couverte comme elle le prétendait. Sans préparation d'artillerie et sans accompagnement, il n'était question que de foncer sur la " Croix Qui Corne " et de bousculer le dispositif de défense allemand. D'ailleurs, "* C'est du tout cuit, un travail de débutant *", aurait dit le commandant De Chazelles avant l'attaque. Mais il en fut tout autrement...* »

Pour le commandant qui reprend, point par point, les phases du combat, il ne fait aucun doute que les tergiversations des officiers supérieurs au quartier général d'Huppy ont amené un retard considérable au départ de l'offensive. « *Déjà la veille, nous étions opérationnels, mais nous étions restés dans l'expectative,*

Malgré son nom de baptême des plus prestigieux, évoquant l'une des plus grandes résistances de l'Armée française lors de la Grande Guerre, ce char Renault R-35 n'aura pas échappé à la capture par les troupes allemandes. La machine arbore un camouflage trois tons typique des chars français de 1940.
Coll. Kadari.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

laissant aux allemands le temps de se réorganiser après la bousculade du 28 mai. La mise en place de leur artillerie sur les hauteurs de Cambron n'aurait pas été possible sans ce répit. Ce qui est plus grave, c'est cet entêtement à vouloir conquérir de front les Monts de Caubert, plutôt que d'élargir le dispositif d'attaque. De plus, les moyens de communication radio dont nous disposions n'étaient pas fiables. Les postes qui équipaient les chars des chefs d'escadrons et de pelotons crachotaient, rendant inaudibles toutes conversations. Pire encore, ils ont fini par rester muets à la suite d'avaries. Comment, dans ces conditions, définir une tactique et en contrôler l'évolution ? Bien qu'en respectant les distances, nos engins évoluaient maintenant à découvert, et les 105 allemands, tirant à vue, allaient nous démolir. Nous étions tombés dans leur piège, incapables de riposter. Nous tirions trop court. Seuls nos 155 auraient pu les faire taire, mais il leur fallait sept heures avant de " faire pipi ". Où étaient donc ces canons ? Il était trop tard ! Nos pertes furent énormes : 56 chars mis hors de combat en deux heures et demie sur ce glacis », dira le commandant Hugot Derville.

Entre-temps, une Commission d'Armistice s'est constituée pour établir une ligne de démarcation entre les belligérants. Hugot Derville nous fait part de ses recommandations. La rencontre avec l'ennemi a lieu le surlendemain à Nontron. Des officiers allemands de haut rang, vêtus de blanc, descendent d'une Mercedes torpédo. Le plus gradé d'entre eux, vraisemblablement un général, portant des épaulettes torsadées et un poignard pendu au côté, vient à la rencontre de notre commandant qui ne se distingue de nous que par ses quatre galons argent. L'Allemand, très décontracté, s'avance vers lui en lui tendant la main. Au garde à vous, inébranlable, Derville lui rétorque : « *Veuillez garder vos distances ! Je vous dois les honneurs dus à votre rang mais je vous considère toujours comme mon ennemi !* ». Visiblement interloqué, le général allemand s'arrête à environ six pas. Nous présentons les armes. Les officiers se saluent. Il est convenu que si un incident survient au cours de ce premier contact, les fusils étant chargés, Derville nous donnerait l'ordre de tirer ! Rien de grave ne se passe. Nos chefs engagent les négociations, assistés d'officiers subalternes. Le commandant revient tard dans la soirée. Mêmes échanges de saluts ; visiblement l'atmosphère ne s'est pas détendue…

27 Juin 1940 - Saint-Félix-de-Bourdeilles

C'est dans ce petit village du Périgord, au nord-ouest de Brantôme, où il ne reste plus que les femmes, les enfants et les vieux, que nous cantonnons pendant une quinzaine de jours. On procède à la démobilisation des réservistes. Les plus âgés partent les premiers. Nous campons dans un herbage. Le soir venu, nous nous réunissons et nous discutons de la situation. On se remonte le moral comme on peut. Nous sommes sans nouvelles de nos proches. Une certaine inquiétude se fait sentir. À présent, dépourvus d'engins motorisés, nos officiers se contentent de nous faire manœuvrer comme dans l'infanterie, avec nos fusils et des FM 24/29. Ne devons-nous pas être prêts à une éventuelle reprise des combats ? On patrouille le long des lisières de bois et de chemins vicinaux poussiéreux. Nous manœuvrons ainsi pendant une huitaine de jours.

Puis vient l'ordre de réunir les pilotes de blindés pour les acheminer vers Périgueux. Nous ne sommes pas nombreux : dix tout au plus. Sur la rive gauche de l'Isle, une plage aménagée borde un terrain verdoyant. De grands arbres couvrent de leurs ramures des tracteurs Latil, des voitures Laffly et des chenillettes Lorraine avec leurs réservoirs et des canons antichars de 25mm. Les jours s'écoulent dans l'attente. C'est à croire que l'on nous a oubliés ou presque… Puis, au moment où nous nous y attendons le moins, deux fûts de 200 litres d'essence nous sont livrés. À l'aide d'une pompe manuelle, nous en répartissons au mieux le contenu dans les réservoirs des chenillettes. Bien que n'ayant jamais piloté ce genre d'engins, nous nous mettons aux

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

commandes pour traverser la ville. Nous nous suivons les uns les autres, à une distance de 20 à 30 mètres. C'est à ce moment que les ennuis commencent. De l'eau mélangée à l'essence provoque un phénomène d'auto-allumage. Les moteurs pétaradent puis s'arrêtent. Il faut alors vider les carburateurs, réamorcer et nettoyer les bougies avant de pouvoir repartir. Il n'est pas question de laisser stationner nos engins en ville. Nous renouvelons ces opérations de nettoyage cinq fois, ne parcourant qu'une faible distance entre chaque arrêt.

Agacé par ce travail fastidieux, je lance ma chenillette et son attelage dans la descente d'une rue pavée dans un bruit infernal. J'aperçois alors, venant en sens inverse, une traction avant s'immobiliser devant la pompe à essence d'un garage situé à ma gauche. Comme il y a des voitures en stationnement à ma droite, je m'efforce, compte tenu de l'étroitesse de la chaussée, de passer coûte que coûte. J'évite de freiner car cela ferait zigzaguer mon attelage qui est long d'une bonne vingtaine de mètres ! Il s'en suit malgré tout un accident matériel. Les deux citernes chenillées, étant au gabarit de mon véhicule, passent mais le canon antichar de 25mm qui termine mon convoi ne passe pas aussi bien, l'empattement des roues de son affût étant nettement plus large. Le côté gauche de la traction est sérieusement touché mais je n'entends rien dans le vacarme de mon moteur. Quelle n'est donc pas ma surprise, quelques minutes plus tard, de voir cette même voiture me doubler puis s'immobiliser devant moi. Le conducteur véhément agite ses bras. Je stoppe à mon tour. Il m'invective et s'en prend à l'armée en ces termes : « *Votre place n'est pas ici, vous auriez dû vous battre, au lieu de vous sauver comme des lapins !* »… Sur ces entrefaites, le lieutenant qui nous dirige arrive et intervient. « *J'ai été témoin de l'accrochage ; si vous désirez porter plainte, Monsieur, je vous prierais de me suivre* ». Furieux, l'homme remonte dans sa voiture et suit le lieutenant. Je ne sais quelle suite fut donnée mais pour moi, l'affaire était classée. Partis à 14h30, nous n'arrivons au parc d'artillerie qu'à la nuit tombée. Cet immense dépôt a déjà accueilli bon nombre d'engins blindés, en plus de canons de tous calibres. C'est à grand-peine que nous parvenons à trouver de la place pour stocker les « nôtres ». Que va donc devenir tout ce matériel ? Je ne le saurai jamais. Certains affirmeront plus tard, qu'il aura été livré à l'armée allemande. Le 3e Cuirs est dissout, quant à moi, je suis affecté à Valence.

27 juillet 1940 - Versé au 504e RCC à Valence

C'est encore dans la confusion la plus grande, noyé dans un flot de sous-officiers de carrière en partance pour l'Afrique du Nord, que je rallie cette caserne. Il n'y a plus trace de chars. Seul, à l'entrée, protégé par une grande vitre, subsiste un FT-17 de la Grande Guerre vu en coupe, ayant servi à l'instruction. La vie à la caserne tourne au ralenti. Il n'est question que de patrouilles dans les alentours et de crapahutages dans les vignobles. Il faut bien « tuer le temps »… Il fait une chaleur torride, le soleil baigne de sa lumière tout ce qui m'entoure mais tout m'est indifférent. L'ennui me ronge et surtout je suis sans nouvelles des miens. Les jours s'égrènent dans cette torpeur. Je me sens terriblement seul. Où sont ma femme et mon enfant ?

Moi en zone libre, eux en zone occupée, je ne les reverrai que plus d'un an et demi après la fin de ces tragiques mois de mai et juin 1940.

Changement de propriétaires ! Ce Renault R-35 à peine capturé est déjà réutilisé par les soldats du *Reich* qui n'ont guère tardé à peindre leur *Balkenkreuz* sur la tourelle du blindé.
Coll. Kadari.

STURMTIGER

LA DÉMESURE À L'ÉTAT BRUT !

Né de la défaite de Stalingrad et des leçons qui en ont été tirées par les dirigeants allemands et leurs généraux, le Sturmtiger apparaît comme étant un engin exceptionnel ! Particulièrement bien protégé grâce à son épaisse cuirasse, ce blindé est équipé d'une pièce de 380mm, un lance-roquettes dérivé d'une arme en service au sein de la Kriegsmarine***. Conçue pour combattre en zones urbaines et détruire rapidement des immeubles entiers, à une exception près, cette machine sera systémiquement engagée en rase campagne, lors des combats pour la défense du*** Reich ***en 1944-45.***

Stalingrad. Février 1943. La *6. Armee* de Friedrich Paulus capitule après plusieurs mois de lutte acharnée pour conquérir et tenir la ville symbole. Les troupes du *Reich* se sont épuisées dans des combats urbains pour lesquels elles n'étaient ni préparées ni équipées. Les pertes de la *6. Armee*, qui s'élèvent à 140 000 morts et plus de 90 000 prisonniers, sont là pour témoigner de l'intensité et de la férocité de la bataille. L'hécatombe de Stalingrad provoque une profonde remise en question au sein des états-majors allemands qui comprennent que la guerre urbaine sera désormais une constante du conflit.

Cette crise militaire sans précédent pousse les stratèges allemands à repenser l'engagement de leurs soldats dans ce type d'affrontements. Après analyse de la défaite de Stalingrad, force est de constater que la *Wehrmacht* ne possède pas de matériels blindés réellement adaptés à la guerre en milieu urbain. Les *Panzer-Divisionen* se sont usées dans des batailles de rues où leur supériorité manœuvrière ne leur aura été d'aucune utilité. Et plus que les qualités intrinsèques des équipages, ce sont bel et bien leurs engins qui se sont révélés peu à l'aise dans ce milieu qui, par essence, est hostile aux véhicules. Même les *Sturminfanteriegeschütz* 33 B, assemblés *ad hoc* pour participer à la bataille de Stalingrad, n'ont pas réellement donné satisfaction. En 1942-43, les canons dont sont armés les chars allemands « manquent de punch » pour s'en prendre à des constructions modernes. Les obus explosifs des *Panzerkampfwagen III* et *IV* n'ont pas la puissance nécessaire pour réduire rapidement des nids de résistance fortifiés ; sans oublier que l'élévation limitée des pièces met hors d'atteinte les étages les plus élevés des immeubles. Un constat similaire peut être fait pour les canons d'assaut. Et pourtant, malgré ces handicaps, *Panzer* et *StuG* se sont révélés d'une aide inestimable pour les fantassins car seules ces machines étaient capables de rapidement leur fournir un appui feu précis. Partant de ce constat, les membres de la *Waffenkommission* – Commission d'Armement – décident de construire un blindé non seulement capable de s'approcher au plus près des objectifs à atteindre mais aussi de les détruire en un minimum de temps.

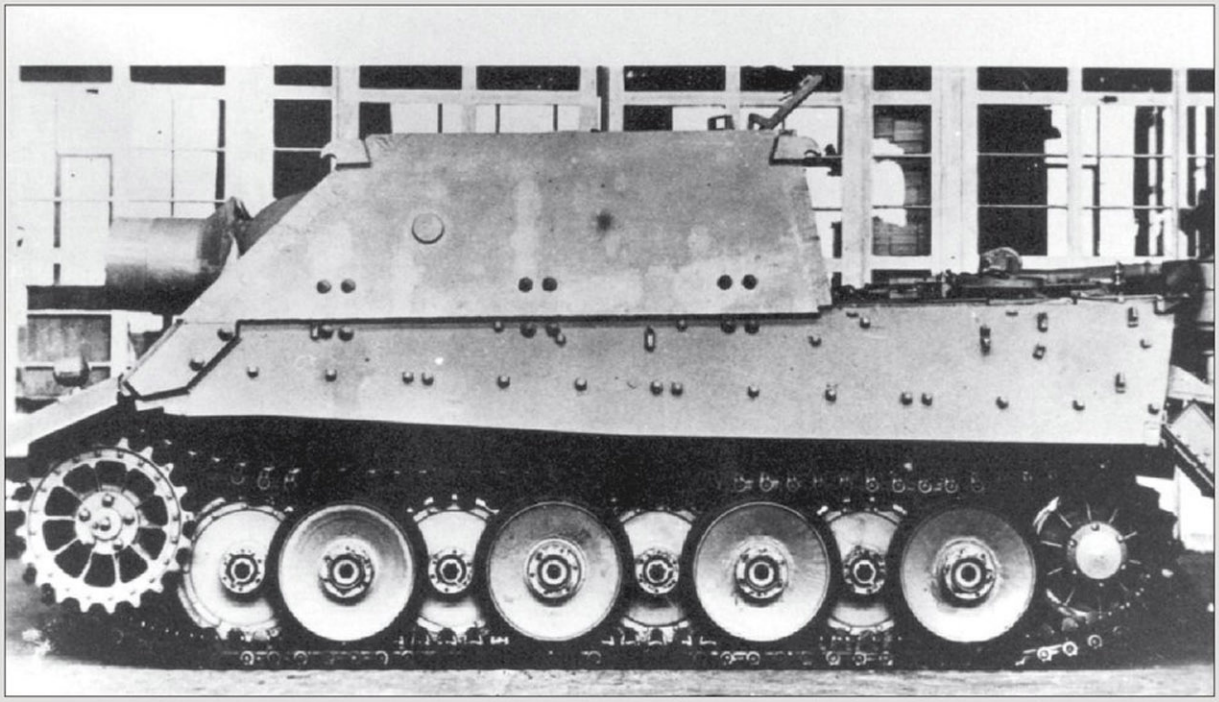
NAISSANCE DU STURMTIGER

Après quelques tergiversations, les premières ébauches de ce blindé spécialisé voient le jour dans le bureau d'études de la firme Altmärkische Kettenfabrik (Alkett). Cependant, des interrogations subsistent notamment en ce qui concerne le choix du châssis à utiliser. Comme il n'est pas question de créer un nouvel engin, la décision de reprendre un châssis déjà existant est avalisée par le *Führer*. À l'époque, un seul char allemand est capable de supporter l'association d'un blindage très épais et d'un armement lourd. Cet engin, c'est le Tiger. Il est donc décidé de réutiliser, après remise en état – voire reconstruction totale – des châssis de Tiger endommagés au combat. La tourelle massive du *Panzer VI Ausf. E* disparaît au profit d'une imposante casemate fixe. Pour répondre au cahier des charges, en partie rédigé par le *Reichsminister* Albert Speer en personne, les ingénieurs d'Alkett décident en mai 1943 d'équiper le futur blindé avec une arme aux caractéristiques très impressionnantes ! Il s'agit du *Raketenwerfer 61*, un mortier de 380mm capable de pulvériser un immeuble entier en quelques minutes voire quelques secondes ! Le blindé prend alors la dénomination de *38cm RW61 auf Panzersturmmörser Tiger* mais il est plus connu sous le nom de Sturmtiger. D'autres désignations officielles seront aussi employées telles que *Sturmmörserwagen 606/4 mit 38cm Raketenwerfer 61*, *Sturmpanzer VI* ou bien encore *Tiger-Mörser*.

Dans un premier temps, les techniciens d'Alkett envisagent de monter le *Raketenwerfer 61* à l'arrière du Sturmtiger et d'en placer le moteur à l'avant. L'idée est néanmoins abandonnée au profit d'une disposition plus classique. Les plans définitifs de l'engin sont achevés à l'orée du mois de septembre 1943.

Le 20 octobre 1943, Alkett présente son prototype à Hitler sur le polygone de tir d'Arys, en Prusse Orientale. Le châssis de l'engin est celui d'un Tiger de première série avec roues à bandage en caoutchouc et filtres à air Feifel. Pour renforcer la capacité de résistance de la machine, une plaque de blindage supplémentaire de 50mm a été boulonnée à l'avant de la caisse. La casemate abritant le *38cm Raketenwerfer 61* est quant à elle réalisée en acier « doux », ce type de métal étant surtout utilisé pour la fabrication des modèles de présérie. Plus facile

En face :
Cette vue avant d'un Sturmtiger de la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000*, capturé par les troupes britanniques dans le secteur de la *15. Armee*, met parfaitement bien en évidence l'aspect massif de l'engin ! Les inscriptions faîtes à la peinture blanche sont des indications apportées par les Britanniques quant à l'unité qui a rapatrié cette machine en Grande-Bretagne.
Tank Museum, Bovington.



Voici l'une des très rares photographies connues du prototype du Sturmtiger en acier « doux ». Ce cliché a été pris dans l'enceinte de l'usine Alkett en 1943. Cette machine sera versée à la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* avec laquelle elle combattra en août 1944 lors de l'insurection de Varsovie. Filtres à air Feifel et galets de roulement à bandage de caoutchouc indiquent que ce Sturmtiger a été assemblé à partir d'un châssis de Tiger de première génération. À noter que tube du lance-roquettes de 380mm ne dispose pas de contrepoids.
Coll. Burckhardt.

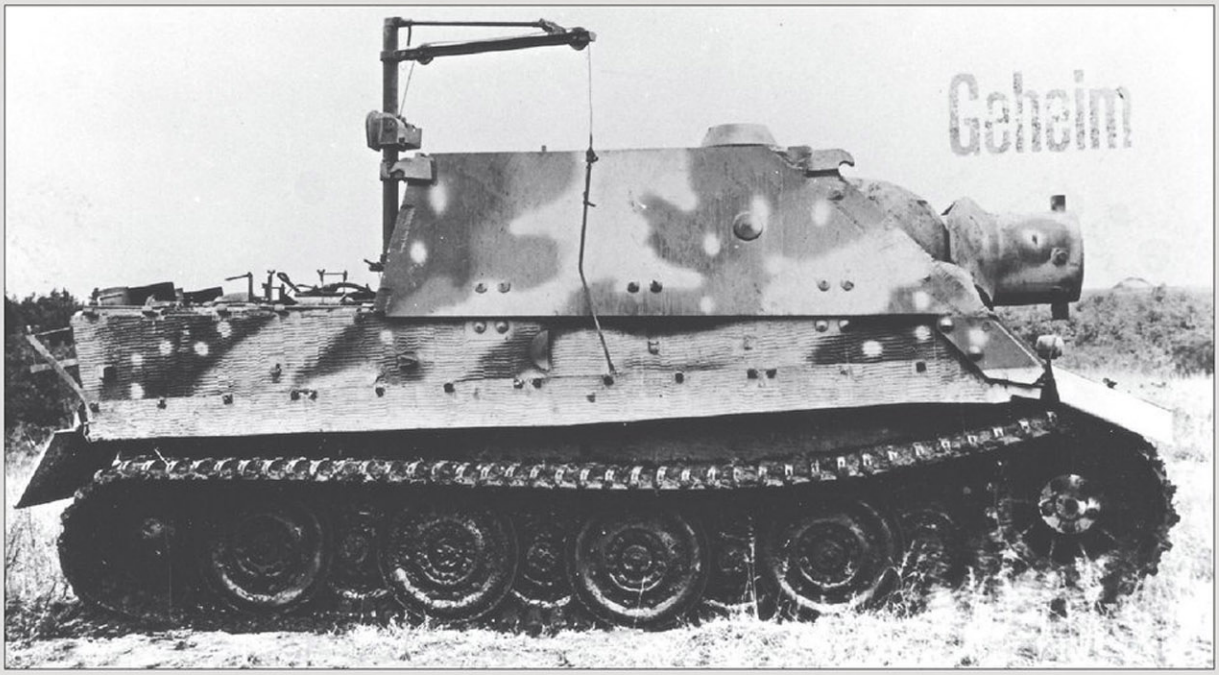
Ces deux photographies, portant encore l'inscription « *Geheim* », « secret » en Allemand, ont été tirées d'une superbe série de clichés que nous publierons dans le prochain numéro de Batailles & Blindés. Tout semble indiquer que ces photos devaient être utilisées pour illustrer un manuel d'instruction destiné aux équipages de Sturmtiger. Le lecteur notera le camouflage « embuscade » porté par le blindé ainsi que la disparition des garde-boues latéraux ! Tank Museum, Bovington.

à travailler et moins onéreux, l'acier « doux » n'a aucunement la résistance des aciers à blindage. Le *Führer*, séduit par le prototype de l'engin, donne son accord pour que des campagnes d'essais soient menées à bien.

Le 20 février 1944, Hitler ordonne la mise en production d'une présérie de trois Sturmtiger. Les premiers travaux ayant débuté en avril, les blindés sont achevés dans les premiers jours d'août 1944. Le 20 août, Berlin demande à ce qu'en septembre la *Wehrmacht* puisse disposer de dix machines supplémentaires. Les Sturmtiger devront ensuite sortir des usines au rythme de dix unités par mois, cadence qui restera théorique. Parallèlement, la production de munitions de 380mm est organisée avec un objectif de 300 roquettes par mois. L'assemblage des Sturmtiger est organisé comme suit. La firme Krupp est chargée de produire les éléments nécessaires à la reconstruction des châssis de Tiger tandis que les techniciens de Maybach révisent et reconditionnent les moteurs devant être réutilisés. Ces composantes sont ensuite convoyées jusqu'aux ateliers d'Henschel afin d'être assemblées. Une fois achevés, les châssis rejoignent l'usine Alkett installée à Berlin-Spandau. C'est là que les casemates, fabriquées par les usines Brandeburger Eisenwerke, et les *38cm Raketenwerfer 61* sont montés sur les engins. La pose du compartiment de combat se fait par rivetage. Au total, d'août à décembre 1944, dix-huit Sturmtiger seulement sortent des chaînes d'assemblage d'Alkett : trois en août, dix en septembre et cinq en décembre.

LE STURMTIGER EN DÉTAIL

Le châssis du Tiger est repris sans qu'aucune modification d'importance ne soit réalisée. Les seules transformations



STURMINFANTERIEGESCHÜTZ 33 B

Le 20 septembre 1942, alors que la bataille de Stalingrad vient de débuter, la problématique de l'emploi des blindés dans le cadre de la guerre urbaine est posée au cours d'une conférence réunissant Adolf Hitler et ses généraux.

Les minutes dactylographiées de cette réunion d'état-major indiquent : « Les combats de Stalingrad mettent en exergue la nécessité pour nos troupes de disposer d'un obusier lourd, installé dans un engin particulièrement bien protégé, tirant des obus explosifs capables de détruire des maisons ou des immeubles en quelques coups seulement. Il n'est pas nécessaire qu'une telle machine dispose d'une grande autonomie ou d'une mobilité importante. Il est par contre impératif que cet engin jouisse d'un blindage conséquent. Tout doit être fait et organisé pour que douze de ces nouveaux blindés puissent être assemblés très rapidement afin de participer à la bataille de Stalingrad. Les travaux doivent débuter dans les quatorze jours au plus tard. Si l'obusier 15cm s.I.G 33/1 ne peut être monté dans une tourelle de Panzerkampfwagen III ou IV, alors il devra être installé à bord d'un Sturmgeschütz ».

C'est la firme Alkett – Altmärkische Kettenfabrik – qui reçoit l'ordre de se pencher en urgence sur ce projet. Cette entreprise, dont la grande spécialité est la transformation de châssis de chars, fait sa première proposition dès les premiers jours d'octobre 1942. L'arme pressentie est un obusier de 150mm. Il s'agit du *15cm s.I.G 33/1* produit par Skoda, une pièce capable d'expédier un obus explosif de 38 kilos à plus de 3 900 mètres. L'obusier sera monté en casemate sur un châssis de *Panzer III*. Celle-ci, d'une simplicité étonnante mais frontalement blindée à 80mm, a été dessinée en seulement deux jours par les ingénieurs d'Alkett ! Le poids de l'engin en ordre de combat avoisine les 21 tonnes. Ce canon automoteur prend alors la désignation de *Sturminfanteriegeschütz* 33 B ou encore de *s.I.G 33 auf Fgst. Pz.Kpfw III (Sfl.)*. Le prototype est achevé en moins de deux semaines. Il est prévu que les *Sturminfanteriegeschütz* 33 B soient servis par cinq membres d'équipage, dont deux chargeurs.

Les douze premières machines de série partent en urgence sur le front de l'Est afin de participer aux combats de Stalingrad en novembre 1942. Six engins sont versés à la *Sturmgeschütz-Abteilung 177*, les autres à la *Sturmgeschütz-Abteilung 244*, deux unités qui seront anéanties lors des combats sur les bords de la Volga. Douze machines supplémentaires sont produites et versées au sein de la *Sturm-I.G Batterie Lehr Btl. XVII* avec laquelle elles participent aux tentatives visant à secourir l'armée de Friedrich Paulus encerclée dans la ville.

Il ressort de l'emploi opérationnel des *Sturminfanteriegeschütz* 33 B dans le secteur de Stalingrad que ces engins n'ont répondu que très partiellement aux besoins de l'armée. Les ingénieurs allemands vont alors concevoir un engin d'appui encore plus lourd. Ce nouveau projet s'articulera autour de deux grands axes : une épaisse cuirasse pouvant résister aux assauts de l'infanterie et un armement suffisamment puissant pour raser des immeubles et des bunkers en un minimum de temps. Ce nouveau blindé, c'est le Sturmtiger.

Sturmtiger Fgst. Nr. 250327 qui vous est présenté en détail page 34. L'épave de ce blindé, neutralisé par des chars américains, est ici dépassée par un char de dépannage britannique Sherman *ARV Mk. I*. La présence de troupes américaines et britanniques cote à cote laisse à penser que le Sturmtiger Fgst. Nr. 250327 appartenait encore à la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000*, qui servait au sein de la *15. Armee*, lorsqu'il a été détruit. Tank Museum, Bovington.

consistent à aménager l'intérieur de la caisse du blindé afin de permettre l'installation de l'armement principal.

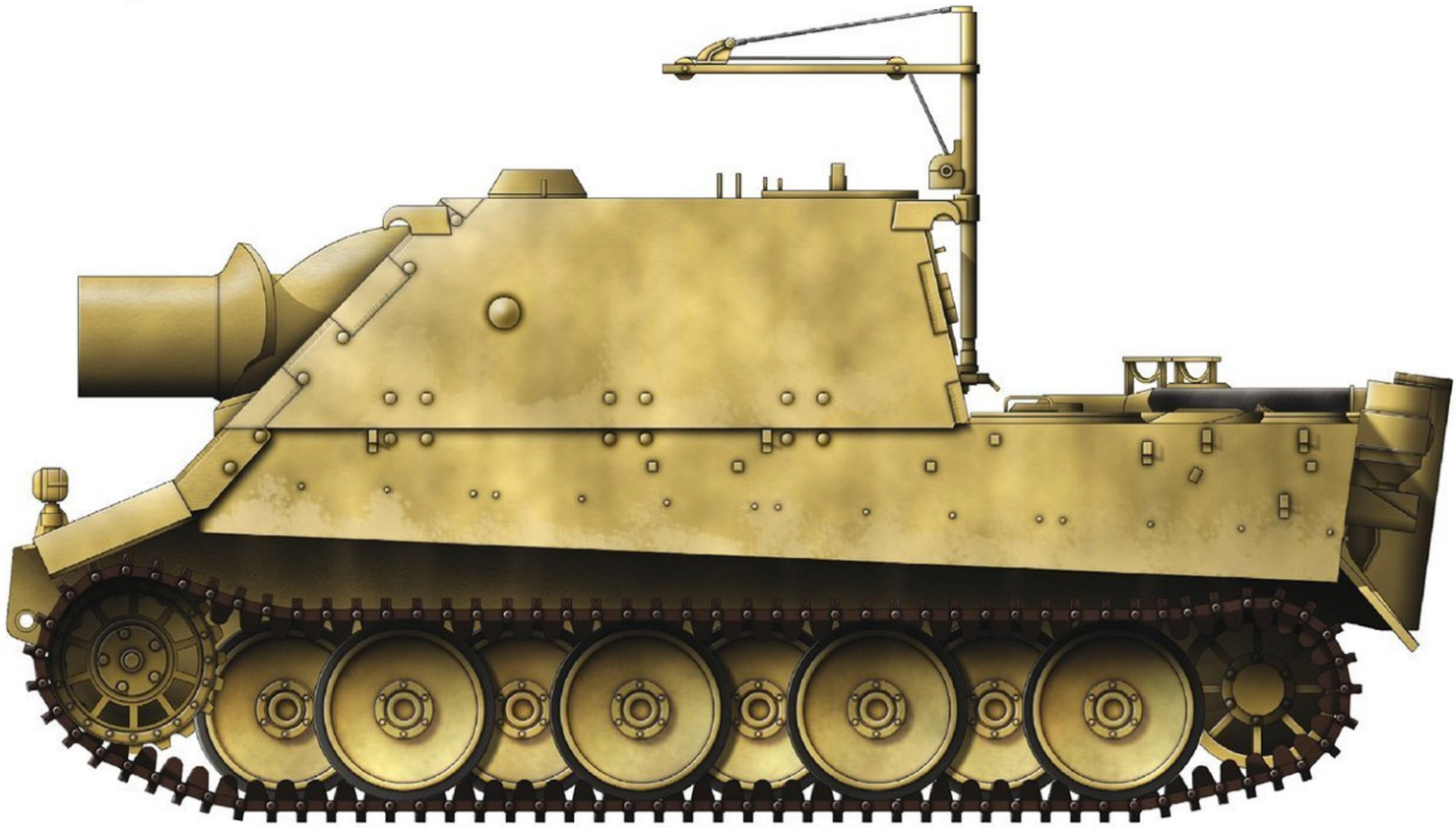
Selon le cahier des charges du Sturmtiger, l'engin doit être capable de résister à la majorité des armes antichars alors en service dans les armées ennemies. La casemate présente donc des caractéristiques particulièrement impressionnantes. Si les dimensions extérieures ne changent guère par rapport au Tiger, l'épaisseur du blindage a été considérablement augmentée. Le blindage frontal de la casemate atteint 150mm, soit 50mm de plus qu'un *Panzer VI*. Il est incliné à 45° de façon à favoriser le ricochet des projectiles qui viendraient frapper le Sturmtiger dans son arc frontal. Bénéficiant d'une inclinaison de 20°, les plaques d'acier formant les côtés de la casemate sont épaisses de 80mm. Il ne faut pas oublier que si un blindage incliné est un atout majeur sur le plan militaire, c'est en contrepartie un grave handicap en terme d'habitabilité. En effet, la place intérieure est d'autant plus restreinte que l'inclinaison est prononcée. La partie basse de la caisse est surblindée, une plaque d'acier de 50mm étant ajoutée aux 100mm d'origine du Tiger. Il est intéressant de noter que, contrairement à d'autres chars allemands, la cuirasse arrière de la casemate est elle aussi très conséquente avec ses 80mm d'épaisseur. Cette caractéristique est la conséquence directe d'analyses menées par les ingénieurs allemands sur des carcasses de *Panzer*. La disposition des impacts d'obus montre que dans le contexte tridimensionnel du combat urbain, les blindés peuvent être atteints de toutes parts, alors que dans des batailles en rase campagne, plus de 70% des impacts sont situés sur la partie avant du char. Le Sturmtiger tire profit de ces enseignements. Sa protection est renforcée, y compris au niveau du toit de sa casemate dont le blindage atteint 40mm. Enfin, la base du tube est protégée par un épais mantelet et deux joues blindées. À la lecture de ces données, il n'est donc pas exagéré d'affirmer que le Sturmtiger bénéficie d'une protection frontale exceptionnelle. En cas de rencontre avec des chars adverses, le seul moyen de le détruire serait de le tourner afin de l'engager sur ses flancs ou bien encore sur ses arrières. Il convient néanmoins de nuancer le danger qu'un tel engin peut représenter pour des blindés adverses, car sa lenteur, son manque de manoeuvrabilité et les caractéristiques spécifiques de son armement principal le transforment plus en une énorme cible qu'en un redoutable adversaire.

Le moteur est le classique V12 refroidi par eau de chez Maybach qui officie dans la famille des chars lourds allemands. Tous les Sturmtiger n'auront d'ailleurs pas la même version de ce moteur. En effet, les châssis étant récupérés sur des *Panzer* retirés du front, le Tiger-Mörser suit les évolutions mécaniques du Tiger. Ainsi, selon les modèles recyclés, la puissance du bloc de propulsion varie de 650cv pour le HL210 P45 à 700cv pour le HL230 P30. De toute façon, quelle que soit sa version et sa puissance, le moteur est totalement dépassé par le poids de l'engin qui atteint les 65 tonnes en ordre de combat ! Surblindage, casemate renforcée et mortier de 380mm ont en effet fait monter le poids de la machine en flèche. En comparaison avec le Tiger, le Panzersturmmörser Tiger accuse un surpoids de plus de 8 tonnes ! C'est beaucoup trop pour le châssis et le moteur du Tiger dont les tares initiales sont considérablement amplifiées. *De facto*, le moteur, la boîte de vitesses à huit rapports et les suspensions sont soumises à de très rude épreuve. Les pannes sont coutumières. Quant aux performances de l'engin, elles sont médiocres. Si le blindé peut, en théorie, rouler à 37,5km/h sur route, cette vitesse n'est jamais atteinte sous peine de « casse ». La vitesse réelle se situe aux alentours des 20km/h et parfois moins encore. À la faiblesse mécanique, il faut ajouter une consommation de carburant gargantuesque qui avoisine les 500 litres sur route et dépasse allégrement les 800 litres en tout-terrain. Les quatre réservoirs, qui totalisent 540 litres, limitent de manière drastique l'autonomie du Sturmtiger : 120 kilomètres sur route et 80 kilomètres en tout-terrain.

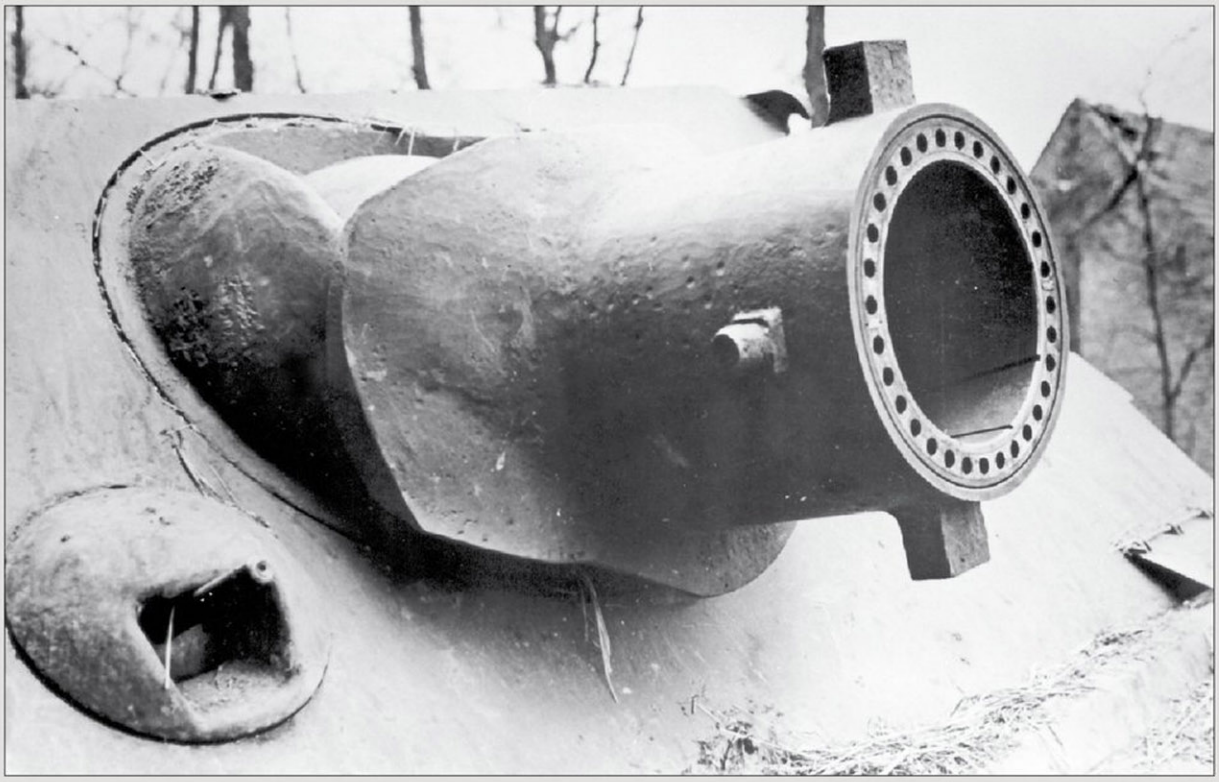
Néanmoins, ces défauts, plus que rédhibitoires pour un char d'assaut classique, doivent être grandement minorés en ce qui concerne le Panzersturmmörser Tiger. Rappelons que cet engin a été initialement conçu pour combattre en zone urba-

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Prototype du Sturmtiger
Sturm-Morser-Kompanie 1000
Varsovie - Pologne. Août 1944.



Sturmtiger
Unité inconnue
Allemagne - Printemps 1945.



Gros-plan du tube du *Raketenwerfer*. Pour l'adapter au Sturmtiger, l'arme est montée sur une énorme rotule. Tank Museum, Bovington.

ine. *Mutatis mutandis*, en terme de mobilité, il n'a donc pas à afficher des performances identiques à celles d'un Panther ou d'un Tiger. La fonction du Sturmtiger est d'amener au plus près des combats et dans une relative impunité son redoutable *38cm Raketenwerfer 61*. Dans ces conditions, peu importe qu'il s'approche de sa cible à 10km/h, 20km/h ou même 40km/h ! Dans une même logique, ses problèmes de consommation n'ont que peu d'importance car les combats en ville ne nécessitent que rarement de parcourir de longues distances. Enfin, la proximité des ateliers de réparations minimise considérablement le manque de fiabilité de l'engin. *A contrario*, lorsque le Sturmtiger sera engagé en rase campagne, ces faiblesses réduiront considérablement son efficacité opérationnelle, posant au passage une multitude de problèmes à ses équipages.

En face : Deux photos du même engin détruit par les chars alliés. Il s'agit du Sturmtiger Fgst. Nr. 250327 (numéro de châssis) neutralisé par des Sherman américains l'ayant engagé par l'arrière, en février 1945. On notera les trous dans la plaque de blindage arrière générés par les obus perforants de 75mm ou 76,2mm tirés par les chars US. Le Sturmtiger Fgst. Nr. 250327 appartenait à la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* à laquelle il avait été affecté en octobre 1944. Tank Museum, Bovington.

L'ARME DE TOUS LES SUPERLATIFS !

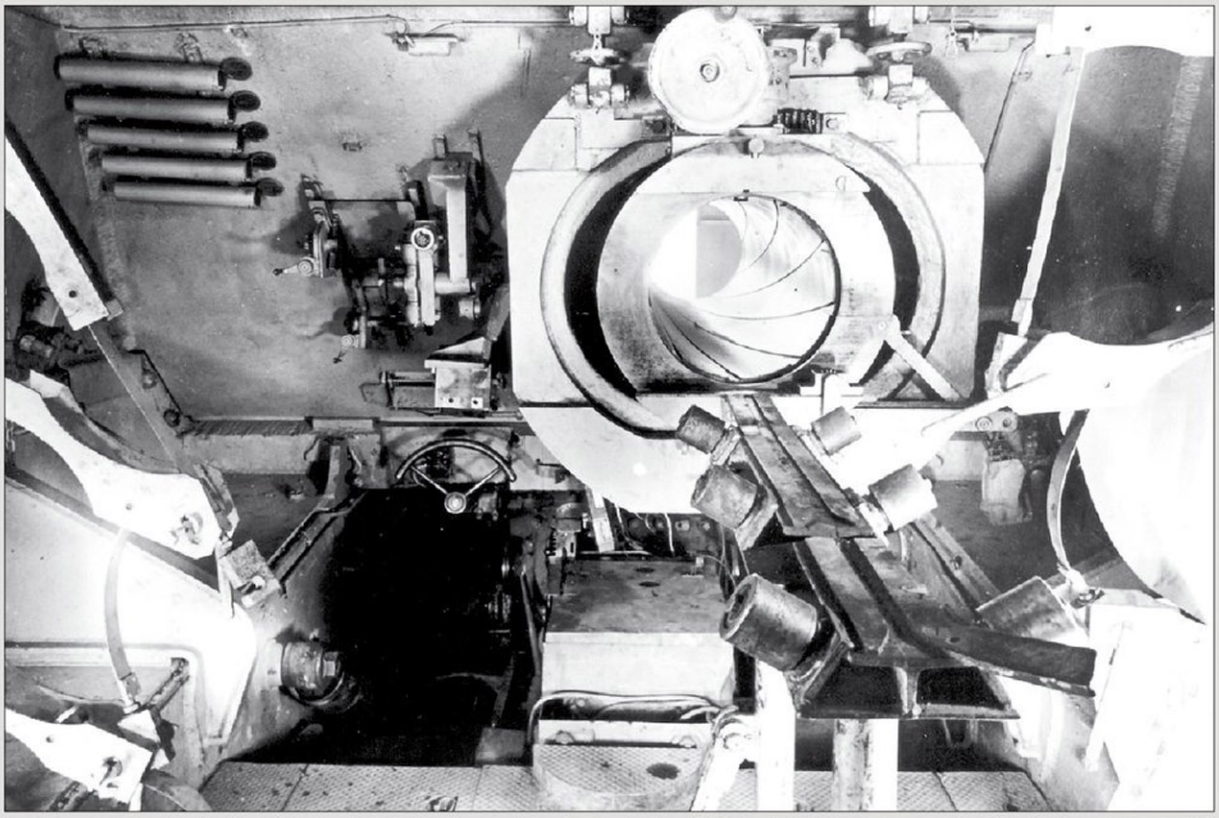
On l'a vu, la question de l'armement du Sturmtiger et son corollaire, c'est-à-dire son pouvoir de destruction, a été au cœur des débats des décideurs allemands et des travaux des ingénieurs d'Alkett. L'obusier court de 150mm ayant été considéré comme trop « léger », un obusier de 210mm avait été un temps pressenti. Mais, à son tour, il avait été jugé que cette arme n'avait pas les caractéristiques souhaitées. C'est ainsi que le *38cm Raketenwerfer 61* a été choisi.

Cependant, une pièce aussi puissante et compacte que le *38cm Raketenwerfer 61* ne se trouve pas dans l'arsenal de la *Heer* et c'est la *Kriegsmarine* qui va être mise à contribution. Le *38cm Raketenwerfer 61 L/5,4* (le dernier chiffre correspondant à la longueur du tube, soit 380 x 5,4) est l'arme de tous les superlatifs tant ses caractéristiques sont extraordinaires. Ce lance-roquette lourd a été développé par la firme d'armement Rheinmetall-Borsig à Düsseldorf. Il s'agit d'une pièce d'artillerie dérivée du *Raketen-Tauchgranatewerfer*, un dispositif de lutte anti-sous-marine spécifiquement conçu pour la marine de guerre et qui devait en équiper les croiseurs et les cuirassés.

L'intégration de la pièce à bord du Panzersturmmörser Tiger, grâce à une énorme rotule, limite le débattement latéral du tube qui est de 10° à gauche et 10° à droite. Par contre, le pointage en site peut atteindre la valeur record de 85° ! Une caractéristique hors-norme qui permet aux forces allemandes de disposer d'un engin capable d'ouvrir le feu sur la partie supérieure des constructions les plus hautes. En cela, le Sturmtiger répond parfaitement bien aux impératifs techniques exprimés par le *Führer* et ses généraux.

Le *Raketenwerfer* est capable d'envoyer une roquette, dont le poids varie de 330 à 345 kilos selon le modèle, à une distance maximale de 5 650 mètres. Une portée qui peut sembler faible mais qui ne représente pas un réel handicap pour combattre au beau milieu d'une ville où les distances séparant les lignes de front sont réduites. La fusée, désignée *Raketen-Sprenggranate 4581* ou en abrégé *R-Sprgr. 4581*, mesure 380mm de diamètre pour 144cm de long. La puissante charge explosive, 120 kilos de TNT, mesure environ 1 mètre de long tandis que la partie arrière contient la poudre propulsive. Les procédures de tir sont relativement complexes, les servants devant prendre en compte plusieurs paramètres pour procéder à un tir précis. Poids du projectile, température ambiante et taux d'humidité sont quelques-unes de ces données ! Les roquettes sont en effet très sensibles à l'hydrométrie, un souci de plus à considérer pour les équipages, sous peine d'être confrontés à des incidents de tir à répétition. Cela dit, la puissance du projectile du *38cm Raketenwerfer 61* compense très largement sa relative imprécision, d'autant que les cibles visées sont généralement de vastes bâtiments.

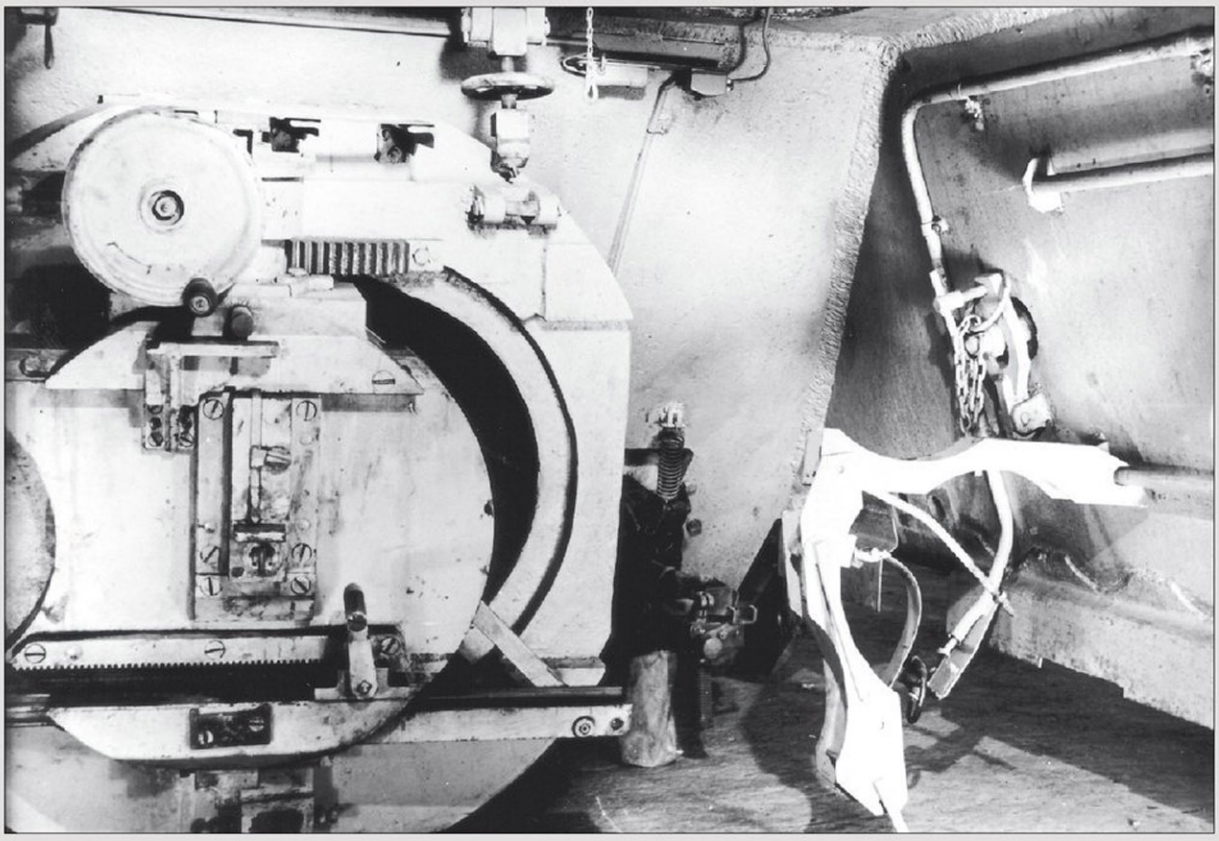
Concrètement, les servants engagent la roquette via un système de rail, un peu à la manière des torpilles à bord d'un sous-marin. L'armement du tube s'effectue au moyen d'un plateau de chargement mobile et coulissant sur des rails. Pour faciliter la manutention à l'intérieur du compartiment de combat, l'équipage dispose d'un petit treuil et d'une longue pièce métallique qui s'emboîte dans les orifices destinés à évacuer les gaz lors des coups de départ. Le tube, décalé sur la droite de l'axe de



Ci-contre et ci-dessous : Comme si vous y étiez ! Ces deux clichés nous présentent l'intérieur de la « bête ». Sur la photo du haut, au premier plan, on découvre le plateau mobile de chargement des roquettes. Ce dernier était monté sur des rails afin de faciliter la manipulation des énormes munitions de 380mm. On notera aussi les rainures qui strient le tube du *Raketenwerfer* et qui servaient à donner un effet de rotation au projectile lors de sa sortie du tube afin de lui conférer une trajectoire stable. Le poste de pilotage est quasiment identique à celui du Tiger. La photo du bas nous présente quant à elle la culasse du mortier de 380mm en position entrouverte. Tank Museum, Bovington.

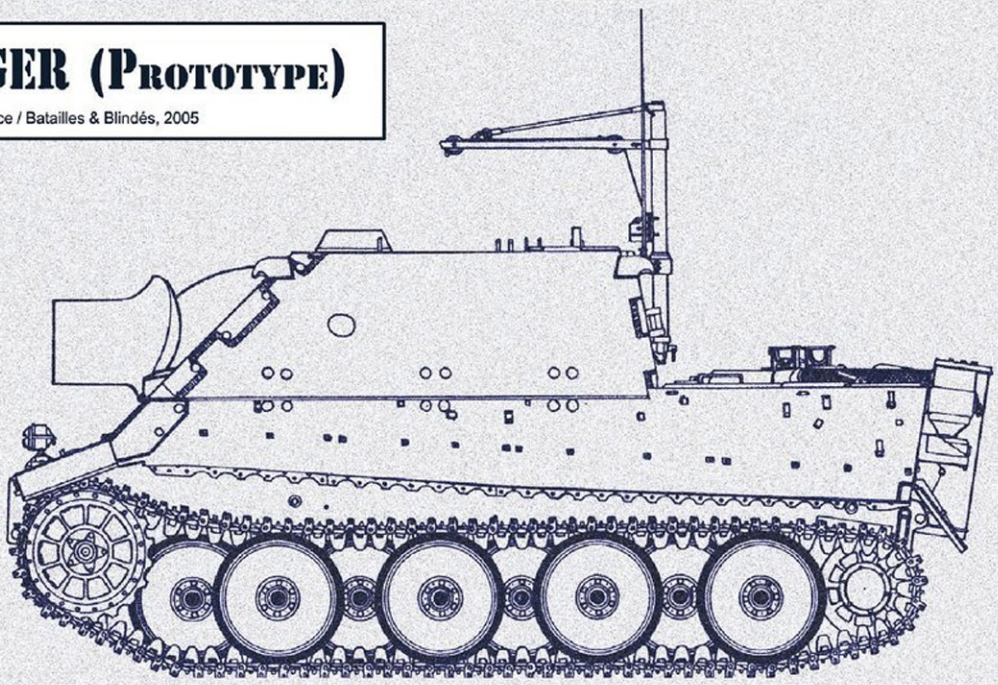
l'engin, n'est pas destiné à « lancer » les projectiles mais seulement à les guider pendant les premières fractions de secondes de leur vol. En bout de tube, quatre ergots métalliques permettent de fixer deux contrepoids en forme de demi-cercles. Mais les chaos dus aux mouvements du blindé et le fort recul au moment des tirs ont tendance à les faire se décrocher rapidement.

Au départ du coup, en plus d'un formidable éclair de lumière, la charge propulsive de poudre à combustion lente, du Diglicol, dégage énormément de gaz. Ces derniers sont évacués par 32 tuyères situées à l'arrière de la roquette. Ces tuyères de 11mm de diamètre sont regroupées en quatre groupes de huit. Leur forme en biais, 14° d'inclinaison, génère un mouvement rotatif qui permet au projectile de s'équilibrer de lui-même. Pour renforcer cet effet, la fusée possède neuf guides qui se « vissent » dans les profondes rainures qui strient le tube. Les gaz sont alors évacués vers l'avant grâce à des tuyaux de ventilation installés dans le tube et dont les orifices se situent au niveau de la bouche. Ce système permet, en outre, de réduire autant que faire se peut

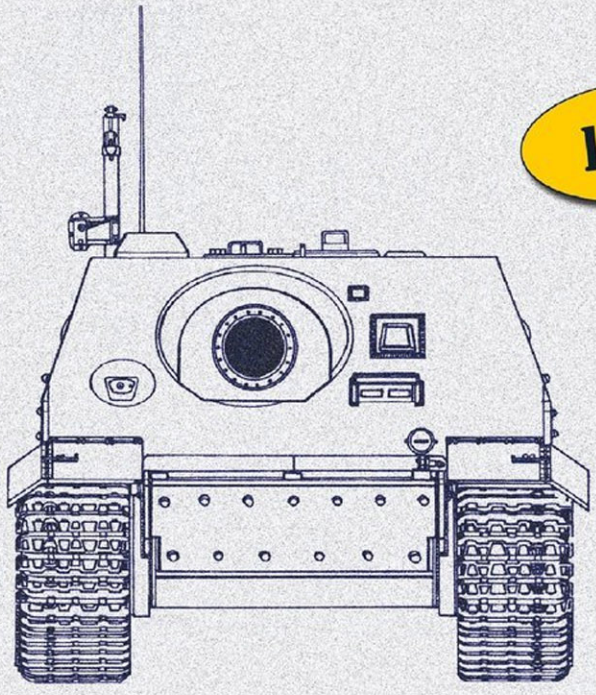


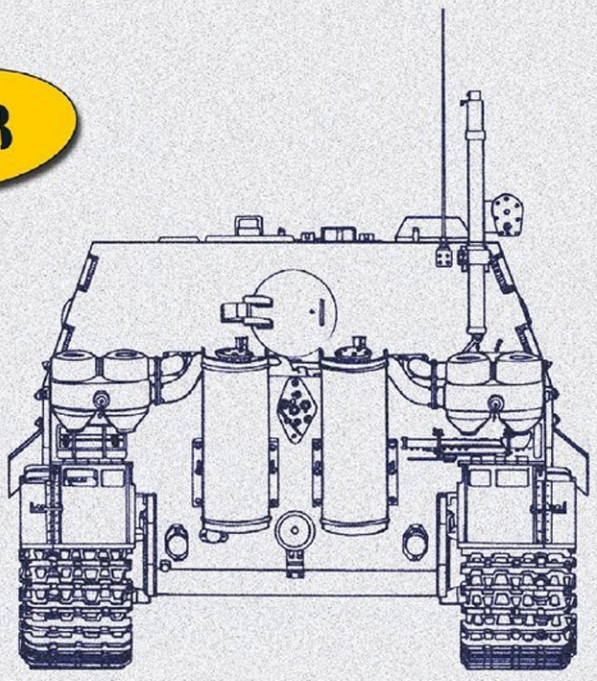
STURMTIGER (PROTOTYPE)

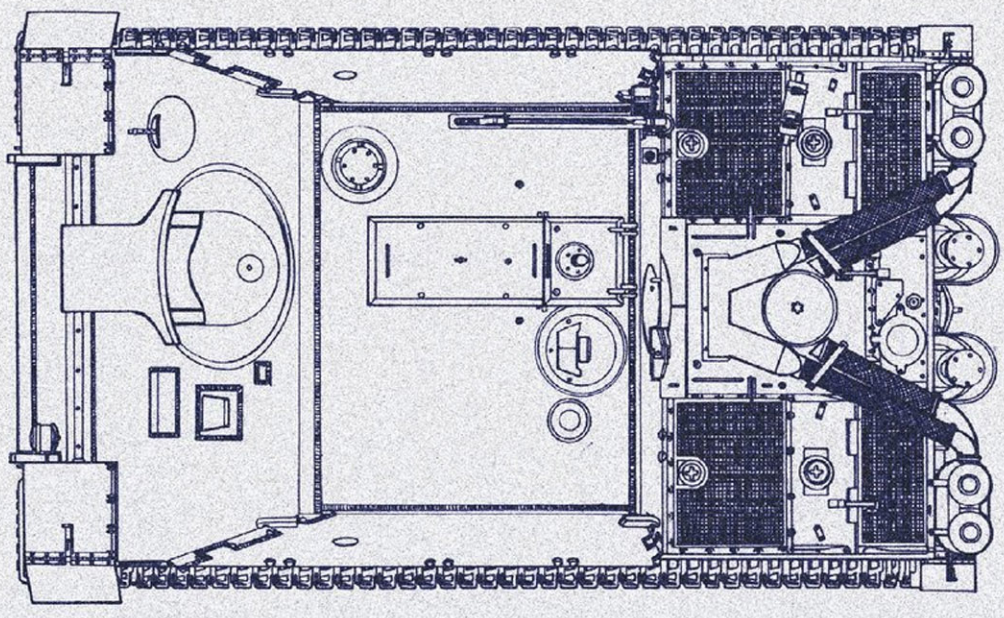
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005

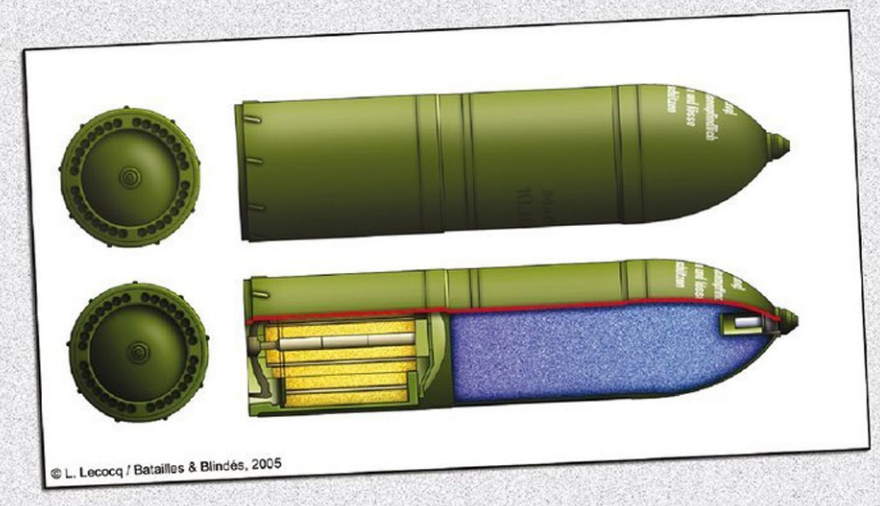


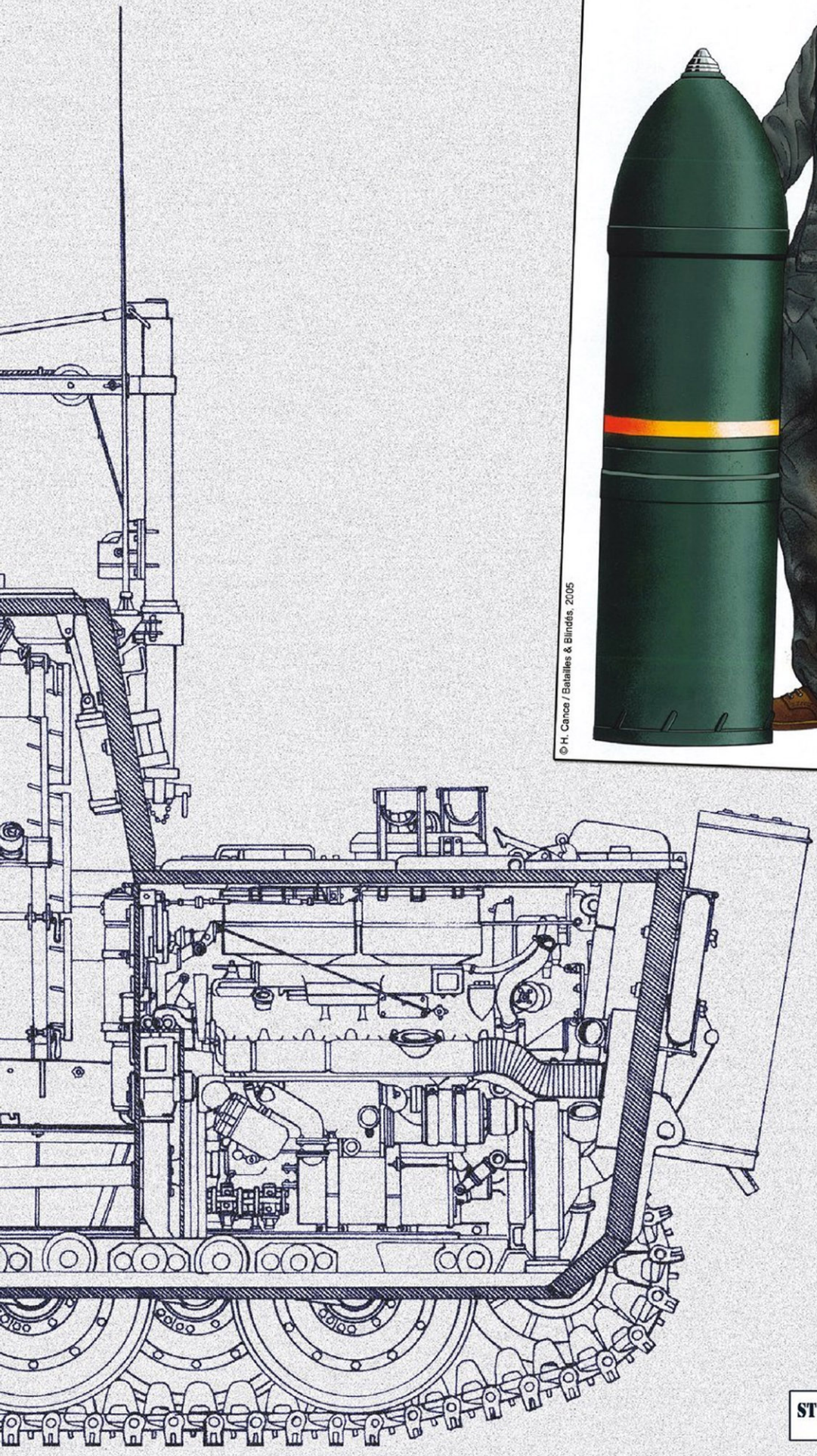
1/48








© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

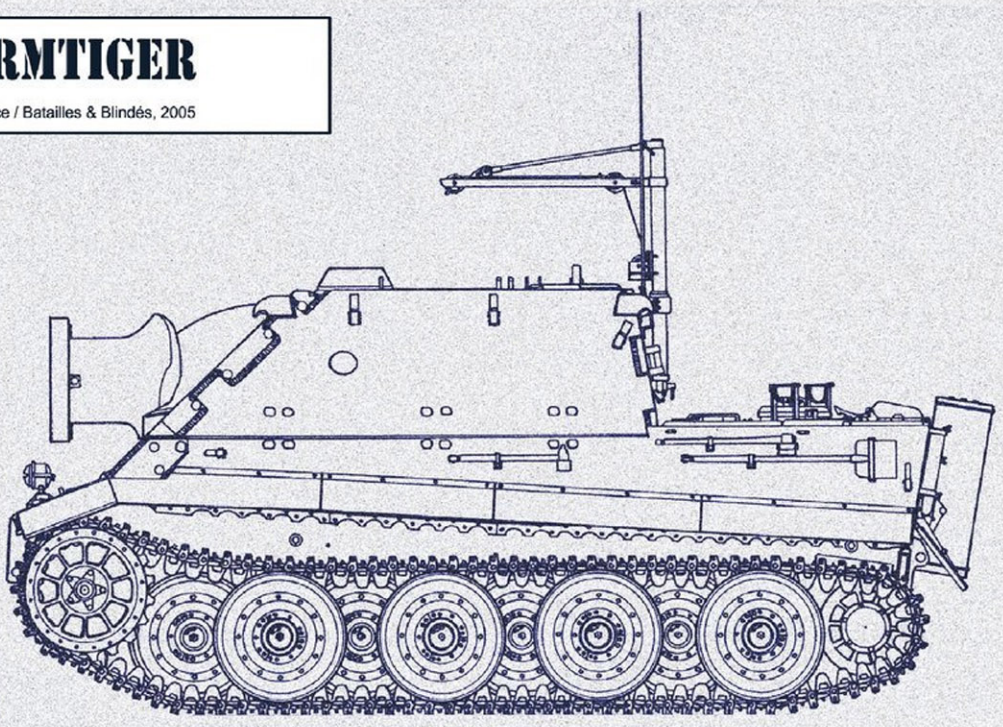


STURMTIGER / PANZERSTURMMÖRSER TIGER

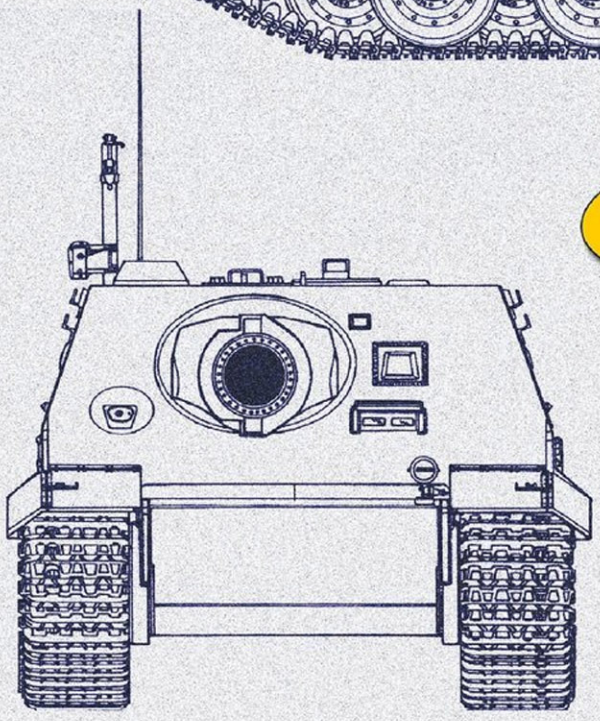
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005

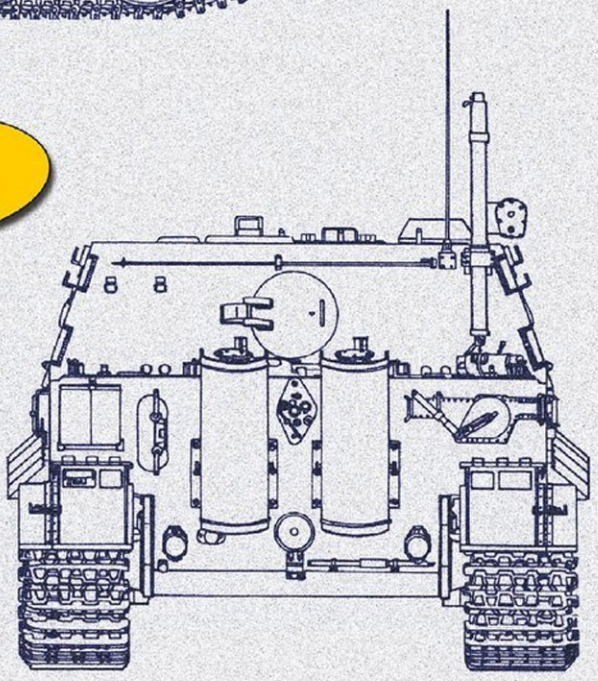
STURMTIGER

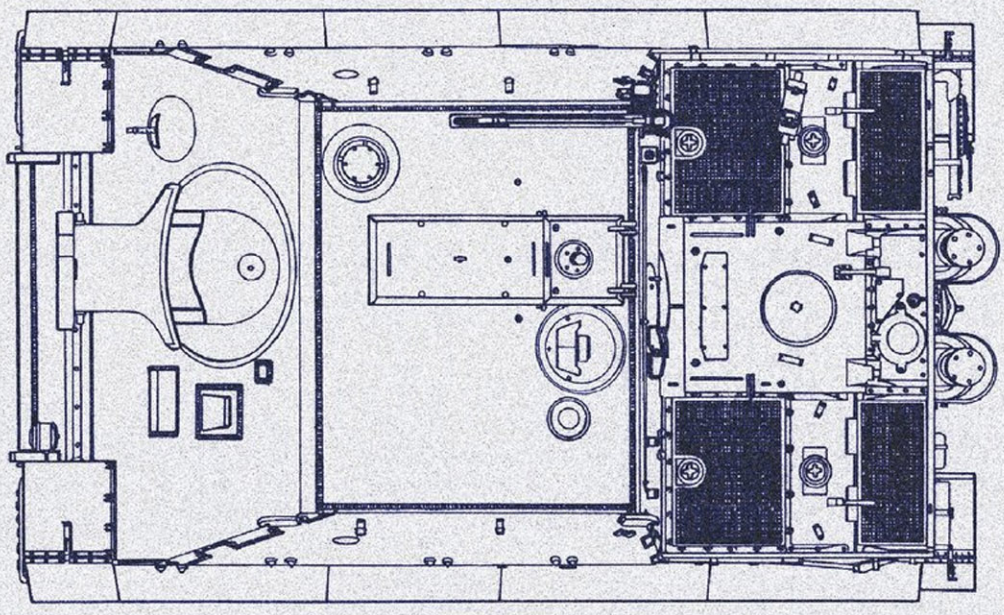
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



1/48







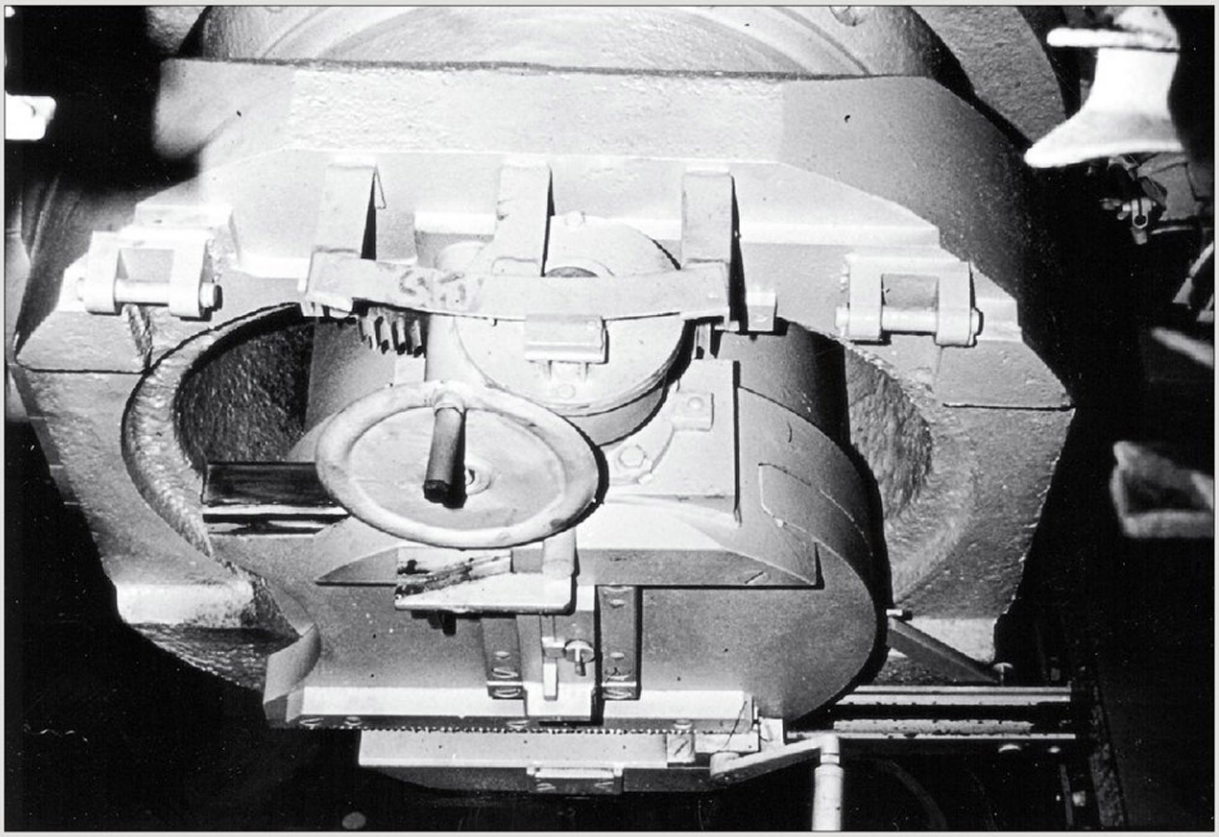
le terrible recul du *Raketenwerfer*, à chaque roquette tirée, le Sturmtiger est soumis à des forces de 30 à 40 tonnes ! Avec de telles contraintes, les faiblesses du châssis et du moteur sont exacerbées. La *Raketen-Sprenggranate 4581* quitte le tube à la vitesse initiale de 300m/s. Un chiffre qui peut sembler faible, notamment au regard des presque 1 000m/s des obus de 88mm. Mais, à l'inverse d'un obus antichar, il est fondamental pour un projectile explosif de ne pas être trop rapide pour ne pas transpercer de part en part sa cible. Il ne s'agit pas de traverser mais de détruire à l'impact. Et justement, la puissance explosive de cette fusée est terrifiante. Un Sturmtiger peut ainsi détruire un immeuble en seulement un à deux coups. Pour parfaire ses capacités meurtrières, un projectile à charge creuse, dénomination *Raketen-Hohladungsgranate 4582*, a aussi été développé. Capable de percer jusqu'à 2,5 mètres de béton armé, il peut détruire des bunkers.

Bien évidement, *Raketen-Sprenggranate 4581* et *Raketen-Hohladungsgranate 4582* sont aussi volumineuses que lourdes. Pour le ravitaillement en munitions, il a été nécessaire d'aménager une trappe de grandes dimensions dans le toit du compartiment de combat. Pour faciliter la manutention, un palan démontable est installé à l'arrière de la casemate. Théoriquement, le Sturmtiger n'emporte que douze projectiles stockés dans des travées de rangement placées sur les côtés de la casemate. Une dotation faible mais il est possible d'embarquer deux projectiles supplémentaires, l'un engagé dans le tube et l'autre posé à même le plancher blindé de l'engin, maintenu par des sangles. Dans les faits, tout semble indiquer que les équipages choisissaient de disposer de treize roquettes à leur bord. Compte tenu de la taille des projectiles et des mesures préparatoires nécessaires avant l'ouverture du feu, la cadence de tir est en effet réduite. Mais cette lacune est très largement contrebalancée par la puissance des roquettes utilisées. On pourrait résumer la chose sans la caricaturer en écrivant que, généralement, la première « était la bonne » !

Comme tous les automoteurs allemands, le Sturmtiger est équipé d'un armement secondaire pour sa défense rapprochée ; leçon retenue après les déboires des *Panzerjäger* Ferdinand contre l'infanterie russe à Koursk. Il s'agit d'une mitrailleuse MG-34 de 7,92mm montée sur rotule (*Kugelblende*) au travers du blindage frontal. Mais ce n'est pas tout ! Les concepteurs du Sturmtiger, prévoyant de possibles difficultés dans les combats de rue, ont aussi installé un lance-grenades de 90mm, la *Nahverteidigungswaffe*, sur le toit de l'engin. Cette arme, capable de pivoter sur 360°, a été conçue pour lancer des projectiles fumigènes ou explosifs dans le but de disperser d'éventuels assaillants. Ce lance-grenade est une réelle avancée dans le cadre du combat urbain. Et si l'on peut se permettre un saut dans le temps de quelques décennies, de nombreuses armées modernes installeront ce type d'armements sur leurs blindés. Ainsi, pendant la guerre du Liban en 1982, les Israéliens installeront sur leurs Centurion et Merkava des mortiers de petits calibres pour lutter contre les casseurs de chars palestiniens.

L'équipage se compose d'un chef de char, d'un tireur et d'un pilote, ce dernier disposant d'un épiscope installé sur la gauche du tube. Tous peuvent accéder à leurs postes de combat en empruntant l'ouverture pratiquée dans le toit ou par la trappe circulaire située à l'arrière de la casemate. Reste la question du nombre de servants qui mérite d'être posée ! Bien que la fiche technique de l'époque indique un équipage de cinq hommes, certaines sources précisent qu'il y aurait eu jusqu'à quatre hommes pour alimenter le *Raketenwerfer*, soient sept membres d'équipage au total. Les dimensions du compartiment de combat sont certes généreuses mais l'espace disponible est tout de même largement occupé par le système d'armement et ses munitions. On imagine très mal sept hommes coexister à l'intérieur de cette machine de guerre. Il apparaît donc comme probable que l'équipage d'un Sturmtiger varie de cinq à six hommes maximum, selon les circonstances. *A contrario*, il semble évident qu'au moment du chargement des roquettes, pesant 345 kilos chacune, ce soit la totalité de l'équipage ou

Sturmtiger de la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000,* capturé par les Britanniques. La MG-34 montée sur rotule a disparu quant au tube du *38cm Raketenwerfer 61*, comme souvent, il a perdu ses contrepoids. Le lecteur voudra bien noter la présence de *Zimmerit* sur la partie inférieure de la machine ; cette pate anti-magnétique est celle qui fut posée sur le Tiger qui a « offert » son châssis à ce Sturmtiger. Tank Museum, Bovington.



Gros-plan de la culasse du puissant *38cm Raketenwerfer 61* qui équipait les Sturmtiger. Tank Museum, Bovington.

presque qui est mobilisée !

LE STURMTIGER EN OPÉRATIONS

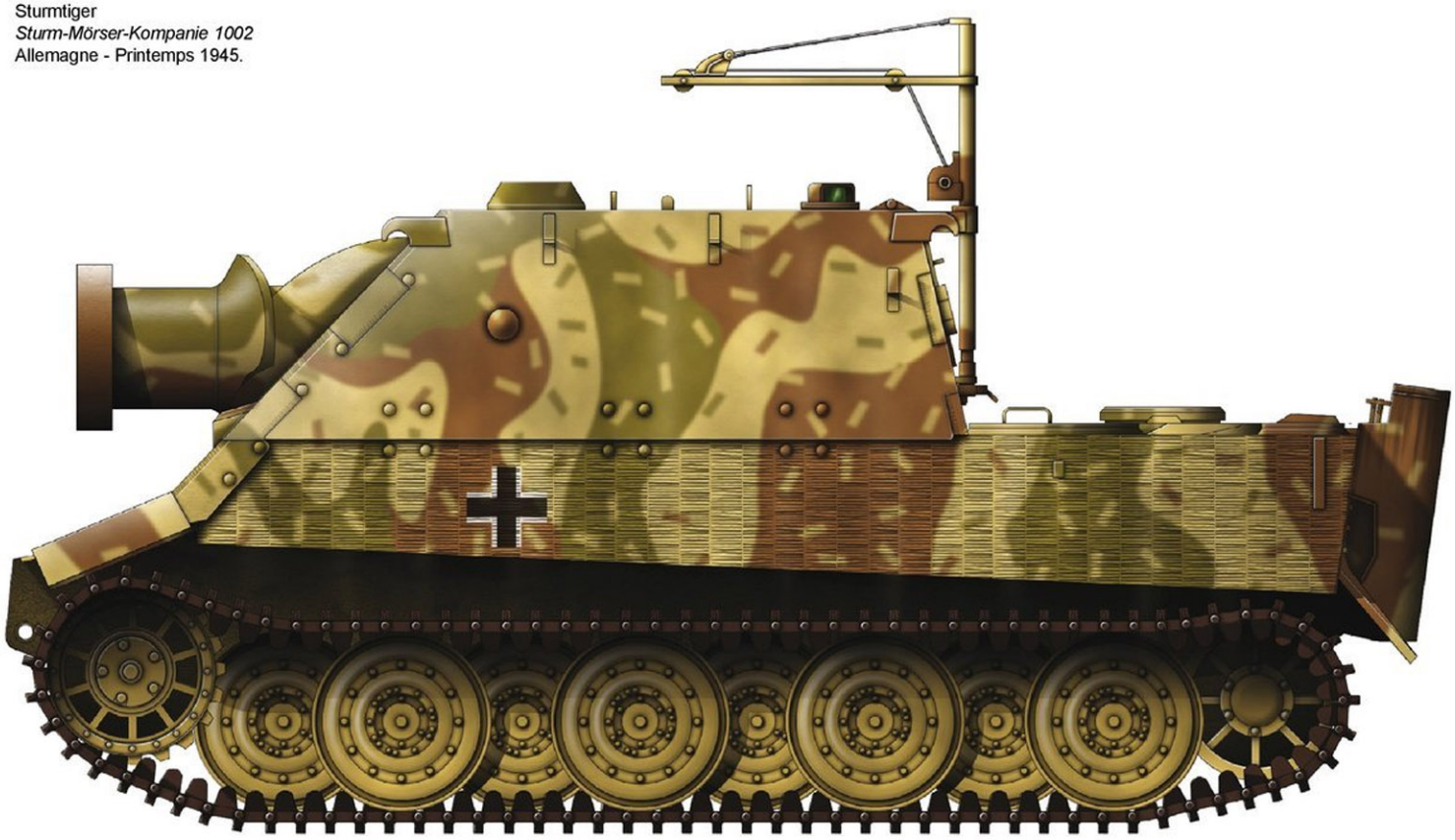
Le Sturmtiger est engin si spécialisé qu'il n'est confié qu'à des unités spécifiquement constituées pour les encadrer, les *Sturm-Mörser-Kompanien*. Ces compagnies appartiennent-elles à la *Panzerwaffe* ou bien à la *Sturmartillerie* ? La réponse à cette question est très incertaine même si, le 23 janvier 1945, ces unités sont officiellement transformées en *Sturm-Mörser-Batterien*, ce qui laisse à penser qu'elles sont rattachées à la *Sturmartillerie* à compter de cette date. Néanmoins, le doute demeure. En tous les cas, ces *Sturm-Mörser-Kompanien* sont au nombre de trois. Elles portent les numéros 1000, 1001 et 1002. « Sur le papier », conformément au *KstN Nr. 1161* (*KstN* pour *Kriegsstärkenachweisung* – Tableau d'équipement théorique) établie le 15 septembre 1944, la dotation théorique de chaque compagnie est de quatorze Sturmtiger, mais la réalité du terrain est tout autre et seulement de quatre à six engins seront livrés à ces unités. Rappelons qu'au total, y compris le prototype, dix-huit Sturmtiger seulement furent assemblés.

Les Sturmtiger sont pour la première fois engagés au combat lors de l'insurrection de Varsovie déclenchée le 1er août 1944 à l'initiative de l'Armée Secrète polonaise du général Bor-Komorowski. C'est la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* qui intervient. Celle-ci a été constituée le 13 août près de Berlin et affectée dès le 14 au *Heeresgruppe Mitte*. Les engins, accompagnés par de nombreux techniciens de la firme Alkett, sont transférés dans le secteur de Varsovie par convoi ferroviaire. Partie d'Allemagne le 15 août, la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* est opérationnelle dès le 18 août 1944. Les Sturmtiger semblent avoir été engagés au combat dès le lendemain. À cette époque, l'unité comprend deux Panzersturmmörser Tiger dont le prototype en acier « doux » qui avait été présenté au *Führer* en 1943. La résistance du blindage de ce dernier est loin de valoir celle des engins de série mais le risque pris par les Allemands est calculé car les insurgés polonais ne possèdent pas d'armes lourdes. En matière de lutte antichar, leurs moyens sont dérisoires. Bien sûr, les hommes de Bor-Komorowski ont à leur disposition l'incontournable cocktail Molotov, qu'ils peuvent lancer depuis des positions en hauteur. Mais l'efficacité d'une telle arme est limitée. À moins que l'essence ne coule par une trappe ouverte ou n'endommage le moteur, un équipage expérimenté n'a rien à craindre d'un cocktail Molotov, surtout lorsqu'il est protégé par 80mm d'acier ! *A contrario*, un blindé par lui-même est relativement peu dangereux pour un fantassin isolé et décidé car il ne faut pas perdre de vue que l'équipage d'un char a une visibilité limitée. L'approche d'un fantassin est difficile à percevoir, surtout si celui-ci sait se servir du terrain. C'est encore plus vrai dans le cadre des combats urbains, la présence de snipers obligeant les équipages à combattre avec leurs volets clos, réduisant ainsi encore leurs capacités d'observation. C'est pour cette raison, entre autres, que les blindés évoluant en ville bénéficient d'une escorte d'infanterie destinée à les protéger des assauts ennemis. À Varsovie, les Sturmtiger seront systématiquement appuyés par des *Grenadiere* chargés de tenir à distance les combattants polonais les plus « entreprenants »…

Malheureusement, les rapports de combat détaillant l'intervention de ces deux Sturmtiger manquent cruellement. Aussi, l'on ne peut guère juger de l'importance du rôle qu'ils ont joué lors l'écrasement de la révolte polonaise. Nul doute néanmoins que les effets de leurs projectiles de 345 kilos ont dû être des plus dévastateurs ! Cependant, compte tenu de l'intensité des combats, tout laisse à penser que la participation du Sturmtiger à la bataille de Varsovie fut avant tout un test en situation opérationnelle. Après un passage éclair en France, début septembre, où elle ne combat pas, la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* est envoyée en Hongrie le 20 octobre 1944. Elle n'y reste que peu de temps, retrouvant l'Allemagne dans la foulée. Ses machines y sont révisées. En décembre, on la retrouve à l'ouest où elle doit

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Sturmtiger
Sturm-Mörser-Kompanie 1002
Allemagne - Printemps 1945.



Sturmtiger
Unité inconnue
Allemagne - Printemps 1945.

Vue de trois quarts arrière de l'engin déjà présenté en pages 28 et 41. Tank Museum, Bovington.

combattre dans le cadre de la contre-offensive des Ardennes. L'opération « Wacht am Rhein » voit les Allemands réunir une masse considérable de blindés en tous genres. Et pour mettre toutes les chances de son côté, l'*Oberkommando der Wehrmacht* décide aussi d'y engager quelques Sturmtiger. La *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* dispose alors de quatre machines. Positionnée en retrait du front, dans le secteur de la *15. Armee*, l'unité doit être engagée avec les pointes de la *6. Panzerarmee* du *SS-Oberstgruppenführer* Josef Dietrich. Cependant, faute de disposer en temps et en heure des trains nécessaires, la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* ne rejoint le secteur d'Elsdorf que bien après le début de l'opération. Les Sturmtiger ne joueront donc quasiment aucun rôle dans ces combats. Amputée d'une partie de ses effectifs du fait de la destruction de ses machines par l'aviation alliée ou de leur abandon suite à des pannes mécaniques, la *Sturm-Mörser-Kompanie 1000* disparaît au printemps 1945 après avoir combattu un temps en Alsace.

La *Sturm-Mörser-Kompanie 1001*, aux ordres du *Hauptmann* von Gottburg, est formée le 23 septembre 1944. Ses Sturmtiger lui sont livrés le 5 octobre. L'unité est déclarée opérationnelle en novembre, son rattachement à l'*Oberbefehlshaber* « West » datant du 10. La *Sturm-Mörser-Kompanie 1001* combat dans le massif de l'Eiffel, dans le secteur de Gemund, avant de se replier en bon ordre vers Düren puis Euskirchen. En mars 1945, l'unité de von Gottburg, alors devenue *Sturm-Mörser-Batterie 1001*, mène des combats défensifs dans la région de Bonn puis de Drolshagen où l'un de ses Sturmtiger aurait neutralisé un groupe de trois Sherman en ouvrant le feu sur eux avec une *Raketen-Sprenggranate 4581* ! Mythe ou réalité ? Il est impossible d'avoir de certitudes quant à ce combat. C'est aussi en mars que l'un des Panzersturmmörser Tiger de la *Sturm-Mörser-Batterie 1001* est détruit par des blindés américains qui sont parvenus à le prendre à revers. En avril, les trois derniers engins de l'unité, tombés en panne ou privés d'essence, sont sabordés par leurs équipages. Ces derniers partent en captivité dans un camp américain.

C'est le 22 octobre 1944, dans le secteur de Bonn, que la *Sturm-Mörser-Kompanie 1002* voit le jour. Son *Kommandeur* est l'*Oberleutnant* Zippel. Comme ses homologues, l'unité est mise à disposition de l'*Oberbefehlshaber* « West ». Elle dispose d'un total de six Sturmtiger avec lesquels elle combat dans la zone boisée de la Reichswald avant de se replier, au-delà du Rhin, près de Rheinberg. Transformée en *Sturm-Mörser-Batterie*, elle participe ensuite à des combats défensifs à Kirchhellen avant de retraiter vers Marl puis Datteln. En mars 1945, c'est à quelques kilomètres de Datteln que les quatre derniers Panzersturmmörser Tiger dont la *Sturm-Mörser-Batterie 1002* dispose encore sont sabordés par leurs équipages, faute de carburant. Les restes de l'unité sont capturés par l'armée américaine à Minden.

Pour clore le chapitre des *Sturm-Mörser-Kompanien*, il convient de signaler qu'un document allemand d'époque indique l'existence d'une *Sturm-Mörser-Kompanie 1003*. S'agit-il d'une simple erreur ou bien d'une unité n'ayant jamais existé que dans les dossiers administratifs de la *Wehrmacht* ; voilà qui est difficile à dire. En tous les cas, il est certain que seules trois compagnies équipées de Sturmtiger furent employées au feu.

QUE PENSER DU STURMTIGER ?

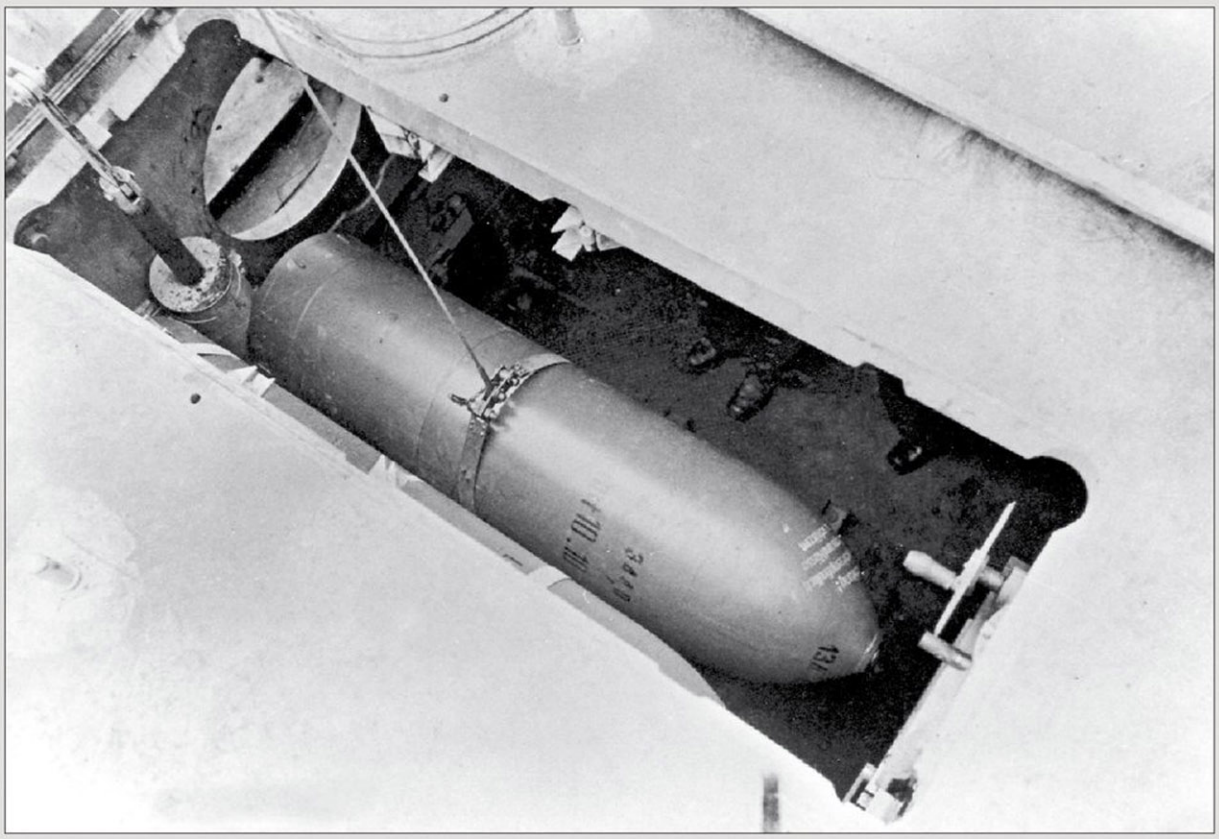
On l'a vu, le Sturmtiger présente des caractéristiques hors du commun au point, d'ailleurs, qu'il n'a pas d'équivalent dans les arsenaux des armées alliées. Du coup, d'aucuns pourraient être amenés à considérer que cette machine était inutile ou presque, cherchant alors la justification de son existence dans une explication aussi répandue qu'insatisfaisante pour les chercheurs en histoire militaire : « l'obsession entretenue par Adolf Hitler pour le développement de machines de guerre puissantes ayant pour seul et unique but de flatter son ego et/ou d'asseoir la supériorité technologique de l'Allemagne… ». D'ailleurs, les tenants d'une telle thèse n'affirmeraient-ils pas que le *21cm Mörser 18*, une pièce capable d'envoyer un obus de 121 kilos à plus de seize kilomètres, aurait pu faire l'affaire ? Et les *Nebelwerfer* ? Et les Stukas ? Dans ces conditions, à quoi bon construire un blindé

de 65 tonnes alors que le *III. Reich* commence à souffrir d'une pénurie croissante de carburant et de matières premières ? N'est-ce pas là une décision totalement déconnectée des réalités tant militaires qu'industrielles ? Alors, qu'en est-il ?

Certes, la *Wehrmacht* dispose bel et bien de pièces d'artillerie capables en quelques obus de réduire un immeuble entier en un gigantesque tas de gravats. Certes, les *Nebelwerfer* peuvent saturer de leur feu une zone entière et donc, pourquoi pas, un pâté de maisons. Certes, les Stukas, et ils l'auront prouvé tout au long du conflit, peuvent raser une construction. Mais rappelons qu'au moment de la mise au point du Sturmtiger, en 1943, la *Luftwaffe* ne jouit déjà plus de la supériorité aérienne totale au-dessus du front, sans oublier la présence de plus en plus importante de pièces antiaériennes chez les alliés occidentaux comme d'ailleurs chez les Soviétiques. Autre point, comment trouver une réponse satisfaisante à la problématique du temps de réponse, ce délai qui s'écoulera entre la demande d'appui émise par l'infanterie et l'intervention de l'aviation ? Combien de minutes, d'heures un groupe de fantassins confronté à un nid de résistance ennemi installé dans un immeuble devra-t-il attendre avant de voir apparaître les Junkers Ju-87 ? Et que faire quand une météo peu clémente cloue les avions au sol ? Sans compter enfin que, sur l'*Ostfront*, les précieux appareils de la *Luftwaffe* sont surtout employés à tenter de briser les vagues d'assaut des blindés russes qui sont de plus en plus nombreux. Quant aux *Nebelwerfer*, par essence, ils souffrent d'une imprécision qui ne leur permet pas d'intervenir quand la distance qui sépare les belligérants n'est que de quelques dizaines de mètres ; situation classique dans des affrontements en ville. D'autre part, la puissance de destruction de ces lance-roquettes multiples est telle que, dans le contexte de la guerre urbaine, elle se transforme en un handicap. Inutile de raser un quartier entier quand on veut détruire une seule habitation ! Ce type d'opération est d'ailleurs totalement contre-productif pour l'assaillant car ces monceaux de ruines sont autant de positions aisées à organiser pour les défenseurs. Allemands à Stalingrad et Soviétiques à Berlin en feront l'amère expérience ! Reste l'artillerie. Oui, les Allemands disposent de canons et d'obusiers puissants. Non, ils ne peuvent intervenir dans toutes les situations. Comment les servants d'un obusier positionné à plusieurs kilomètres pourraient-ils « placer » avec précision un obus de 210mm sur une cible, disons un immeuble, entourée de dizaines d'autres constructions ? Et l'artillerie automotrice ? Elle n'est en rien une alternative valable car elle n'est absolument pas adaptée au combat urbain. Faiblement blindés et équipés de casemate sans toit, à l'image du Hummel ou du Wespe, ces engins forment des cibles idéales pour des combattants opérant depuis des immeubles.

Il apparaît donc que le Sturmtiger, grâce à sa capacité à aller au contact et à opérer des destructions avec rapidité et précision, est une réponse particulièrement bien adaptée à la guerre urbaine. Ironiquement, engins et équipages ne seront, hormis à Varsovie, engagés que dans des combats en rase campagne au cours desquels les défauts de l'engin apparaîtront au grand jour. Consommation d'essence record, manque de fiabilité mécanique, vitesse particulièrement faible, difficultés d'entretien, etc., auront plus souvent raison des Sturmtiger que les Alliés eux-mêmes. Les dernières batailles livrées par les Panzersturmmörser Tiger pour la défense de l'Allemagne ne leur donneront pas la possibilité d'évoluer dans sur leur terrain de prédilection, c'est-à-dire, la ville.

Une fiche technique détaillée du Sturmtiger sera publiée dans le numéro 9 de Batailles & Blindés à paraître fin mai. Ce document sera accompagné d'une remarquable série de clichés prise par les troupes allemandes et présentant non seulement le chargement des roquettes de 38cm à bord des machines mais aussi la procédure complète de mise à feu !



Chargement d'une roquette destinée au mortier de 380mm à bord d'un Sturmtiger. D'un encombrement important, frôlant les 350 kilos, ces projectiles nécessitaient la mobilisation de tout l'équipage pour être installés à bord !
Tank Museum, Bovington.

IL FAUT SAUVER LE SOLDA

LES COMBATS DE MORTAIN VUS PAR L

Confrontés à la progression des troupes américaines dans le sud du Cotentin, les Allemands tentent de rétablir une ligne de front en lançant une contre-offensive blindée depuis Mortain en direction d'Avranches. Hitler lance un « coup de dé » qui, en cas d'échec, pourrait bien être fatal aux armées allemandes engagées en Normandie.

Par Stéphane Delogu

Fin juillet 1944, après deux mois de lutte acharnée et d'âpres combats, la situation des armées allemandes engagées en Normandie est des plus délicates. La *3rd US Army* du général Patton vient de s'emparer d'Avranches à l'issue d'une offensive aussi audacieuse que stratégiquement aboutie. Par cette brèche dans le front allemand, les chars américains commencent à se répandre sur les arrières de la *Wehrmacht*, tandis qu'un corps d'armée entier fonce à toute vitesse vers la Bretagne. De leur côté, après avoir piétiné pendant de longues semaines, les Anglo-canadiens sont enfin parvenus à s'emparer de Caen, ou plutôt de ce qu'il en reste, car la cité n'est plus que ruines et cendres. Les colonnes blindées et motorisées de Montgomery menacent désormais Falaise, fixant ainsi plusieurs divisions de la *Heer* et des *Waffen-SS* dans une terrible bataille d'usure.

L'OPÉRATION DE LA DERNIÈRE CHANCE

On le comprend, chaque jour qui passe fragilise toujours un peu plus le front allemand qui menace soit de se désagréger progressivement, soit de s'effondrer brutalement. Dans les deux cas, l'issue de la bataille de Normandie est prévisible, hormis si la *7. Armee* raisonne autrement qu'en manœuvre défensive. Il devient donc vital de briser l'élan des Alliés par une opération de grand style. C'est cette logique qui encourage Adolf Hitler à concevoir lui-même une action de vaste envergure qu'il baptise opération « Lüttich ». L'idée est simple, il s'agit de couper la presqu'île du Cotentin à sa base en lançant une puissante contre-offensive blindée entre Mortain et Avranches. Une fois ces localités reprises, la *3rd US Army* sera isolée. Privées de carburant, de vivres et de munitions, les unités de Patton seront rapidement immobilisées et pourront ensuite être détruites une à une. On imagine sans mal les répercussions psychologiques que pourrait avoir un tel retournement de situation dans les opinions

AT LYNCH !
ES AMÉRICAINS

publiques américaine et britannique déjà émues par les pertes enregistrées depuis le début de la campagne de Normandie ! Le chancelier allemand le sait. Avec « Lüttich », le *Führer* joue aussi bien sur le tableau militaire que sur le tableau politique. Dans le même temps, en cas de succès, les troupes allemandes pourraient se repositionner vers le nord-est et ainsi menacer l'ensemble du dispositif allié en fonçant vers Coutances ou bien Saint-Lô. « Lüttich » doit être lancée dès les premiers jours d'août 1944. Chargé de l'exécuter, le *Generalfeldmarschall* Günther von Kluge, qui cumule les fonctions d'*Oberbefehlshaber « West »* et de chef du *Heeresgruppe B*, est d'un optimisme bien plus nuancé que le *Reichskanzler*. Dès son arrivée sur le front, n'a-t-il pas télégraphié à l'*Oberkommando der Wehrmacht* « *qu'il lui faut d'urgence des troupes fraîches* » et « *qu'il est encore impossible de savoir si oui ou non l'ennemi pourra être stoppé dans sa progression* » ?

Nommé *Oberbefehlshaber « West »* le 3 juillet 1944 en remplacement de Gerd von Rundstedt limogé par Hitler pour cause d'incompétence, Günther von Kluge était pourtant arrivé en

France débordant d'optimiste et certain de la victoire allemande sur le front Normand… Quelques jours plus tard, celui que la troupe surnomme « *Der Kluge Hans* » (« Hans le Sâge ») a pleinement pris conscience des réalités du terrain. L'homme ne se fait plus guère d'illusions quant à l'issue finale de la bataille. S'il est convaincu du bien-fondé d'une attaque privilégiant l'effet de surprise, il n'en reste pas moins persuadé que le nombre de chars opérationnels, en l'occurrence moins de 150, et la supériorité aérienne des Alliés ne peuvent permettre un enfoncement durable du front américain. Autant dire, donc, qu'entre Hitler et von Kluge, l'intérêt stratégique de l'opération « Lüttich » est très diversement apprécié, le dernier y voyant surtout l'opportunité d'aveugler la crèche d'Avranches et de réorganiser les lignes défensives de la *7. Armee* en passe d'être tournée par les Alliés. L'idée du *Generalfeldmarschall* est ensuite d'organiser un retrait général des troupes vers la Seine, barrière naturelle qui permettrait aux unités allemandes de se reconstituer tout en minimisant leurs pertes

Les effectifs engagés dans l'opération « Lüttich » sont ceux du *47. Panzerkorps* du *General der Panzertruppen* Hans *Freiherr* von Funck qui, pour le coup, réunit la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich », la *2. Panzer-Division*, la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen » et la *116. Panzer-Division*. L'ensemble peut paraître impressionnant, mais en réalité, toutes ces unités amalgamées représentent une masse de manœuvre de seulement 145 chars et d'une trentaine de *StuG*. Pour économiser les *Panzer*, von Kluge indique d'ailleurs qu'ils devront progresser en utilisant au maximum les avantages du terrain. Quant à Hans von Funck lui-même, rappelons qu'il est l'un des plus anciens et des plus expérimentés commandants de grandes unités blindées de la *Wehrmacht*. En appui des forces terrestres, le *Führer* et le *Reichsmarschall* Göring assurent à von Kluge que trois cents appareils de la *Luftwaffe* seront engagés

Non ! Point de *SS-Panzer-Grenadiere* ou de *GI's* sur cette photo mais bel et bien des civils, de simples civils... Ces Normandes ont été prises au milieu des combats pour le contrôle de Mortain. On imagine sans mal les moments terrifiants que ces femmes ont dû vivre à partir du soir du 7 août 1944 ! La population civile souffrira considérablement tout au long de la campagne de Normandie, aussi bien des affontements terrestres que des raids aériens alliés.
US Nara.

En face:
Fin août 1944, Mortain... L'orage d'acier est passé, les unités allemandes engagées dans l'opération « Lüttich » se sont repliées sans parvenir à percer jusqu'à Avranches. Restent les dégâts causés par la bataille ainsi que les épaves des véhicules qu'il faudra prochainement évacuer ! À noter la présence d'une Schwimmwagen *Typ*166 sur ce cliché. Véhicules US et allemands sont entremêlés comme si les combats avaient tourné à des corps à corps...
US Nara.

Ci-contre et en face : Cet obusier automoteur M-8 et cet *half-track* , tous deux américains, ont été photographiés le 6 août 1944, soit la veille du déclenchement de l'opération « Lüttich », dans les rues de la ville bretonne de Saint-Brieuc qu'ils viennent de libérer. Ces machines appartiennent à la *Task Force* du *Brigadier-General* Herbert L. Earnest. En coupant le Cotentin à sa base, les Allemands espéraient isoler les unités de la *3rd Army* de Patton alors engagées en Bretagne. Coll. Chazette.

dès les premières heures de l'offensive afin de localement gagner et conserver la supériorité aérienne. Ce sont les monomoteurs de chasse du *II. Jagdkorps* du *Generalleutnant* Alfred Bülowius qui devront assurer cette couverture aérienne mais, autant l'écrire tout de suite, ces avions ne joueront aucun rôle dans la bataille, la plupart d'entre eux ayant été cloués au sol par l'aviation alliée. Convaincu qu'il s'agit d'une action décisive, Hitler propose aussi à von Kluge, dans les heures qui précèdent l'assaut, de lui affecter une soixantaine de Panther tenus en réserve dans le secteur de Paris, environ 80 *Panzer IV lang* ainsi que les véhicules blindés de la *11. Panzer-Division* positionnée dans le sud de la France ! Proposition qui ne sera pas suivie d'effets… Qu'il soit ou non finalisé, l'ordre de bataille allemand démontre clairement l'ambition d'Hitler, convaincu que de « Lüttich » dépendra la fin de la bataille de France. Précisons d'ailleurs que si la conduite des opérations sur le terrain revient *de facto* à Hans von Funck, Hitler souhaite la confier au *General der Panzertruppen* Heinrich Eberbach, *Kommandeur* de la *5. Panzerarmee*, jugé bien plus audacieux par le *Führer*.

Si sur le papier le plan d'Hitler semble viable en tenant compte de facteurs optimaux en terme d'effectifs, la réalité du terrain « apporte de l'eau au moulin » de von Kluge et justifie pleinement les réserves émises par ce dernier : certaines unités devant être engagées dans l'opération « Lüttich », comme la « Götz von Berlichingen » alors commandée par le *SS-Standartenführer* Otto Binge, sont très éprouvées et leurs effectifs n'excèdent pas ceux d'un gros régiment. D'autres encore sont au bord de l'épuisement, telles la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » et la « Das Reich » dont les *gepanzerte Kampfgruppen* se battent depuis plusieurs semaines dans le bocage normand. Le cas de la *116. Panzer-Division*, la « Windhund », est quant à lui pour le moins original. Constituée en mars 1944 avec les restes de la *16. Panzer-Grenadier-Divison* ramenés du front de l'Est et les éléments de *179. Reserve-Panzer-Division*, la division est commandée par un anti-nazi convaincu, ancien de l'*Afrikakorps*, le *General der Panzertruppen* Gerhard *Graf* von Schwerin-Krosigk, lequel n'est absolument pas disposé à exécuter les ordres offensifs reçus par son unité. Le *General der Panzertruppen* Heinrich *Freiherr* von Lüttwitz, soldat d'exception et *Kommandeur* de la *2. Panzer-Division*, est lui aussi pessimiste sur les chances de succès de l'opération qu'il considère comme un grand gaspillage. Enfin, en raison de l'écrasante supériorité aérienne alliée, les déplacements ne sont envisageables que de nuit, y compris pour les colonnes de ravitaillement en essence et munitions. Ces paramètres pris en compte, il paraît bien compliqué, sinon impossible, de soutenir un effort constant sur plusieurs jours. Ce décalage entre les théories développées par Hitler et la réalité du champ de bataille n'est d'ailleurs pas sans rappeler le contexte dans lequel la bataille des Ardennes se déroulera quelques mois plus tard. Si Hitler souhaite que l'opération « Lüttich » ne soit lancée qu'une fois que tous les renforts prévus aient effectivement rejoint leurs

positions de départ, von Kluge, lui, propose au contraire d'en donner le départ dès les premières heures du 7 août 1944. Car, pour le *Generalfeldmarschall*, chaque jour qui passe rend les choses encore un peu plus compliquées et réduit d'autant les chances de succès. L'offensive se déroulera donc sans la totalité des chars promis pas le *Führer*. Il faudra composer avec les seuls effectifs du *47. Panzerkorps*.

Pour l'heure, en ce 6 août 1944, les unités engagées gagnent leurs zones d'attente respectives dès la nuit tombée, ce sur une ligne comprise entre l'ouest de Sourdeval et l'est de Mortain. Face au dispositif offensif allemand, trois grandes unités américaines sont clairement identifiées : le *Combat Command A* de la *3rd Armored Division* américaine, la « Spearhead », est à l'ouest de Ruffeveille. La *30th Infantry Division* « Old Hickory » est positionnée entre le Mesnil-Gilbert et Mortain. Enfin, les lignes de la *9th Infantry Division* se situent à l'extrême nord du front. Placée au cœur du dispositif offensif allemand, la *30th Infantry Division*, commandée par le *Major-General* Leland Hobbs, aura à supporter l'essentiel du choc de l'assaut ennemi. Si cette unité a démontré sa combativité lors de la prise de Saint-Lô, rien, en revanche, ne permet d'affirmer qu'elle sera à même de contenir la « charge de cavalerie » qui s'apprête à déferler sur ses positions. Des mouvements ennemis ont été décelés très tôt par les Services de Renseignements, mais personne du côté du *SHAEF* (*Supreme Headquaters of Allied Expeditionnary Forces* – Grand Quartier Général des Forces Expéditionnaires Alliées) ne semble croire à l'éventualité d'une attaque allemande d'envergure. Amorphie d'autant plus surprenante de la part des stratèges alliés que ces rapports sont corroborés par des écoutes en provenance d'Ultra qui indiquent clairement que les *Panzer* ne sauraient tarder à se ruer sur les lignes américaines.

KELLY LYNCH, *PRIVATE* DU « BATAILLON PERDU »

Parmi les *GI's* de la « Old Hickory » se trouve un homme qui se distinguera particulièrement dans les jours à venir : Kelly Lynch. Il n'est que l'un des centaines de milliers de soldats américains dont les seuls souvenirs de France se limitent à des scènes de combat. Pleins feux sur le parcours d'un *private* du futur « Bataillon perdu ».

Né en 1920 à Union County, Tennessee, Kelly Lynch est le troisième d'une famille de douze enfants. « *Je me suis engagé dans l'Armée des États-Unis le 19 septembre 1942 et j'ai débuté l'entraînement à Camp Blanding en Floride. Puis, j'ai participé avec mon unité d'instruction à des manoeuvres dans le Tennessee avant de gagner le camp d'Aterberry situé dans l'Indiana. Au cours de l'année 1943, on m'a affecté au* 120th Infantry Regiment, *régiment intégré à la* 30th Infantry Division. *La division était surnommée la « Old Hickory ». Je me trouvais à la* Company F, *commandée par le* Captain *Erickson, l'homme qui à Mortain tiendra la célèbre côte 314. Ma section était placée sous les ordres du* Lieutenant *Fairbanks* ».

Conduite à New-York, la division se prépare à rejoindre l'Angleterre. Kelly embarque à bord de l'*USS* Argentina vers cette Europe en guerre qu'il ne connaît pas autrement que dans les livres d'images, comme la plupart de ses jeunes compatriotes. Sur place, la division reçoit un complément d'instruction. Pour sa part, Kelly est formé au service de la mitrailleuse de calibre 30 sur trépied. Il devient chef de pièce, poste qu'il tiendra en Normandie face aux *Waffen-SS* de la « Das Reich ». En mai 1944, le *120th Infantry Regiment* est prêt pour le débarquement. Le moral est d'un très haut niveau, malgré le temps

La localité de Mortain photographiée par un appareil de reconnaissance américain après les combats liés à la contre-offensive allemande du 7 août 1944. Destructions et ruines à perte de vue... US Nara.

exécrable et le vent qui balaie en permanence les côtes britanniques. La « Old Hickory » est prévue en second rideau, à J+7. Le 13 juin 1944, l'Américain aborde les côtes françaises à Omaha Beach. Il est soldat au *2nd Battalion, Company F*. La division est aussitôt engagée. Le *120th Infantry Regiment* libère Montmartin-en-Graignes dès le lendemain et se positionne sur la ligne canal de la Vire-La Taute. Les premières semaines de combat sont consacrées à renforcer les positions alliées durant la « Bataille des Haies ». Les pertes sont lourdes parmi les combattants américains inexpérimentés. Le bocage rend la progression des troupes encore plus difficile. Kelly remarque l'accueil chaleureux des Normands : « *Ils furent merveilleux avec nous, mais beaucoup avaient fui à cause de la dureté des combats, je me souviens d'une jeune Normande qui nous offrit du lait frais, par deux fois...* ». Le 7 juillet, les *117th* et *119th Infantry Regiments* franchissent la Vire tandis que le *120th Infantry Regiment* progresse le long de la ligne de front, établissant une tête de pont à Saint-Jean-de-Daye. Cette opération permet aux Sherman de la *3rd Armored Division* de progresser. L'offensive est néanmoins de courte durée car elle est contrariée par l'action énergique de la *Panzer-Lehr-Division*, l'unité d'élite du *Generalleutnant* Fritz Bayerlein. Le 14 juillet, jour de la fête nationale française, la

3 août 1944, les unités de la *3rd Army* investissent Mortain. Des fantassins progressent sous la couverture d'un char moyen M4A1. La ville a déjà bien souffert des combats et des bombardements, mais le pire reste à venir... US Nara.

Cherbourg
Barfleur
Valognes
Sainte-Mère l'Eglise
Carentan
Lessay
Coutances
Gavray
Granville
Villedieu-les-Poêles
Avranches
Mont Saint-Michel
Saint-Lô
Arromanches
Bayeux
Caen
Villers-Bocage
Vire
Falaise
Flers
Sourdeval
Saint-Barthélemy
Mortain
Carenton
Domfront
La Ferté-Macé
Brest
St. Malo
Avranches
Mortain
Falaise
Argentan
Alençon
Fougères
Rennes
Laval
Le Mans
Lorient
Angers
Tours
St. Nazaire
Nantes
Opération "Cobra" - Progression de la 3rd Army (Patton)
Situation au 7 août 1944
XXXXX
21st Army Group
(Montgomery)
XXXX
1st Army
(Crerar)
XXXX
2nd Army
(Dempsey)
XXXXX
12nd Army Group
(Bradley)
XXXX
1st Army
(Hodges)
XXXX
5. Panzerarmee
(Eberbach)
XXXX
7. Armee
(Hausser)
XXXX
3rd Army
(Patton)
Front de Normandie, 9 août 1944
Situation générale
N
O
E
S
0
8
16
24
32
Kilomètres
Secteur sous contrôle allié
Secteur sous contrôle allemand
Infographie © Batailles & Blindés, 2005

Panzerkampfwagen IV Ausf. H de la *2. Panzer Division*, détruit le 10 août 1944 dans le secteur de Milly. On remarquera l'éxiguité de la zone de progression, obligeant les blindés à emprunter des routes et des chemins étroits et sans réelles possibilités de manoeuvrer. Coll. Mathès.

localité de Périers est libérée après de durs accrochages

Les 24 et 25 juillet 1944, le *120th Infantry Regiment* aborde le secteur de Saint-Lô. Le 25 au matin, un « *Carpet Bombing* » marque le déclenchement de l'opération « Cobra », le rush de l'armée de Patton. 2 250 appareils dont 1 500 bombardiers B-17 et B-24 larguent plus de 6 000 tonnes de bombes sur une bande de terrain de sept kilomètres de large et de trois kilomètres de profondeur. Cette zone correspond aux positions tenues par la *Panzer-Lehr-Division* qui aura cessé d'exister quelques heures plus tard ! Le *private* Lynch est à ce moment-là à quelques dizaines de mètres du *Lieutenant-General* Lesley James McNair, commandant en chef de l'*US Army Ground Forces*. Des appareils américains commettent alors une tragique méprise : « *Ils nous ont bombardés par erreur,* relate Kelly Lynch, *et j'étais aux premières loges si je puis dire. J'ai juste eu le temps de sauter dans un fossé, entouré de gravats. C'est ce qui m'a sauvé la vie. Le général a eu moins de chance que moi ; il a été tué, par nos propres avions. C'est à proximité de cet endroit que le* Captain *Bell, qui commandait notre bataillon, a aussi été tué. Il se trouvait dans un blockhaus* ». Ernest W. Bell fut décoré de la *Silver Star* et de la *Purple Heart*. On relèvera 111 corps de soldats américains, tués par les leurs. Ce jour-là, l'enfer était sur terre, aux portes de Saint-Lô. La *Panzer-Lehr-Division* a cessé d'exister. Elle a été pulvérisée, réduite à néant, écrasée sous des dizaines de milliers de bombes larguées par les quadrimoteurs de l'*US Air Force*. Victoire tactique incontestable, mais à quel prix ! La bataille pour Saint-Lô aura coûté aux Américains un mort par mètre gagné...

« *Les combats furent terribles* », confie Kelly Lynch. « *Je me souviens de cet instant où j'ai vu un* Panzer IV *avancer droit sur nous. Notre position ne nous permettait pas de reculer ou de nous protéger. Je suis resté pétrifié en me disant que c'était la fin et qu'il ne me restait plus qu'à mourir. Il m'était impossible de faire le moindre geste, j'étais paralysé, sans pouvoir faire quoi que ce soit. Au bout de quelques secondes, j'ai senti que quelqu'un me tirait le pied, cela m'a fait réagir. C'était le* Lieutenant *Fairbanks, mon chef de section, qui me jeta : "* Allez Lynch ! On continue ! Réagis ! *". C'est ainsi que nous avons finalement détruit ce* Panzer. *Je crois que sans l'aide du* Lieutenant, *j'aurais été écrasé sous les chenilles du char, sans esquisser le moindre geste. Ces moments de vide sont arrivés à presque tout le monde, nous étions tellement sous pression que nos nerfs nous jouaient des tours de temps à autre, d'un côté comme de l'autre* ». Les Allemands sont les grands perdants de la bataille de Saint-Lô. Les régiments de *Panzergrenadiere* de Bayerlein ont perdu plus de 65% de leurs effectifs. Seuls sept Panther et un canon automoteur parviendront à sortir indemnes du brasier dont les volutes de fumée noire s'élèvent à plus de mille mètres dans le ciel. À l'origine, La *Panzer-Lehr-Division* totalisait 15 000 hommes et 250 blindés. Saint-Lô est tombée, mais les Américains ne libèrent qu'un champ de ruines. Tout comme la *Panzer-Lehr*, la cité préfectorale a elle aussi péri. À Dangy, après l'anéantissement de sa division, un officier d'état-major dépêché sur place par von Kluge vient à la rencontre de Fritz Bayerlein en lui demandant de tenir la ligne de front Périers-Saint-Lô. La réponse du *Generalleutnant* est cinglante : « *Soyez assuré que tout le monde tiendra. Mes* Grenadiere *tien-*

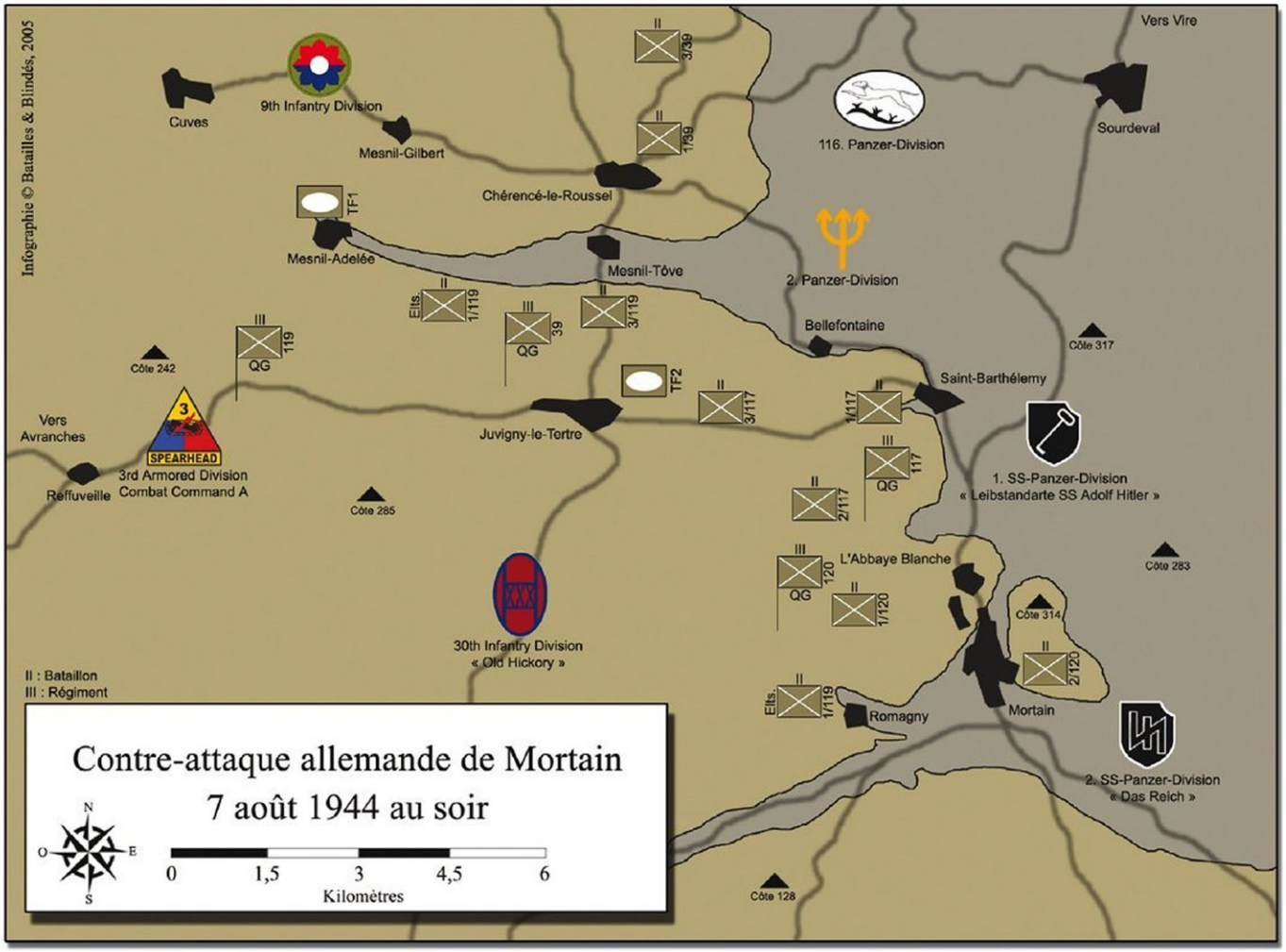
Ce *Box* de bombardiers américains B-17 a été photographié au-dessus de l'Europe en 1944. Ces quadrimoteurs appartiennent au *600th Bombardment Squadron, 398th Bombardment Group* de la *8th Air Force*. Ce sont des appareils de ce type, ainsi que des B-24 Liberator, qui ont participé au « *Carpet Bombing* » (tapis de bombes) qui a marqué le début de l'opération « Cobra » dans le secteur de Saint-Lô. US Nara.

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Panzerkampfwagen V Ausf. G – 7 août 1944.
2. SS-Panzer-Division « Das Reich ».
SS Panzer-Regiment 2 « Das Reich ».
Secteur de Mortain - Normandie.

Panzerkampfwagen IV Ausf. H – 7 août 1944.
Unité inconnue.
Secteur de Mortain - Normandie.

Panzerkampfwagen IV Ausf. H – 7 août 1944.
1. SS Panzer-Division « Leibstandarte SS Adolf Hitler ».
SS Panzer-Regiment 1.
Secteur de Mortain - Normandie.



dront, de même que mes Panzerknacker. *Aucun n'abandonnera sa position. Ils sont tous morts dans leurs trous. Vous direz au* Generalfeldmarschall *que la* Panzer-Lehr-Division *n'existe plus et qu'il n'y a plus que des morts !* ».

Le 25 juillet 1944 au soir, la « Old Hickory » dépasse Saint-Lô. La division libère le bourg de Troisgots le 31 juillet. Elle relève la « Big Red One », la *1st Infantry Division*, près de Mortain, en date du 4 août. Le *2nd Battalion* du *120th Infantry Regiment* prend alors position au sommet de la côte 314. Véritable clé de voûte de la défense US dans le secteur, cette colline offre un point de vue dominant sur la Normandie et vers la Bretagne. La « 314 » est d'un intérêt tactique majeur, elle leur a d'ailleurs été indiquée par deux Mortainais, Monsieur Josset et son fils, Jean. Les *GI's* creusent leurs trous de combat, installent leurs armes, établissent des lignes de tirs et des plans de feux. Quelques patrouilles partent pour donner des coups de sonde dans les défenses allemandes qui semblent se raidir d'heure en heure. Les *Boys* attendent la contre-attaque allemande. Ils sont désormais convaincus qu'elle est imminente. Comme ses camarades, Kelly Lynch se prépare au choc.

PANZER MARSCH !

Côté allemand, l'attaque prévue pour le 6 août vers 22 heures ne se présente pas sous les meilleurs auspices. Les unités de pointe de la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » sont encore loin de leur zone de départ, gênées par la relève tardive de la *89. Infanterie-Division* et les raids aériens incessants. Le bataillon de chars attaché à la *2. Panzer-Division* ne pourra donc se trouver à l'emplacement prévu, tout comme celui détaché de la *116. Panzer-Division*. Gerhard von Schwerin-Krosigk a tenu parole et n'a tout simplement pas exécuté les ordres reçus. L'attitude de l'officier est sans ambiguïté. Il fut, rappelons-le, l'un des participants au complot organisé par von Stauffenberg et ses amis pour tuer Hitler.

C'est finalement le 7 août après minuit que les colonnes s'ébranlent vers l'ouest. Malgré l'absence de préparation d'artillerie et les problèmes évoqués plus haut, l'effet de surprise semble donner raison à Hitler. Une attaque menée par quelques bombardiers de la *Luftwaffe* embrase Mortain, tuant de nombreux civils. La panique règne dans la ville. Les éléments avancés de la « Das Reich » commandée par le *SS-Brigadeführer* Otto Baum et de la *2. Panzer-Division* viennent au contact des lignes alliées qu'elles forcent rapidement, le flanc sud de la ligne de front n'étant quasiment pas défendue. Au nord, les bourgs du Mesnil-Tove et du Mesnil-Adelée sont enlevés. À quatre heures du matin, la ville de Mortain est reprise à son tour, alors que sur le flanc gauche, l'absence d'opposition permet à un *Kampfgruppe* de la « Das Reich » d'avancer jusqu'à quatre kilomètres de Saint-Hilaire-du-Harcouët. Avec la chute de Saint-Barthélemy, la route d'Avranches est presque ouverte. La ville, surnommée la cité des manuscrits du Mont-Saint-Michel, n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres. Le « coup de dé » du *Führer* serait-il en passe de réussir ?

La *116. Panzer-Division*, quant à elle, n'a toujours pas bougé d'un pouce. Pour justifier de son attitude, Schwerin-Krosigk expliquera à ses supérieurs que n'accordant aucune confiance à l'unité d'infanterie désignée pour remplacer sa division, il aura tout bonnement décidé de conserver sa position initiale

! Furieux, Hitler le fera relever de son commandement dès le 7 juin au soir et remplacer au pied levé par un adjoint de von Funck. Si les premiers rapports de combats en provenance de Normandie suscitent un certain optimisme sur la suite des événements dans les bureaux de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, la fin de la matinée et avec elle la dissipation des brouillards matinaux annoncent le décollage imminent des chasseurs-bombardiers alliés ; les fameux « *Jabos* » craints à juste titre par les Allemands. Il faut donc stopper la progression et faire mettre les troupes à couvert. Par ailleurs, les Messerschmitt et les Focke-Wulf promis par Hitler ont été neutralisés avant même d'avoir pu décoller. Il est donc illusoire de compter sur la couverture aérienne pourtant indispensable au succès de l'opération « Lüttich ». Désormais, plus aucun appareil allemand ne survolera le champ de bataille. Au contraire même, ce sont les Typhoon de la *2nd Tactical Air Force* qui dès le début de l'après-midi s'en prennent aux véhicules allemands. Malgré leur rapidité à s'abriter et des camouflages parfois très élaborés, les *Panzer* et leurs véhicules d'accompagnement sont constamment harcelés par les « *Tiffies* ». Rien que pour la journée du 7 août, ces derniers détruisent plus d'une centaine de véhicules de tous genres y compris des *Panzer*, alors que les armes antichars du *119th Infantry Regiment* bloquent la progression de la *2. Panzer-Division* au Mesnil-Adelée. Enfin, si Mortain est prise, la « Leibstandarte SS Adolf Hitler » n'en reste pas moins stoppée par la résistance inattendue des *117th* et *120th Infantry Regiments* dans le secteur de Juvigny. En cette fin d'après-midi du 7 août, le bilan de « Lüttich » est très en deçà des espoirs nourris par Adolf Hitler. Ce dernier ordonne alors que le *II. SS-Panzerkorps*, composé des *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen », *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg » et *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend », soit retiré des environs de Falaise pour être engagé dans le secteur de Mortain – en réalité, ces unités, subissant une pression permanente des troupes anglo-canadiennes, ne pourront décrocher. Quarante *Panzer*, soit un tiers du total des chars engagés, ont été détruits. Le ressort de l'offensive allemande est brisé mais Hitler ordonne la reprise de l'attaque dès la tombée de la nuit. Du côté des Alliés, la « Old Hickory » enregistre la perte de 650 hommes, mais la division tient bon et les apports des *9th* et *35th Infantry Divisions* puis d'un groupe de combat de la 2e DB française à Romagny ont un impact très positif sur le moral des troupes qui sont disposées à ne rien lâcher. L'installation de deux bataillons sur la côte 285 est en outre d'un intérêt stratégique majeur : véritable observatoire, ce mouvement de terrain offre une vue exceptionnelle sur toute la vallée entre Saint-Hilaire-du-Harcouët et Sourdeval.

Le 12 août 1944, les unités allemandes ont définitivement décroché. Les divisions américaines engagées face à l'offensive de von Kluge ont subi de très lourdes pertes. Ici, des infirmiers s'affairent à transfuser un blessé.
US Nara.

Sur la côte 314, le *private* Lynch et le *2/320th* continuent à se battre becs et ongles. Le *2nd Battalion* est accompagné de neuf civils Normands, qui partageront durant six jours les vivres dont ils disposent et le sort de leurs six cents compagnons alliés. Toute la journée du 7 août, Kelly Lynch occupe son trou de combat en compagnie de son chef de groupe, le *Sergeant* Farris, face au carrefour de Blanche l'Abbaye. La *Company F*, répartie tout autour de la colline 314, est aux ordres du *Captain* Reynold Erickson. « *Je me trouvais de l'autre côté de la colline par rapport à Erickson lorsque les Allemands le firent prisonnier durant les combats. J'ai tout vu sans pouvoir faire quoi que ce soit pour lui.*

« *Achtung Jabos !* » – Les chasseurs-bombardiers alliés, P-47 américains et Typhoon britanniques, causeront de très lourdes pertes parmi les rangs des troupes allemandes engagées en Normandie. De nombreux véhicules seront détruits par les roquettes air-sol tirées par ces monomoteurs. Face à cette menace, les Allemands réagiront en augmentant la densité de leur *Flak* légére et en camouflant avec grand soin leurs engins.
Ici, le *Sergeant* britannique John Henry du *N°175 Squadron* se précipite vers son Typhoon parqué sur le terrain avancé B.5.
IWM.

En ce qui me concerne, j'étais à proximité d'un carrefour, au bas de la colline ; nous avions pour mission de constituer un bouchon antichar ». Cette position est tenue par un peloton du *120th Infantry Regiment* renforcé par des éléments du *823rd Tank Destroyer Battalion*. Cet apport sera d'une aide inestimable tout au long de l'offensive allemande durant laquelle une quarantaine d'engins blindés ennemis seront détruits.

« ***NO TRUCE WITH THOSE BASTARDS !*** »

Une fois le choc initial passé, les lignes défensives américaines se réorganisent. En fin de soirée, le général Hobbs fait pousser vers la Sées une *Task Force* composée des *117th et 119th Infantry Regiments* et appuyée par le *Combat Command B* de la *3rd Armored Division*. Saint-Barthélemy et Romagny sont reprises. La ligne de front alliée redevient cohérente. Les unités de la *35th Infantry Division* tentent de reprendre Mortain. Les *4th* et *9th Infantry Divisions* entrent également en action, apportant un renfort non négligeable. Grâce à la rapidité d'adaptation du commandement allié, l'opération « Lüttich » s'enlise dans des combats rapprochés. Le verrou n'est toujours pas forcé et les réserves alliées continuent d'affluer !

Les 8 et 9 août, les combats redoublent d'intensité, les accrochages se déroulent dans la plus grande confusion. Il n'est plus question de manœuvre blindée de grande style, telle que la souhaitait Hitler, mais au contraire de violentes escarmouches entre petites unités d'infanterie, défendant chaque mètre de bois et chaque pan de mur. La planimétrie de la ligne de front choisie par le *Generalfeldmarschall* von Kluge se prête t-elle d'ailleurs à un déploiement d'unités mécanisées ? La réponse est « Non ». Le pays de Mortain est fait de vallées encaissées, de champs délimités par de hautes lignes de haies entrecoupées de petits cours d'eau rendant le terrain lourd et difficile à pratiquer pour les chars. Qui plus est, les blindés sont canalisés dans des chemins creux d'où ils ne peuvent sortir avec rapidité. Une attaque organisée sur un large front se révèle donc être du domaine de l'utopie. Reste l'opportunité de faire se faufiler de grandes unités blindées, en colonnes, ce qui dans ce cas fait la part belle aux armes antichars qui les prennent en enfilade. C'est la raison pour laquelle l'attaque initiale de von Kluge se solde par de lourdes pertes en personnels et en matériels. Le 7 août, une colonne allemande est entièrement détruite par une unité antichars de la *4th Infantry Division*.

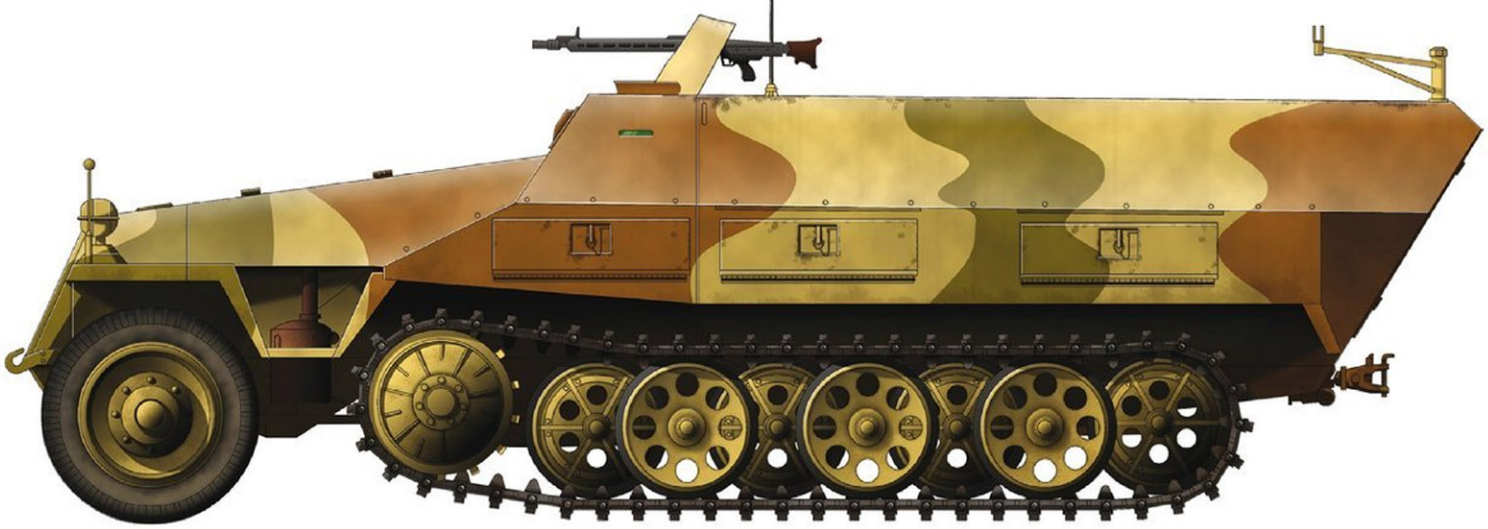
Sur la colline 314, les pertes sont sévères, mais Kelly Lynch et ses camarades s'accrochent à leurs positions, repoussant les attaques allemandes les unes après les autres. Puis bientôt, tout vient à manquer : vivres, munitions, plasma, eau, etc. Profitant de la situation quasi-désespérée des troupes américaines, un émissaire des *Waffen-SS* se présente au *Captain* Rohmiller et au *Sergeant* Wingate le 10 août 1944. Ces derniers accueillent sa demande de reddition en ces termes : « *Allez au diable et fichez le camp de cette foutue colline si vous ne voulez pas qu'on vous descende !* ». Plusieurs tentatives d'intimidation seront réitérées par les *SS*, un blessé américain rétorquant à l'un d'eux : « *I want no truce with those bastards !* » – « Pas de trêve avec cette racaille ». Ces tentatives s'étant toutes soldées par un refus catégorique des boys du « Bataillon perdu », les assaillants imaginent tous les subterfuges pour parvenir à leurs fins. Heure après heure, la soif se fait plus tenace, les munitions se raréfient, les soldats tombent les uns après les autres. Quelques parachutages de munitions, de poches de sang et de vivres sont effectués, mais la plupart des containers tombent dans les lignes allemandes. Pour les *SS-Panzergrenadiere* qui manquent de tout eux aussi, ces parachutages sont une véritable aubaine, « un cadeau du ciel » ! Malgré une situation désespérée, le *2nd Battalion* ne cède rien. Autour de Mortain, tous se battent avec le même courage. Pendant cinq jours et cinq nuits, les attaques allemandes se succèdent et se soldent toutes par des échecs. Sur la colline 314 et ses abords, alors que les pertes sont de plus

Ce *Panzerkampfwagen IV Ausf. H* a été détruit dans la région de Mortain, lors de l'opération « Lüttich ». Sur les 145 chars engagés par les divisions cuirassées allemandes,un tiers sera détruit du fait de l'aviation tactique alliée, des armes antichars de l'infanterie américaine mais aussi des blindés US.
Coll. de Meyer.

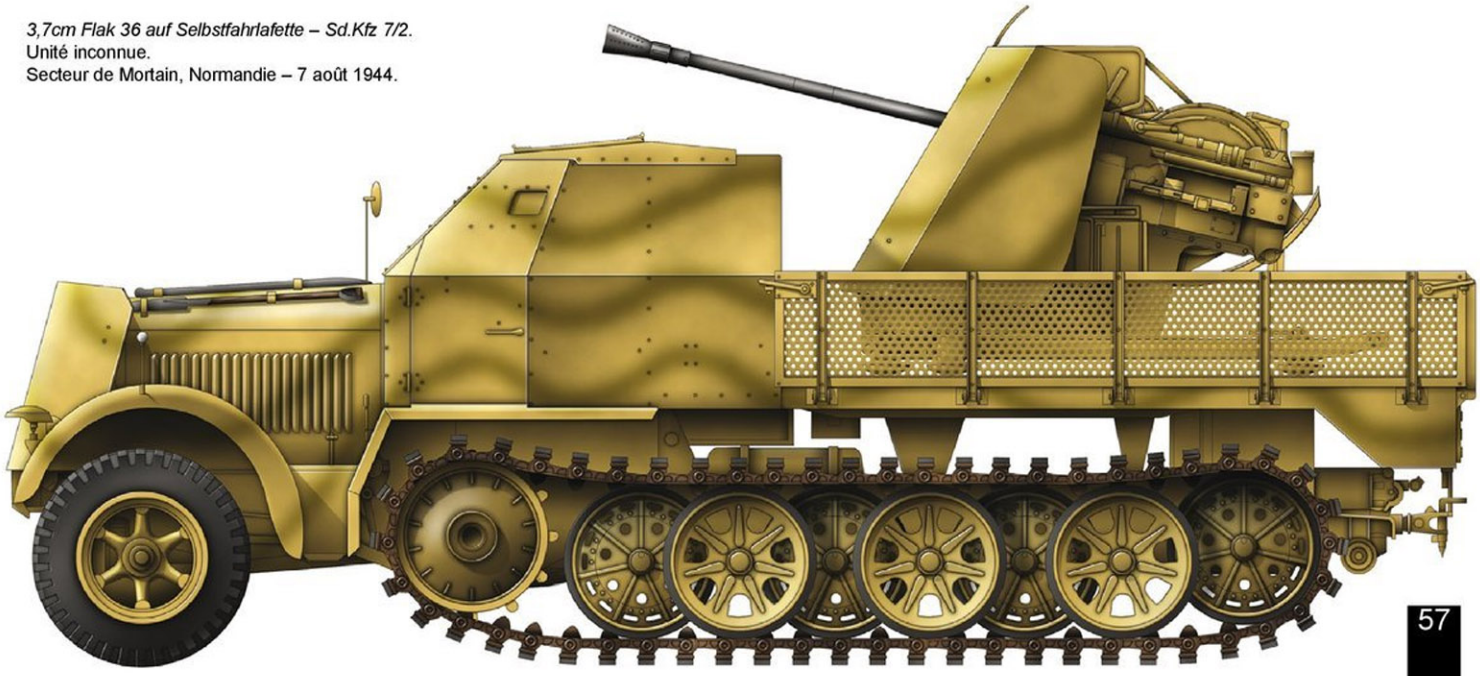
© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

mittlere Schützenpanzerwagen SdKfz 251/9 « Stummel ».
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.

mittlere Schützenpanzerwagen Sd.Kfz 251 Ausf D.
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.



3,7cm Flak 36 auf Selbstfahrlafette – Sd.Kfz 7/2.
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.



Voici l'un des nombreux « cimetières des éléphants » que comptera la Normandie dans l'immédiate après-guerre. Il faudra plusieurs années d'efforts aux autorités françaises pour récupérer, stocker et ferrailler les milliers de blindés et d'engins perdus par les troupes allemandes à l'été 1944. Au premier plan, on distingue un Panther, puis face à nous, un *Panzer IV lang*. Coll. Chazette.

en plus lourdes, le « Bataillon perdu » continue à s'accrocher à son « caillou » avec la fureur du désespoir, malgré plusieurs jours de combat ininterrompu. Peu à peu, l'ennemi commence à desserrer son étreinte. Exposés aux coups de l'aviation tactique, les Allemands n'y croient plus vraiment. C'est aussi le cas d'Alfred Jodl lui-même, chef de l'état-major des opérations de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, qui prend la mesure catastrophique de la situation. Les efforts demandés par Adolf Hitler pour percer le front américain sont en train de conduire les restes de la *7. Armee* à leur perte. Déjà, le désastre de Falaise, qui aura lieu deux semaines plus tard, se profile à l'horizon.

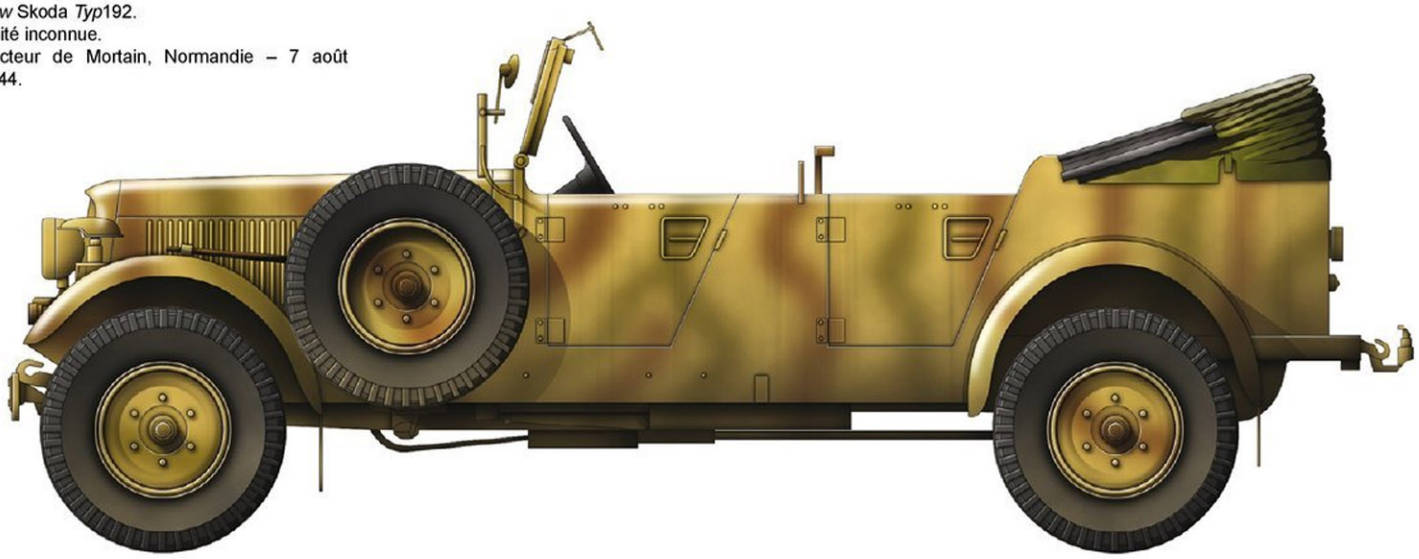
Les *SS* continuent pourtant à multiplier les tentatives d'intrusion au sein des lignes américaines, en utilisant les ruses les plus diverses. Kelly Lynch se souvient : « *Alors que je me trouvais dans mon emplacement de combat avec le* Sergeant *Farris, nous avons vu arriver face à nous, à environ cent mètres, un fantassin américain armé de quelque chose qui ressemblait à un fusil antichar. C'était vraisemblablement un observateur d'artillerie. Pourtant, sans être capable d'expliquer pourquoi, j'ai eu la certitude que quelque chose ne collait pas ! Nous l'avons laissé approcher. J'ai alors pris la paire de jumelles de Farris et je me suis aperçu que ce* GI *portait des bottes allemandes et non*

Alors que l'opération « Lüttich » se solde par un échec, les divisions de Patton percent et exploitent dans la Sarthe. Cette photo, prise le 16 août 1944, montre l'aprêté des combats en forêt de Perseigne. Bien que circulant sur une route ombragée et donc « protégée », cette unité allemande semble avoir été surprise par une attaque aérienne. Coll. Mathès.

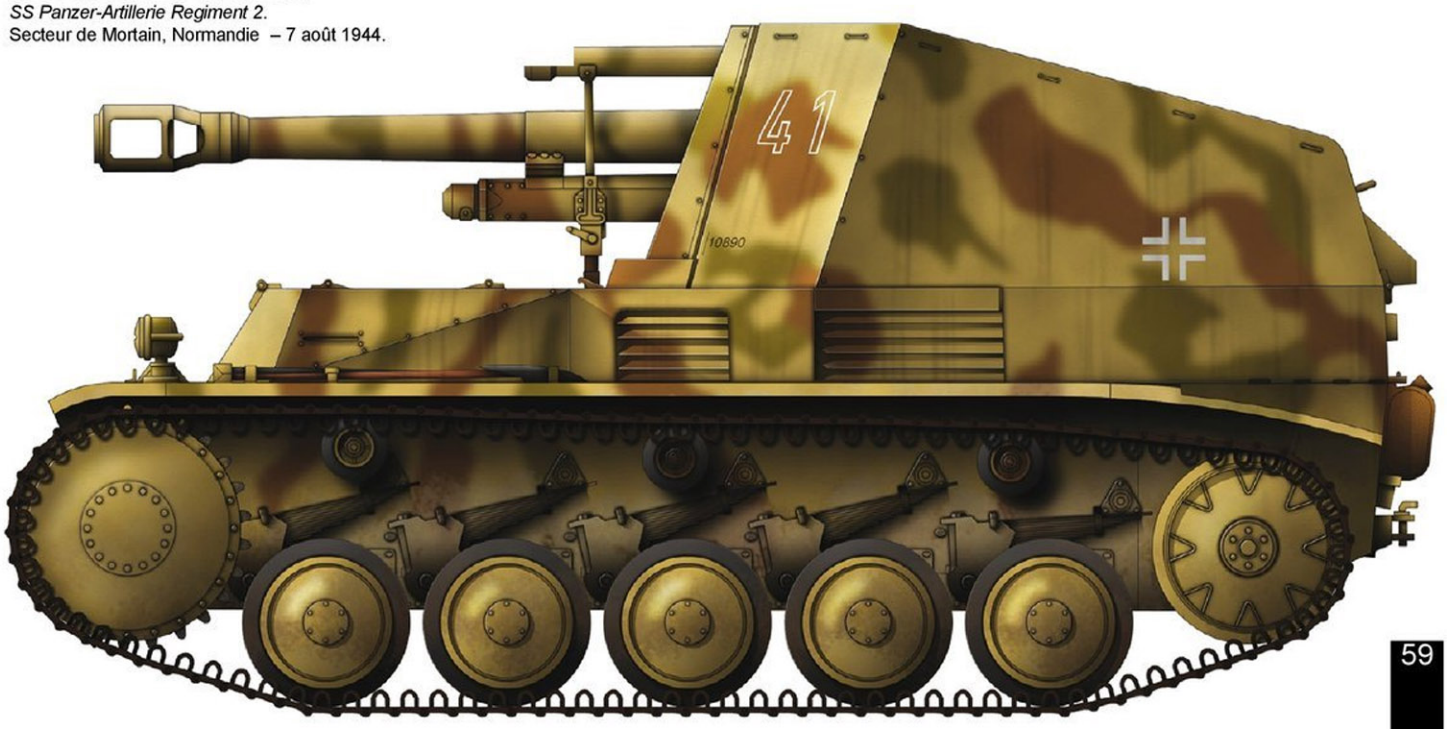
© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Pkw Volkswagen Kubelwagen *Typ*82.
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.

Pkw Skoda *Typ*192.
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.



10,5cm le FH18/2 Fahrgestell auf Geschützwagen PzKpfw II – Wespe.
2. SS-Panzer-Division « Das Reich ».
SS Panzer-Artillerie Regiment 2.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.



Ce Wespe détruit en Normandie a été photographié après guerre. Officiellement désignés *10,5cm le FH18/2 Fahrgestell auf Geschützwagen PzKpfw II*, ces engins équipaient les *Panzer-Artillerie Regimenter*. Coll. Chazette.

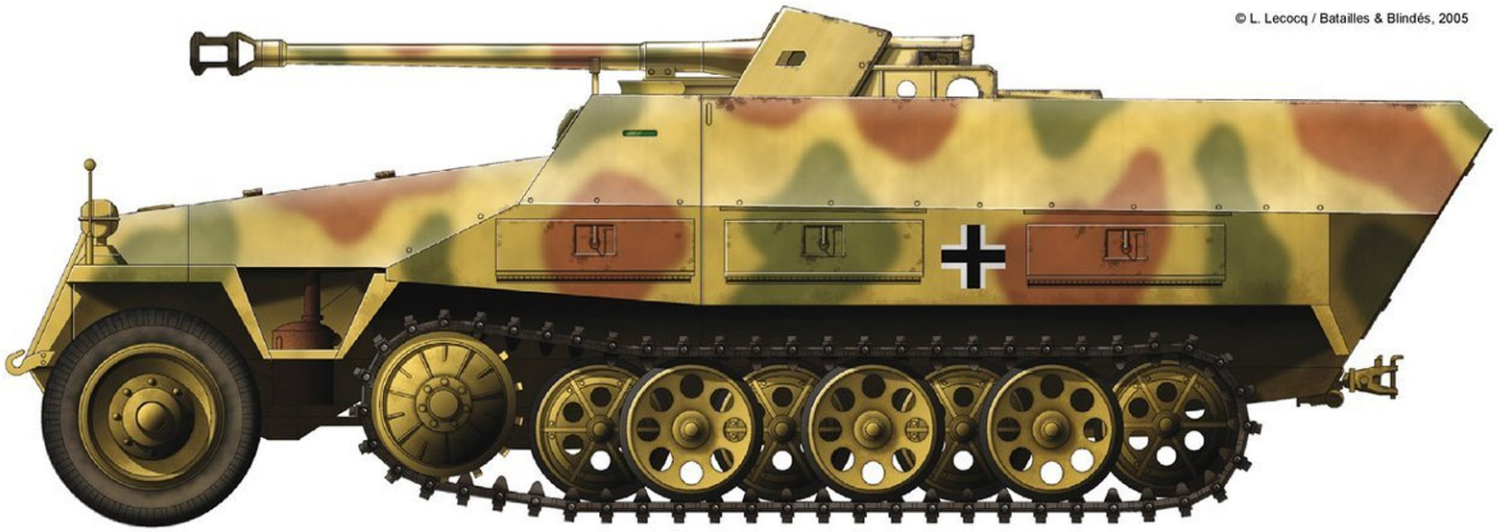
nos brodequins réglementaires ! J'ai alors lancé au Sergeant *: C'est un Allemand ! Il porte notre uniforme mais c'est un Allemand, ses bottes sont allemandes ! Farris épaula son M1. Une détonation claqua et nous vîmes le soldat s'écrouler à quelques dizaines de mètres de nous. Plus loin, dans les fourrés, des mouvements furent alors perceptibles. Un groupe de combat allemand était en train de battre en retraite. Nous venions de déjouer une nouvelle attaque. Si elle avait réussi, les canons antichars de 57mm qui nous restaient auraient été détruits et, dès lors, nous n'aurions plus pu nous opposer à une autre offensive. C'en aurait été fini de nous* ». Le courage du « Bataillon perdu » et des troupes de la *30th Infantry Division* avait fait pencher la balance en faveur des Alliés. Le 12 août 1944, enfin, le *120th Infantry Regiment* à bout de forces est relevé par le *320th Infantry Regiment* de la *35th Infantry Division*. On retire trois cents corps de la colline 314 et de ses abords. Le régiment a subi de lourdes pertes, mais il a tenu bon. Les blessés et les rescapés devaient leur salut à leur courage et aux provisions que les neuf civils normands partagèrent avec eux tout au long du siège.

UN COUP POUR RIEN !

Côté allemand, à partir du 11 août 1944, il est décidé de retirer les unités engagées dans l'opération « Lüttich ». La ville de Mortain n'a pu être tenue et dépassée, Avranches ne pourra donc être atteinte. La contre-attaque de von Kluge est un échec. D'autant que les Alliés se dirigent maintenant vers Alençon, en essayant d'encercler le gros de la *7. Armee* dans un mouvement en tenaille. Pour les Allemands, il convient désormais de tenter de faire porter l'effort dans l'Orne et la Sarthe afin d'y réduire le danger d'encerclement. D'une certaine manière, la « Old Hickory » *Division* vient de sceller le destin de la *7. Armee*. La division américaine aura perdu deux mille hommes en six jours de combat. Les deux régiments de la *9th Infantry Division* engagés en renfort accusent quant à eux la perte de six cents *GI's*. Les Allemands laissent sur le terrain plus de trois mille cinq cents hommes et les deux tiers des *Panzer* engagés autour de Mortain. Quatre divisions s'en trouvent réduites à leur plus simple expression. Alors que von Kluge prend acte de l'échec sans appel de « Lüttich », les Canadiens lancent une puissante offensive vers Falaise copieusement appuyée par l'aviation et l'artillerie. Parallèlement, l'armée de Patton continue à effectuer un vaste mouvement tournant à partir de la Sarthe. La nasse commence à se refermer sur la *7. Armee*. Ces opérations alliées aboutiront moins de deux semaines plus tard au carnage de la poche de Falaise. La combativité des unités allemandes engagées dans l'opération « Lüttich » n'est pas à mettre en cause. Toutes ont démontré de réelles qualités guerrières. Le choix du terrain est en revanche fortement contestable. Pourquoi Mortain alors que Saint-Hilaire-du-Harcouët avait l'avantage d'une planimétrie bien plus favorable ? Probablement parce que Günther von Kluge ne croyait pas aux chances de succès de l'opération telle qu'Hitler la concevait. Le *Generalfeldmarschall* privilégiait la prise d'une zone qui lui aurait permis de rétablir en partie seulement la continuité du front de Normandie, ce que pouvait permettre la région de Mortain.

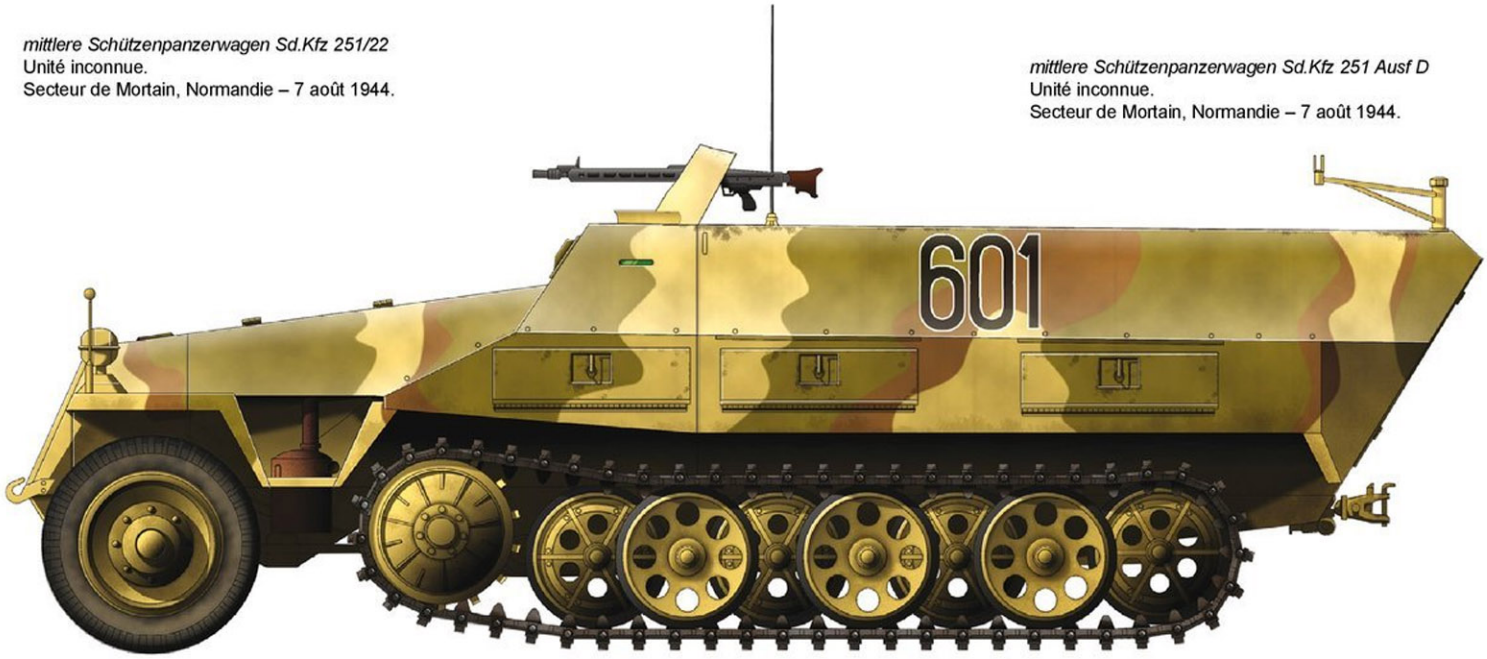
Pour Kelly Lynch, la guerre continue. « *J'ai participé à la fermeture de la poche de Falaise avec la « Old Hickory ». La campagne de France pris fin pour moi le 17 novembre 1944, jour au cours duquel lequel je fus gravement blessé. Je fus rapatrié en Angleterre où je devais rester 67 jours en convalescence avant d'être de nouveau affecté en France, à Langres, en Haute-Marne, au sein de la* 1230th Labor Supervision Company. *J'y suis resté jusqu'en octobre 1945 avant d'être embarqué avec mes camarades pour New-York City. Tout au long de la traversée, je n'ai eu qu'une idée en tête : embrasser la première femme que je verrais. C'était une manière d'exprimer ma joie d'être toujours en vie après ce que j'avais vécu en Europe. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait. Je suis allé au devant de la première femme que j'ai vue, je lui simplement dit que j'avais combattu en Normandie, que j'étais heureux d'être encore en vie et que je souhaitais l'embrasser. Elle m'a alors regardé droit dans les yeux et m'a dit d'une voix calme :* « Alors, me voici ! ». *C'était le 11 novembre 1945, au port de New-York. Tout ce que je souhaite ajouter, c'est*

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005



mittlere Schützenpanzerwagen Sd.Kfz 251/22
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.

mittlere Schützenpanzerwagen Sd.Kfz 251 Ausf D
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.



Lkw Opel Blitz 3,5t
Unité inconnue.
Secteur de Mortain, Normandie – 7 août 1944.

Par Yannis Kadari

LE GÉANT DES STEPPES

(2° Partie)

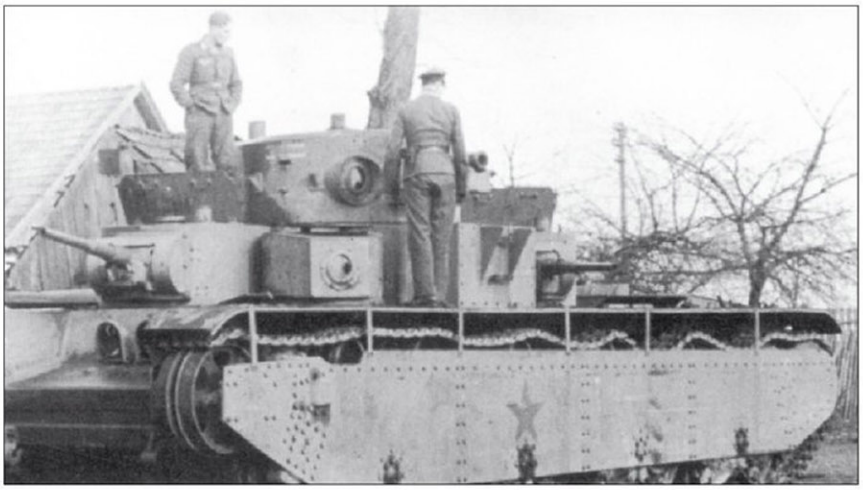
L'ANATOMIE DU T-35

Un coup d'œil à un plan ou bien à des photos suffit à s'en convaincre, le T-35 est un char de très grandes dimensions, l'une de ces machines que l'on appelle un « cuirassé terrestre » pendant l'entre-deux-guerres. Pourtant, si les cotes extérieures du blindé sont impressionnantes, avec 9,70 mètres de long et plus de 3,5 mètres de large, l'engin offre à ses onze membres d'équipage une habitabilité des plus réduites. Schématiquement, le T-35 est divisé en cinq compartiments séparés les uns des autres par quatre cloisons pare-feu. De l'avant vers l'arrière, on trouve le poste de pilotage, les deux tourelles secondaires avant puis la tourelle principale, les deux tourelles secondaires arrière, le compartiment réservé au moteur et enfin celui de la transmission.

Pour accéder à son poste de combat, décalé sur la gauche de la machine, le pilote emprunte une trappe formée par deux battants. Celle-ci est localisée sous la tourelle de mitrailleuse avant. Une fois installé, le chauffeur ne peut se déplacer à l'intérieur du char ; c'est d'ailleurs le cas de la totalité de l'équipage puisque les différents compartiments de combat ne sont pas reliés les uns aux autres. Que la tourelle de mitrailleuse avant soit malheureusement orientée de manière à bloquer le mécanisme de la trappe et notre homme n'a alors plus aucun moyen de quitter l'engin. Nombre de pilotes de T-35 détruits ou endommagés resteront ainsi bloqués dans leur blindé, promis à une mort tout aussi certaine qu'affreuse ! La visibilité depuis le poste de pilotage est particulièrement mauvaise, le chauffeur ne pouvant voir que devant lui et sur sa gauche, par le biais de deux trappes de vision garnies de Triplex. Pour le reste, il est tributaire des indications qui lui sont fournies par le chef de char grâce au téléphone intérieur TPU-7, lorsque ce dernier veut bien fonctionner correctement ! Les caprices du TPU-7 conduiront d'ailleurs les Soviétiques à installer un système de laryngophones SPU-7r qui reliera sept des onze membres d'équipage. Le T-35 se pilote grâce à deux leviers de direction ainsi qu'un jeu de deux pédales. Il existe une troisième pédale. Il s'agit d'un dispositif de secours visant à

démarrer le moteur par le biais d'un système d'air comprimé, au cas où le démarreur électrique serait hors-service. Divers jauges, tableaux et autres compteurs, sans oublier un compas à partir de 1937, sont à la disposition du pilote.

La tourelle principale, qui culmine à presque quatre mètres de haut et qui abrite le canon KT-28 (KT pour *Kirov Tankovoye*), est servie par quatre hommes : le chef de char, le tireur, l'opérateur-radio et le chef-mécanicien. Ces deniers y entrent et en sortent par deux trappes blindées – une seule sur la version de début de production. En cas d'évacuation d'urgence, ils ont à emprunter le même chemin, ce qui les expose, immanquablement, au feu de l'ennemi. Les munitions du canon de 76,2mm sont stockées sur des travées de rangement fixées aux parois de la tourelle ainsi que sur le plancher blindé. Des sangles en cuir les maintiennent en place lors des mouvements du char. Cartouches de mitrailleuse, outillage, cartes et compas, grenades fumigènes, pièces détachées et batteries de secours sont rangés dans des emplacements spécifiques. La tourelle principale du T-35 est identique à celle de son petit « frère », le T-28, un char moyen contemporain à notre sujet d'étude. Le T-35 est l'un des premiers chars russes à jouir d'un moteur électrique permettant de faire pivoter sa tourelle pesant plus de deux tonnes sans effort de la part de l'équipage. Comble du modernisme pour l'époque, trois vitesses peuvent être sélectionnées par le canonnier. Une rotation complète peut ainsi être réalisée en 16, 9,3 ou 7,4 secondes ! Evidement, un mécanisme manuel a aussi été prévu en cas de défaillance du moteur électrique. Mais l'apport des technologies modernes au géant soviétique ne s'arrête pas là, puisqu'un tableau électrique constellé de diodes, un peu dans le style des « arbres de Noël » que l'on trouvait à bord des sous-marins de la Seconde Guerre mondiale, est chargé d'indiquer au chef de char et à son canonnier les positions exactes des tourelles secondaires. Ce système a deux objectifs. Le premier est d'éviter que la tourelle principale ne stoppe à la verticale de l'une des tourelles secondaires, ce qui empêcherait l'ouverture des trappes d'accès de cette dernière. Le second objectif est justement de signaler que la trappe d'accès de l'une des tourelles secondaires est ouverte et que la tourelle principale doit être stoppée au risque, dans le cas contraire, d'en arracher le volet blindé voire de très sérieusement blesser l'imprudent qui aurait la mauvaise idée de vouloir sortir à ce moment-là ! L'idée en tant que telle est pertinente mais pour être efficace, elle nécessite que les membres d'équipage installés en tourelle principale soient attentifs à ce tableau ; une condition *sine qua non* qui ne sera pas toujours remplie lorsque les T-35 seront engagés au combat et que ces tankistes auront alors « d'autres chats à fouetter ». Pour assurer leur défense rapprochée, en plus de meurtrières permettant l'utilisation d'armes individuelles, les hommes en tourelle disposent de deux mitrailleuses de 7,62mm DT (DT pour *Degtyarev Tankovoye*). La première est coaxiale au canon, la seconde, comme souvent sur les blindés soviétiques, couvre l'arc arrière de la tourelle. Celle-ci est maniée par le mécanicien ou bien par l'opérateur-radio. En 1937, une troisième mitrailleuse supplémentaire pourra être installée en position anti-aérienne. Le poste radio, installé dans la nuque de la tourelle, est un vénérable 71-TK-1 puis, à partir de 1936, un TK-3. Ce dernier, pesant tout de même la bagatelle de 80 kilos, est identique à ceux que l'on retrouvera à bord des KV-II et des premiers T-34/76. Le manque de fiabilité de ces postes n'aura pas conduit les autorités militaires russes à revoir leur choix. Il est vrai néanmoins que, sur le papier, les performances de la série des postes TK sont particulièrement impressionnantes. Ils peuvent émettre et recevoir jusqu'à 15 kilomètres lorsque le char est en mouvement et jusqu'à 30 kilomètres quand il est stoppé. Le mode « télégraphique » autorise même des communications à plus de 50 kilomètres à la ronde !



Kaputt !
Ce T-35A détruit en Ukraine en 1941 semble être un sujet d'étude fort intéressant pour ces soldats allemands. Il faut dire qu'il y a de quoi ! Cet engin, que les *Landser* surnommeront le « *Krokodil* », est particuliérement impressionant, à défaut d'être efficace...
Coll. Clark.

Comme son homologue avant, le compartiment des tourelles arrière possède lui-aussi de nombreux rangements permettant d'emporter, entre autres choses, le lot de bord que les Soviétiques baptisent « *ZIP* » (*Zapchastiy – Instrumenti – Prinadlezhnosti*). Derrière la tourelle mitrailleuse arrière, l'on trouve aussi un réservoir de 270 litres d'essence, particularité qui vaudra à cette dernière le surnom peu enviable de « petit volcan ». À défaut de ne pas toujours avoir un matériel d'excellente qualité, les tankistes russes ne manquent pas d'humour ! On l'a vu, le T-35 dispose de quatre tourelles secondaires ; deux sont armées de pièces de 45mm, ce sont les tourelles dîtes « moyennes », et deux sont équipées de mitrailleuses. Celles-ci sont désignées « tourelles mitrailleuses ». Hormis à quelques détails près, les tourelles « moyennes » sont identiques à celles montées sur les chars rapides BT-5. Le canon est un 45mm antichar 20K ou bien 20Km. Une mitrailleuse co-axiale DT de 7,62mm complète l'armement. Chacune des deux tourelles « moyennes » est servie par deux hommes, un canonnier et son chargeur. Ils gagnent leur poste de combat via une trappe rectangulaire. Installés sur deux sièges des plus spartiates, ils manoeuvrent manuellement leur tourelle de 630 kilos. Obus et munitions sont rangés dans des casiers. Un périscope panoramique PT-1 modèle 1932 est à leur disposition. Restent les « tourelles mitrailleuses ». Elles sont du même modèle que celles qui équipent le T-28. Pesant plus de 350 kilos, elles sont manœuvrées par un seul homme.

Enfin, en continuant à se diriger vers l'arrière du char, on aborde le compartiment du moteur puis celui de la transmission qui sont aérés par des prises d'air et des ventilateurs installés sur les capots arrière. Un total de treize trappes de petites dimensions donne accès aux principaux points de graissage, ainsi qu'aux deux réservoirs de carburant et d'huile.

L'ARMEMENT DU T-35

La pièce principale montée sur le T-35 est le canon KT-28 modèle 1927/32 de 76,2mm. Dans l'esprit des concepteurs du T-35, cette pièce a deux fonctions : appuyer l'infanterie dans sa progression et détruire les fortifications ennemies, les blindés adverses devant être engagés par les pièces antichars de 45mm des deux tourelles « moyennes ». La vitesse initiale de l'obus à la sortie du tube est donc particulièrement faible puisqu'elle approche péniblement les 400m/s. La cadence de tir est de l'ordre de cinq à six coups/minute. Chaque obus de 76,2mm pèse 6,5 kilos. Concrètement, le KT-28 est une arme dérivée du canon de campagne modèle 1927. Pesant 540 kilos, elle a été adaptée aux blindés, notamment en réduisant son

recul de 50% grâce à des modifications opérées sur son récupérateur et son frein de recul. En 1936, dans un souci de standardisation avec le char moyen T-28, une nouvelle variante du KT-28 fait son apparition sur le blindé lourd soviétique. Optiques de tir TOP modèle 1930 (TOP pour *Teleskopicheskiy Orudiyniy Pritsel*), mécanisme de mise à feu et dispositif d'élévation de la pièce sont revus. Le pointage en site est dès lors de -5° à +25°. Un périscope PTK couplé au système de visée permet au chef d'engin d'observer le champ de bataille et de « désigner » des cibles à son canonnier. Comme il est indiqué plus haut, une mitrailleuse DT montée sur rotule est co-axialement installée au KT-28. Son pointage en site est de -20°/+30°.

On vient de le lire, il est du ressort des tourelles « moyennes » de détruire les chars adverses. Sur la plupart des T-35, ces dernières sont armées du canon antichar 20Km modèle 1934 de 45mm, les chars de début de production ayant reçu des 20K modèle 1932. Il n'existe guère de différences fondamentales entre ces deux pièces, si ce n'est que la version de 1934 dispose d'un système de chargement semi-automatique autorisant une cadence de tir de 12 coups/minute, et d'un nouveau récupérateur. En terme de performances, le 20Km modèle 1934 est capable d'expédier un obus perforant UBR-243 ou UB-241 de plus d'un kilo à une vitesse initiale de 760 m/s, ce qui en fait une très bonne arme dans sa catégorie. La portée maximum de la pièce est de 4 500 mètres mais, à une telle distance, son efficacité est bien entendu plus que relative !

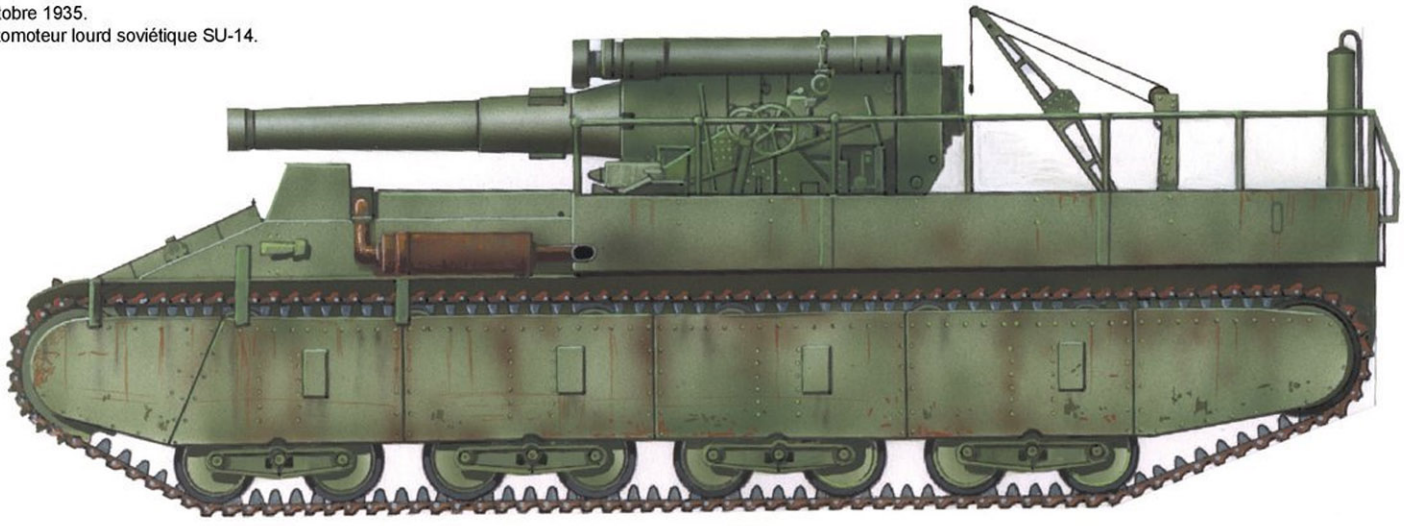
Comme l'on peut s'y attendre compte tenu de sa taille, la dotation en munitions du T-35 est pléthorique. L'engin emporte 96 obus explosifs de 76,2mm pour son KT-28, 226 obus perforants et explosifs de 45mm pour ses deux canons 20K et plus de 10 000 cartouches de 7,62mm pour ses mitrailleuses ! En outre, le char est équipé d'un générateur de fumée TDP-3, capable de produire en continu un nuage opaque durant environ cinq minutes. Solution idéale pour se soustraire à la vue de l'ennemi et se replier dans une relative sécurité.

LE T-35 AU COMBAT

La première série des T-35 opérationnels est livrée au 5^{e} régiment blindé lourd qui est stationné en Ukraine, à Kharkov. Ce régiment, qui dépend directement du haut-commandement de l'Armée Rouge est transformé en brigade indépendante le 12 décembre 1935. Celle-ci se compose alors de deux bataillons de combat, d'un bataillon dit « d'entraînement », d'un bataillon de soutien ainsi que de diverses unités chargées de la maintenance des chars. Au total, l'unité comprend 1 355 hommes, 38 chars lourds T-35, 11 chars rapides BT-5, 18 chars légers T-26, 3 chars lance-flammes, 52 camions et tracteurs lourds et une dizaine de véhicules légers et motos. À compter du 21 mai 1936, la mission de la 5^{e} brigade blindée lourde est évoquée comme suit : « *l'unité sera rattachée à une division d'infanterie chargée de percer les défenses ennemies, y compris les lignes fortifiées* ». Autrement dit, le T-35 est bel et bien considéré par les Russes comme un char de rupture au même titre que l'est alors le FCM 2C par les Français. L'une des conséquences de cette orientation du rôle tactique du T-35 est la naissance d'une formation spécialisée qui est dispensée aux équipages du char. Elle est en partie assurée par les techniciens de l'usine *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* où, rappelons-le, les engins sont assemblés. La sélection des membres d'équipage est aussi beaucoup plus stricte. Une sorte d'élite voit ainsi progressivement le jour au sein de l'arme blindée soviétique. Faire partie d'un équipage de T-35 n'est pas donné à n'importe quel Camarade ! En 1936, une seconde brigade blindée est d'ailleurs constituée en remplacement du bataillon d'entraînement de la 5^{e} brigade blindée lourde. Cette unité-école porte le numéro 3. Elle est basée à Ryazan. En attendant un éventuel conflit, la vie des tankistes servant à bord des T-35 est principalement rythmée par les parades organisées à la gloire de Marx, Lénine et Staline, les manœuvres où se pressent les observateurs étrangers et aussi les coutumières pannes mécaniques !

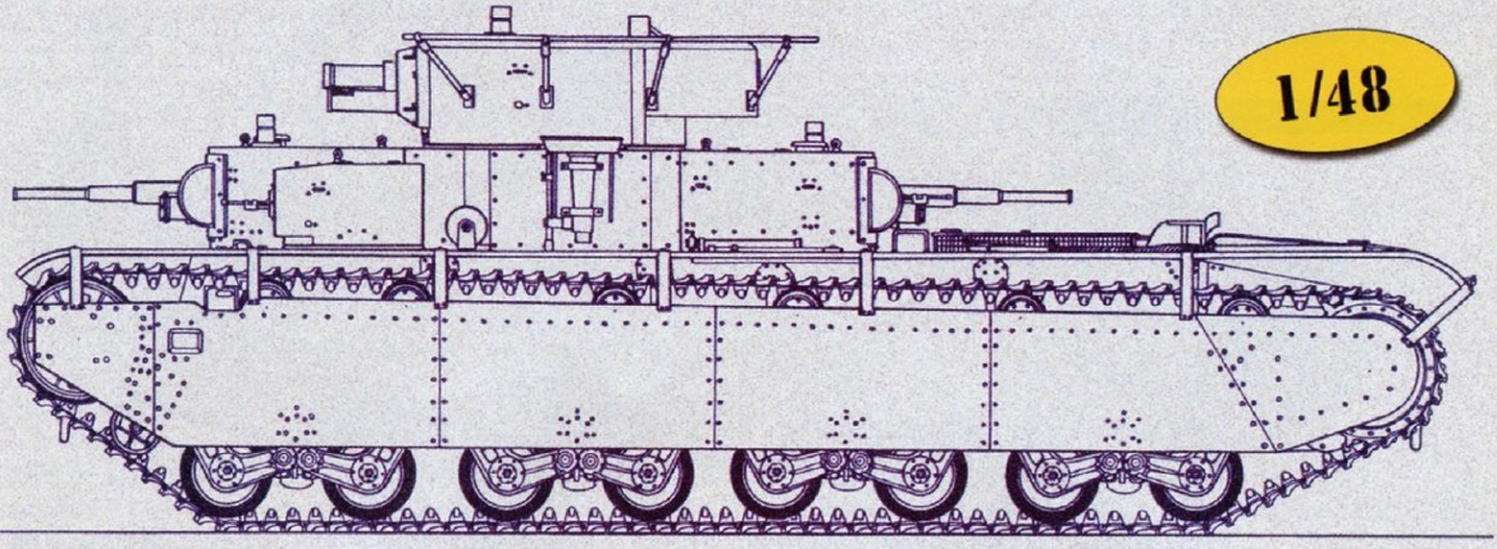
Aux premiers jours de janvier 1938, l'Armée Rouge dispose de 41 chars opérationnels dont 27 sont affectés à la 5^{e} brigade blindée lourde. Les autres machines sont ventilées au sein de diverses écoles et de la 3^{e} brigade blindée lourde. Le 31 mars 1939, cette dernière est transformée en unité opérationnelle. Devenue 14^{e} brigade blindée lourde, elle prend ses quartiers dans le district militaire de Kiev, à Zhitomir. La 14^{e} à Zhitomir, la 5^{e} à Kharkov, pourquoi Moscou a-t-il décidé d'installer ses deux seules unités de T-35 en Ukraine ? Certainement pour des raisons pratiques, les vastes étendues céréalières ukrainiennes se prêtant parfaitement bien aux évolutions de ces géants, sans oublier la proximité de l'usine *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* qui facilite grandement les réparations des machines. Cependant, l'on ne peut aussi s'empêcher de penser au volet politique : les T-35, symboles massifs de la technologie russe, rappelant aux indépendantistes ukrainiens que le Kremlin n'a pas l'intention de faire quitter les lieux à son administration et encore moins à ses troupes…

Octobre 1935.
Automoteur lourd soviétique SU-14.



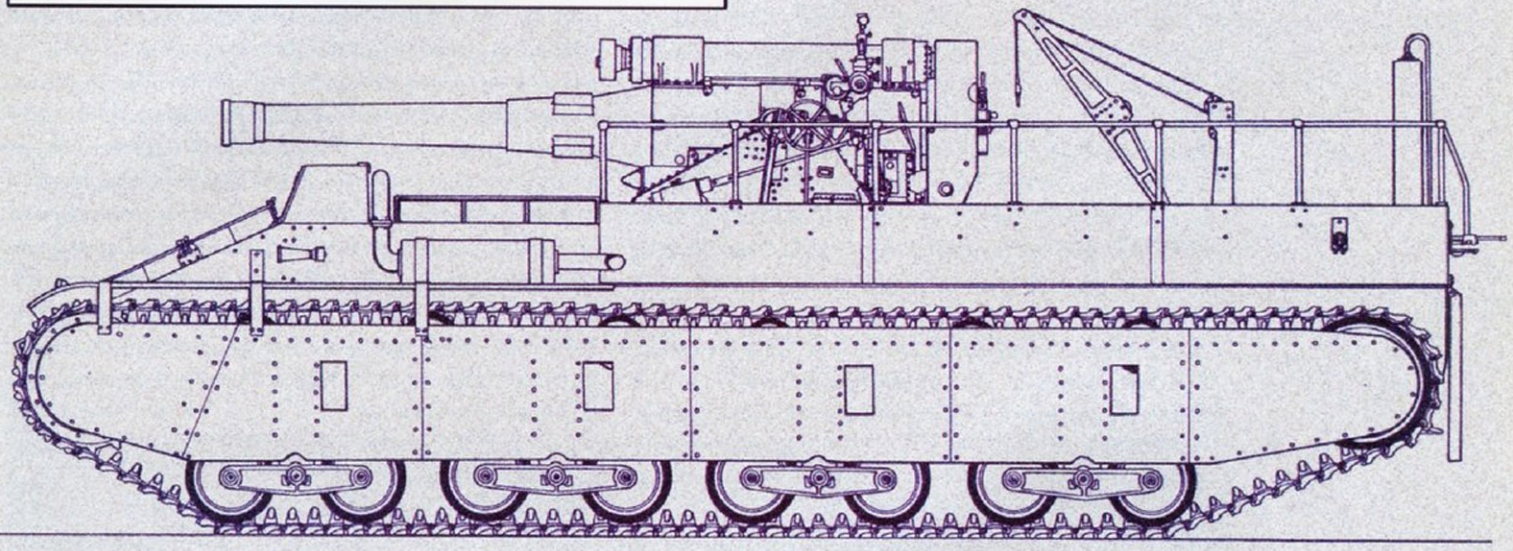
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

1/48



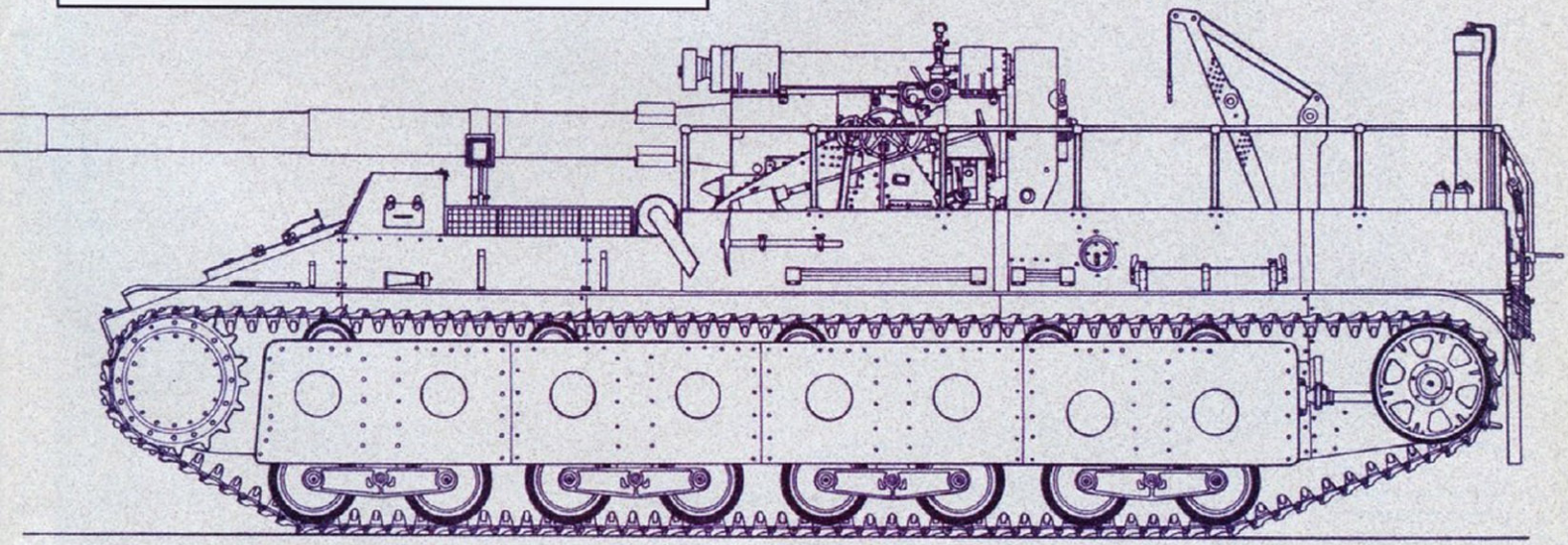
CHAR LOURD T-35A

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



AUTOMOTEUR SU-14

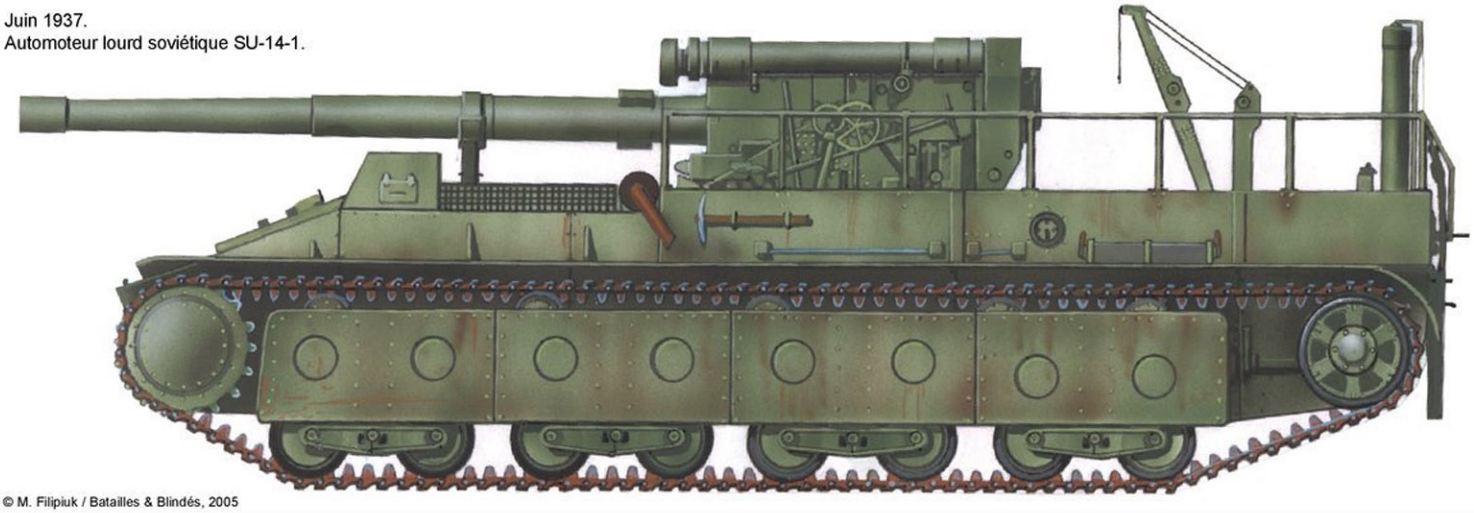
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



AUTOMOTEUR SU-14-1

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005

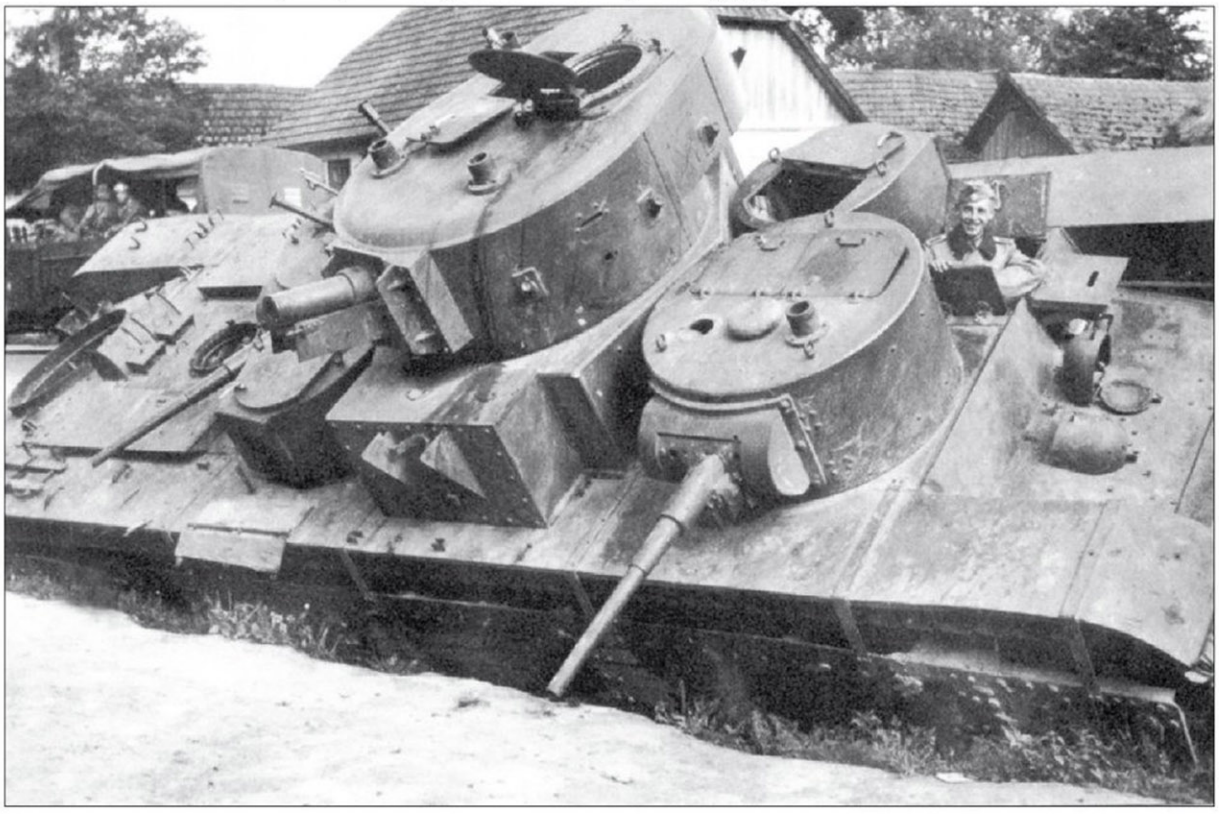
Juin 1937.
Automoteur lourd soviétique SU-14-1.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Eté 1939, même si tout semble indiquer qu'une nouvelle guerre est sur le point d'éclater en Europe occidentale, les mois passent et se ressemblent pour les équipages de T-35. De fait, ces hommes et leurs machines ne participent à aucune opération, à aucun combat, ni au Khalkin Gol contre l'armée nippone en août 39, ni, malgré ce qui a pu être écrit parfois, durant la « Guerre d'Hiver » qui, de novembre 1939 à mars 1940, oppose les Soviétiques aux Finlandais. La situation est telle que le 27 juin 1940, la question de l'avenir des T-35 est posée au cours d'une conférence d'état-major. D'aucuns y répondent en suggérant d'étudier la possibilité de recycler les châssis des T-35 pour en faire des obusiers automoteurs lourds, tandis que certains proposent de les maintenir en état dans l'unique but de les faire participer aux grandes parades annuelles. Dans les deux cas, *a priori*, il semble acquis qu'à court terme le T-35 soit en passe d'être rayé des listes des blindés aptes au combat. Prémisses d'une telle décision ou simple réorganisation, les 14^{e} et 5^{e} brigades blindées lourdes sont dissoutes en 1940. Leurs 48 chars sont reversés aux 67^{e} et 68^{e} régiments blindés de la 34^{e} division de tanks (8^{e} corps mécanisé), stationnée dans le district de Kiev. C'est là qu'ils seront surpris par la *Wehrmacht*, en juin 1941, lors de l'invasion de l'Union Soviétique.

En fait, la carrière opérationnelle du T-35, que les Allemands surnomment « *Krokodil* », est remarquablement… courte ! Quelques heures seulement après le déclenchement de « Barbarossa » le 22 juin 1941, la 34^{e} division de tanks est déployée dans le secteur de Grudek-Yagellnosk, au sud-ouest de Lvov, en Ukraine occidentale. Elle reçoit pour mission de barrer le passage aux divisions d'assaut allemandes. Ravitaillés en carburant et munitions, les T-35 sont engagés à partir du 26 juin. Un document provenant des archives du 67^{e} régiment blindé évoque le sort de ces blindés. Il serait fastidieux d'en donner le détail mais, pour résumer, on peut écrire que seize des dix-huit T-35 de l'unité ont été perdus pour des causes mécaniques ! Quant aux engins du 68^{e} régiment blindé, ils disparaissent eux aussi dans la tourmente des premières semaines de « Barbarossa ». Certains sont détruits par les appareils de la *Luftwaffe*, d'autres par les *Panzer*, mais la plupart d'entre eux sont abandonnés ou bien sabordés par leur équipage.



« Planté » dans un fossé et abandonné par les Soviétiques, ce T-35A, milieu de production car équipé de deux trappes d'accès à la tourelle principale, constitue une attraction pour les soldats allemands engagés en Ukraine Centrale en juin et juillet 1941. Coll. Clark.

LES DÉRIVÉS DU T-35

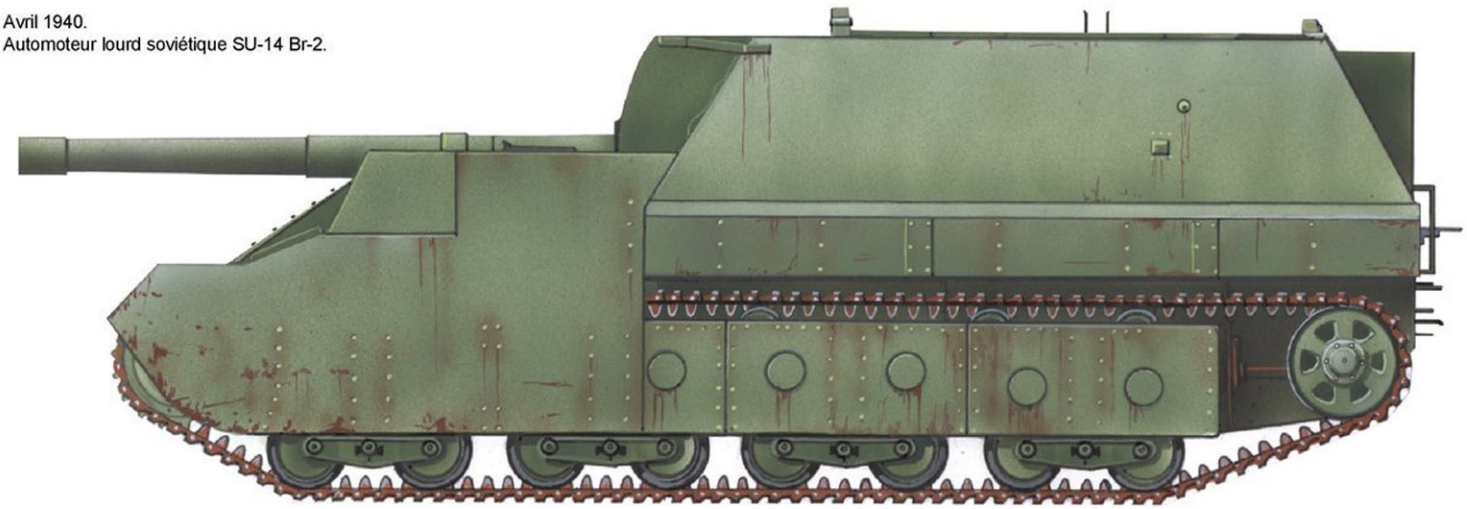
A l'inverse de ce que l'on a l'habitue de constater dans l'histoire des engins militaires, il n'aura pas fallu attendre longtemps après le démarrage de la production en série du T-35 pour que les Soviétiques se penchent sur le développement de ses éventuels dérivés. Dès l'été 1933, époque à laquelle les chaînes de l'usine *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* commencent à peine à assembler le géant, l'ingénieur Syachentov entame des travaux devant le conduire à la mise au point d'une famille d'obusiers automoteurs lourds. Le premier prototype de cette série, désigné SU-14, est assemblé dans un délai record. Achevé dès 1934, il s'agit d'un châssis de T-35A détourellé sur lequel l'équipe de Syachentov a « posé » un obusier B-4 modèle 1931 de 203mm dont la portée utile est de 18 000 mètres ; poids de l'obus : 114 kilos. Le SU-14 affiche une cadence de tir de trois à quatre coups/minute. A l'inverse du pilote, installé à l'avant de l'engin mais cette fois-ci au centre et à l'air libre, les six autres membres d'équipage prennent place à l'arrière, près de la pièce de 203mm. Pour assurer la défense rapprochée du blindé, les Soviétiques disposent de trois mitrailleuses DT qui peuvent être mises en batterie à sept endroits différents. La dotation en munitions est de 8 coups pour l'obusier et de 36 chargeurs pour les armes automatiques. Pour le reste, et en particulier d'un point de vue mécanique, cet automoteur est quasiment identique au T-35. À noter tout de même que quelques-unes de ses pièces ont été empruntées au T-28. Pesant 47 tonnes, l'appareil atteint une vitesse maximum de 27km/h. Si les premiers tests conduits sur l'engin sont satisfaisants, la seconde campagne d'essais de l'hiver 1934 tourne à la catastrophe. Pour résumer la situation, le SU-14 va de pannes en avaries. Moteur, boîte de vitesses, train de roulement flanchent à tour de rôle. Renvoyée en usine d'avril à août 1935, la machine est complètement démontée et révisée. De nombreuses modifications mécaniques sont réalisées, dont le remplacement des éléments en provenance du T-28. Plus « homogène », le SU-14 réussit brillamment son examen de passage, couvrant plus de 500 kilomètres sans rencontrer de réels soucis. A vrai dire, le SU-14 affiche un taux de disponibilité sans commune mesure avec son « géniteur », le T-35.

Ces bons résultats encouragent d'ailleurs les ingénieurs russes, Syachentov en tête, à travailler sur un second automoteur. Construit début 1936, il s'agit du SU-14-1. L'appareil jouit du nouveau moteur M-17F développant 700cv ainsi que d'autres organes mécaniques récemment mis au point. Pesant 48 tonnes, il se déplace à une vitesse maximale de 30km/h ce qui pour l'époque est un bon résultat, d'autant que la fiabilité est aussi au rendez-vous. Testé d'avril à septembre 1936, le SU-14-1 couvrira plus de 800 kilomètres sans rencontrer de problèmes mécaniques majeurs. Cet automoteur est armé du canon Br-2 de 152mm qui se montre supérieur en tout point à l'obusier B-4 de 203mm. Il est d'ailleurs décidé de réarmer le premier prototype de la série, le SU-14, avec cette pièce. La nouvelle machine est dès lors désignée SU-14 Br-2. L'Armée Rouge, intéressée par ces engins car voyant en eux une alternative aux pièces d'artillerie ferroviaires de calibres moyens, envisage de faire assembler cinq engins de présérie en 1937 avant de passer à la production en série dès 1938. Mais, le projet restera à l'état de projet pour cause de grandes purges staliniennes. Syachentov est arrêté puis liquidé en 1937. Le programme SU-14 est interrompu. Les deux prototypes sont entreposés au dépôt militaire n°37 de Moscou où ils commencent à rouiller paisiblement…

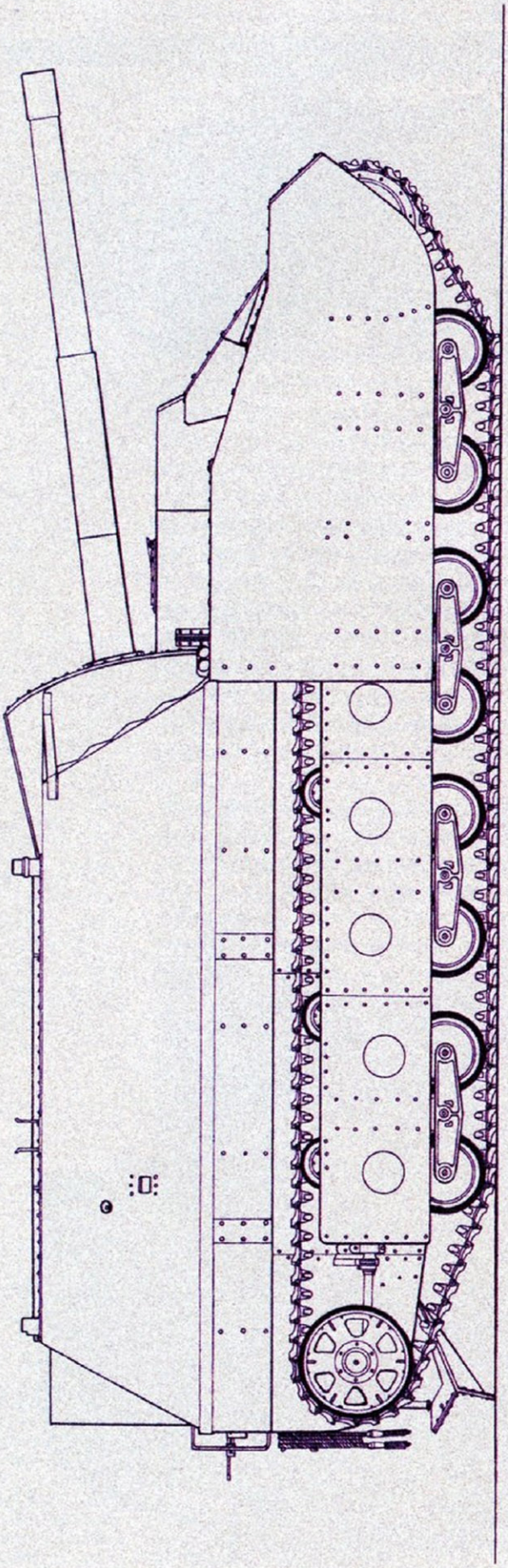
Il faut attendre le début de l'année 1940 et les déboires de l'Armée Rouge en Finlande pour que ces engins sortent de l'oubli. Confrontés à la ligne fortifiée « Mannerheim », les généraux russes réclament des automoteurs lourds pour pulvériser les ouvrages finnois qui sont à demi-enterrés. Les créations du malheureux Syachentov correspondent parfaitement bien à cette demande. Le 17 janvier 1940, le Comité de Défense d'Union Soviétique ordonne la remise en état des deux blindés. L'usine No. 185 est chargée des travaux. Pour accroître la capacité de destruction des deux machines, les Soviétiques estiment qu'elles devront pouvoir s'approcher à moins de 2 000 mètres des positions finlandaises. Conclusion ? Elles devront être protégées des tirs tendus de l'artillerie ennemie donc cuirassées. Qu'à cela ne tienne ! Des carapaces sur-mesure sont dessinées et produites. Mais elles ne sont disponibles qu'à la fin mars 1940, époque à laquelle les combats contre la Finlande sont terminés.

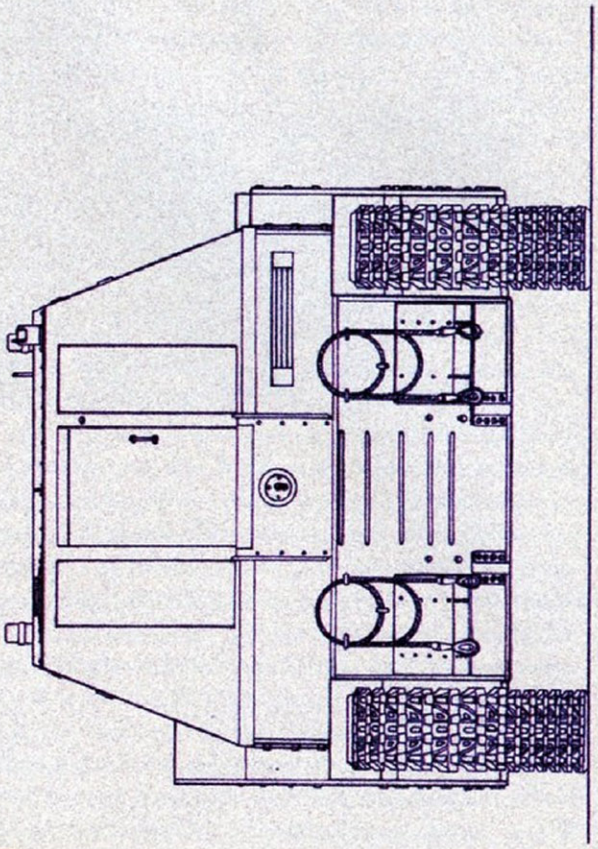
Testés dans leur nouvelle configuration, les automoteurs sont « méconnaissables » ! Pesant 65 tonnes en ordre de marche, ils se traînent à moins de 20km/h, connaissant, comme le T-35, de multiples avaries. Un rapport précise même : « *tourner avec ces engins est d'une difficulté extrême* » ! En juin 1940, les deux blindés partent pour le polygone de tir de Kubinka près de Moscou où ils sont testés par le capitaine Lebedev, un expert en artillerie. C'est à Kubinka, en 1941, que les SU-14-1 et SU-14 Br-2 seront utilisés comme pièces d'artillerie statiques à longue portée contre les troupes allemandes en marche vers Moscou. Conservés après-guerre à Kubinka, ils seront finalement ferraillés dans les années 60.

Avril 1940.
Automoteur lourd soviétique SU-14 Br-2.

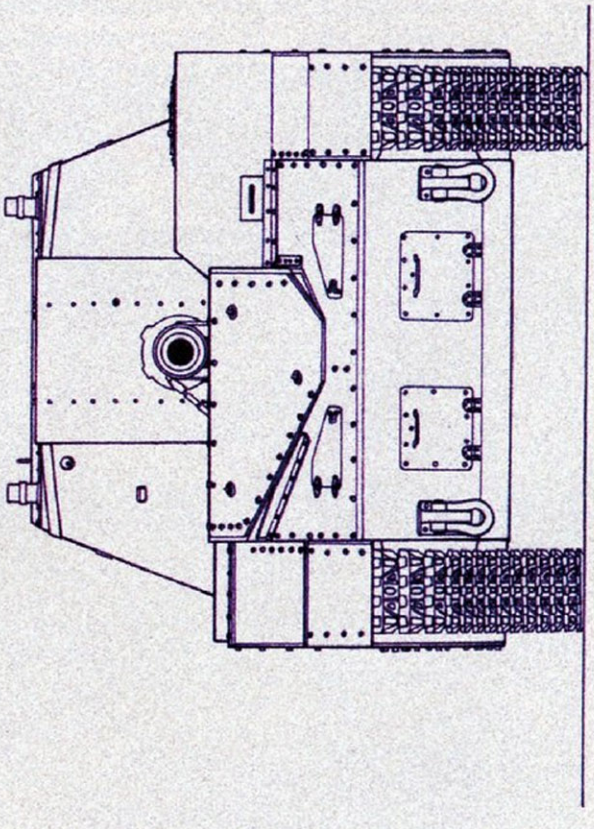


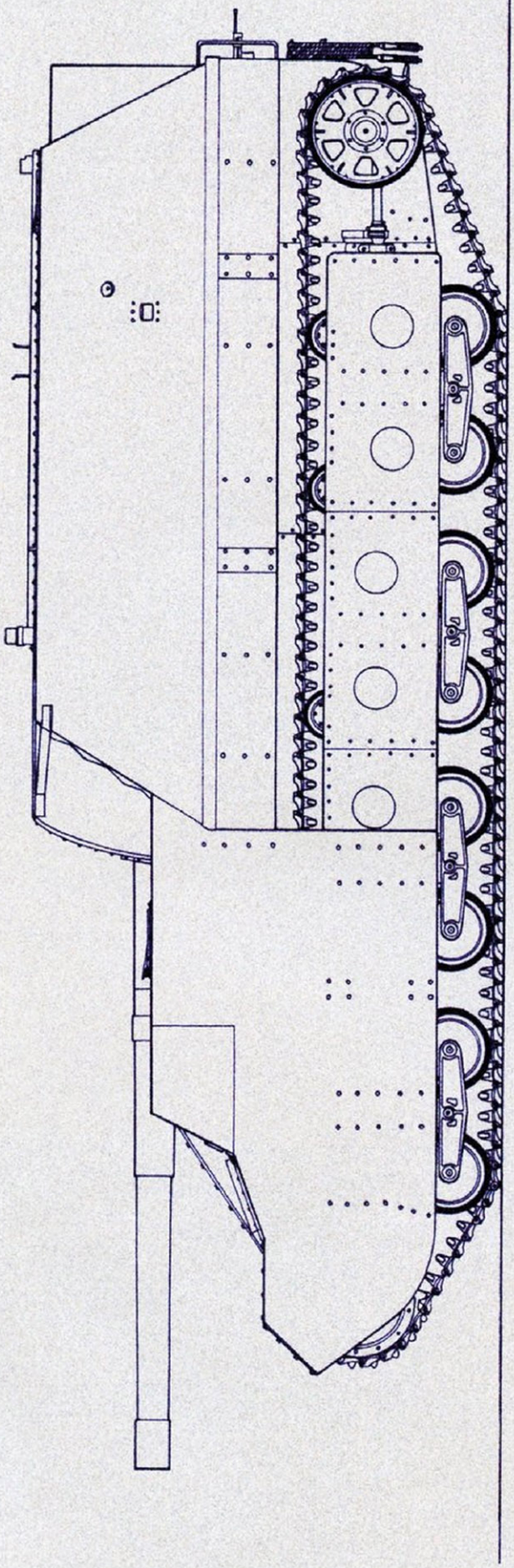
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

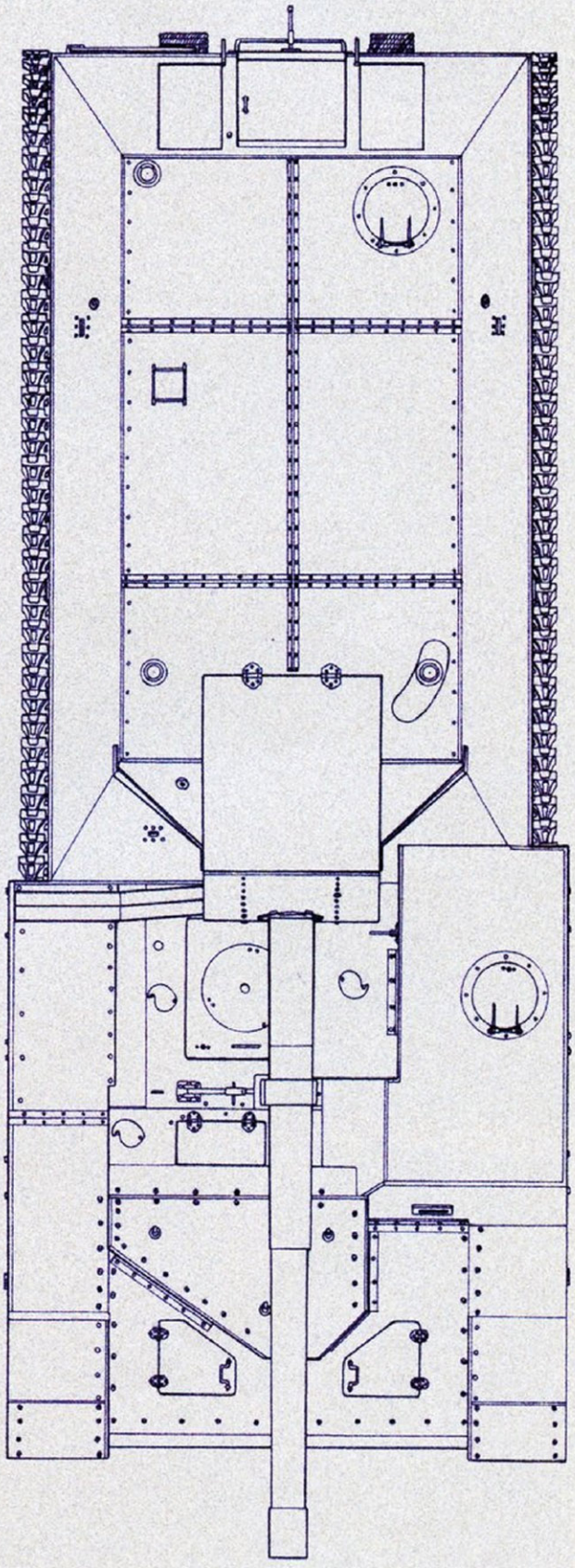




1/48







Automoteur SU-14-Br 2

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005

La Panzer-Abteilung z.b.V. 66

En face : Eté 1942. La *Panzer-Avteilung z.b.v. 66* vient à peine d'arriver sur le front de l'Est. Cet équipage posant devant son *Panzer IV Ausf G* est encore équipé d'uniformes tropicaux similaires à ceux portés par les hommes de l'*Afrikakorps* !

En médaillon : Conférence d'état-major improvisée sur la tourelle d'un *VK 16.01* entre un général et un officier de l'unité !

Coll. Takiguchi.

La *Panzer-Abteilung z.b.V. 66* (*z.b.V* pour *Zur besonderen Verwendung* – « à emploi spécial ») est constituée le 30 mai 1942 à Neuruppin, *Wehrkreis III*, avec des personnels issus de la *Panzer-Ersatz-Abteilung 5*. Commandé par un officier expérimenté et décoré de la *Ritterkreuz*, l'*Oberleutnant* Hans-Günther Bethke, un ancien de la *5./Panzer-Regiment 11*, il est prévu que ce détachement soit engagé dans l'opération « Herkules », l'invasion de l'île de Malte qui doit avoir lieu en coopération avec les troupes italiennes au cours de l'été 1942.

La *Panzer-Abt. z.b.V. 66* est formée de deux compagnies équipées d'une grande variété d'engins. Si le gros de l'unité est constitué de *Panzerkampfwagen IV Ausf. G*, on trouve dans les rangs de cette dernière quelques *VK 16.01* (*Panzer II Ausf. J*) et *VK 18.01* (*Panzer I Ausf. F*) ainsi qu'une dizaine de T-34/76, KV-I et KV-II modifiés par les Allemands.

En juin 1942, sous la pression d'Erwin Rommel qui estime pouvoir battre les Alliés à El-Alamein sans que Malte n'ait à être conquise de haute lutte, l'opération « Herkules » passe à la trappe. En conséquence, la *Panzer-Abt. z.b.V. 66* est réaffectée au front de l'Est.

En juillet, la *1. Kompanie* est expédiée dans le secteur du *Heeresgruppe Nord*, près du lac Ladoga. Elle mène quelques opérations de manière indépendante avant d'être rattachée, le 2 octobre 1942, à la *12. Panzer-Division* qui évolue au sein de la *18. Armee*, devenant ainsi la *8./Panzer-Regiment 29*. Entre-temps, en septembre, l'*Oberleutnant* Bethke aura été tué au combat.

En ce qui la concerne, la *2. Kompanie* part à la mi-août 1942 pour la zone du *Heeresgruppe Mitte*, sur les arrières duquel elle combattra dans le cadre de la lutte anti-partisans. Les restes de la compagnie seront absorbés par le *schwere Ski-Bataillon 1* (*1. Ski-Jäger-Brigade*) à la fin février 1944 et serviront dans la zone des marais du Pripet.

Photo d'ensemble représentant la *Panzer-Abteilung z.b.V. 66* en colonne quelque part en Union Soviétique. Les chars sont encore peints en ocre, couleur de camouflage qui avai été initialement prévue pour l'invasion de Malte. Coll. Takiguchi.

Le projet d'invasion de Malte n'est plus qu'un lointain souvenir et ce *Panzerkampfwagen IV Ausf G* engagé en URSS a bénéficié d'un nouveau camouflage mieux adapté à la zone des combats dans laquelle il opère. Coll. Takiguchi.

FICHE N. 2 — PANZER PROJEKTE

KLEIN PANZERJAEGER "RUTSCHER"

L'histoire du *Panzerkleinzerstörer* débute à la fin 1943. C'est en effet à cette époque que le *Wa Prüf 6* contacte le bureau d'études de BMW afin de lui confier la création d'un chasseur de chars de petites dimensions devant être armé d'un *7,5cm Pak 39 L/48*. Le projet prend alors la dénomination officieuse de « Rutscher » – « Rutscher » peut être traduit en français par « celui qui glisse » ce qui sous-entend une idée de furtivité. Les travaux des ingénieurs bavarois sont cependant interrompus en février 1944, les autorités militaires ayant décidé de donner la priorité au programme *Jagdpanzer 38(t) für 7.5cm Pak 39 L/48*, le futur *Sd.Kfz.138/2* qui, rappelons-le, est improprement connu sous l'appellation de Hetzer.

La mise au point par Rheinmetall-Borsig d'une nouvelle arme antichar en janvier 1945, le *8,1cm Panzerabwehr-Wurfkanone 600* (*PAW 600*), remet le concept du Panzerkleinzerstoerer sur les devants de la scène. Le *PAW 600* est un canon à âme lisse de nouvelle génération. Cette arme est capable de percer 144mm de blindage à une distance de 750 mètres, ce qui en fait une pièce antichar redoutable, notamment dans le cadre des combats urbains qui tendent à se multiplier du fait de la progression des armées alliées et soviétiques. Peu onéreux à produire, le *Panzerabwehr-Wurfkanone 600* utilise des munitions dont l'Allemagne possède d'importants stocks puisqu'il s'agit d'obus modifiés initialement destinés aux *8,1cm Granatwerfer 34* ; les mortiers en dotation dans les unités d'infanterie. Conscients de l'intérêt représenté par un tel armement, les membres de la *Entwicklungskommission Panzer* – Commission de développement des blindés – réactivent le programme Rutscher. Le *Generalleutnant* Wolfgang Thomale, qui occupe alors les fonctions de *Generalinspekteur des Panzertruppen*, suit personnellement le dossier.

L'idée de Thomale est d'offrir aux *Landser* un petit engin rapide, bas, aisé et économique à produire ; une sorte de chasseur de chars « de poche ». Le *Generalleutnant* prévoit que le *Panzerkleinzerstoerer* pourrait être manœuvré par des fantassins sans pour autant qu'il n'aient eu à suivre une formation de pilote de chars ou de canonnier. Les spécifications techniques du Rutscher mettent en exergue le côté minimaliste du programme. L'engin ne sera servi que par deux membres d'équipage. Le blindage frontal ne dépassera pas 20mm tandis que les côtés du *Panzerkleinzerstoerer* ne seront protégés que par une épaisseur d'acier de 14,5mm. Des chiffres qui ne sont pas sans rappeler ceux des *Panzerkampfwagen I* et *II* qui au début de la guerre formaient l'ossature des *Panzer-Divisionen* ! Afin que le blindé soit le plus « discret » possible, les ingénieurs allemands auront à dessiner une machine dont la hauteur totale n'excèdera pas 1,5 mètre. L'engin sera armé d'une mitrailleuse, a priori une MG-34, et d'un à deux *8,1cm Panzerabwehr-Wurfkanone 600* (*PAW 600*). Pour échapper aux chars ennemis, le *Panzerkleinzerstoerer* pourra compter sur sa mobilité et sa célérité. Il est en effet prévu de monter un moteur de 90cv sur le Rutscher dont le poids en ordre de combat est évalué à 5 tonnes.

Fort de ces données, le *Wa Prüf 6* contacte plusieurs firmes début 1945 afin de remettre en route le programme Rutscher. BMW, dont les techniciens avaient déjà travaillé sur le projet en 1943, fait naturellement partie des sociétés sélectionnées. Une maquette en bois à l'échelle 1/1 est achevée avant la fin des hostilités. D'autres industriels sont mobilisés. C'est par exemple le cas de Weserhutte, une entreprise spécialisée dans la conception de machines-outils, de grues et de matériels destinés à l'industrie minière. Les compte-rendus de réunions rédigés par l'*Oberst* Holzhauer du *Wa Prüf 6* indiquent que Büssing-Nag travailla sur un *Panzerkleinzerstoerer* pesant environ cinq tonnes. Cette machine entrait dans la catégorie du E-5. Enfin, certaines sources laissent à penser que les entreprises Steyr et Daimler-Benz furent aussi engagées dans le programme Rutscher, la dernière de ces deux firmes ayant assemblé une maquette en bois pesant 7,5 tonnes.

Au printemps 1945, le dossier du *Panzerkleinzerstoerer* évolue encore. Du point de vue de l'armement, le *PAW 600* est abandonné au profit du tout nouveau *Panzer-Wurfkanone PWK-8 H 63*, une pièce développée en janvier 1945 par la firme Wolf-Magdeburg. Le *PWK-8 H 63* tire une munition à charge creuse capable de percer 150mm de blindage à une distance de 750 mètres. Sa portée maximale est de 1 500 mètres. Environ deux cents *WK-8 H 63* seront testés en situation opérationnelle, en février et mars 1945, par les hommes de la *18. Panzer-Grenadier-Divison* alors engagés en Prusse orientale. Ces armes remporteront alors de nombreux succès contre les chars russes y compris les plus lourds. Sur le plan de la mécanique ensuite, la firme Zahnradfabrik Friedrichshafen annonce être en passe de mettre au point une transmission semi-automatique à cinq rapports permettant de monter un moteur diesel Saurer de 150cv sur le *Panzerkleinzerstoerer*. Dans un document annexe, la direction de la Zahnradfabrik Friedrichshafen précise qu'avec un tel agencement, le Rutscher pourrait largement dépasser les 90 km/h sur route !

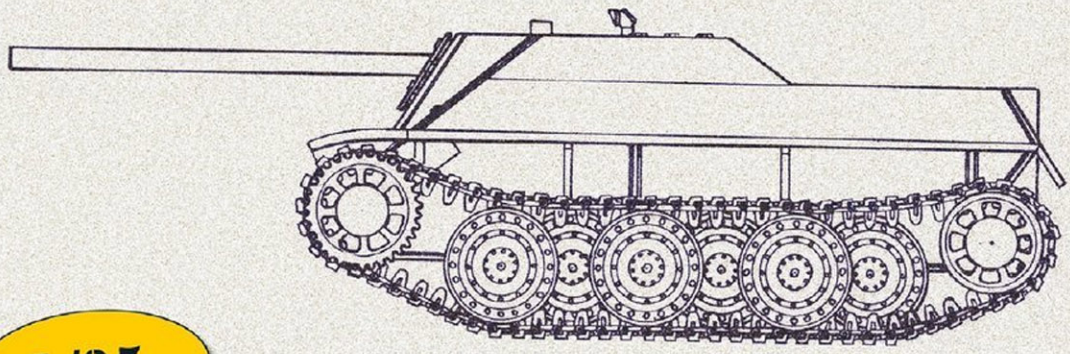
Pourtant, malgré ces progrès relativement rapides, le *Generalinspekteur des Panzertruppen* indique dans un rapport du 19 mars 1945 que le développement du *Panzerkleinzerstoerer* Rutscher prendrait encore un à deux ans et que, dans les circonstances actuelles, il est inenvisageable de pouvoir disposer d'un tel délai. Selon le *Generalleutnant* Thomale, seule une machine pesant de 7 à 10 tonnes pourrait être rapidement produite en série, en utilisant des composantes mécaniques déjà existantes. En conséquence de quoi le programme Rutscher est purement et simplement annulé en avril 1945, quelques semaines seulement avec la capitulation du *Reich*.

Le contraste entre des colosses d'acier tels que le Maus ou encore le E-100 et le Rutscher est saisissant ! D'un côté, des chars dépassant allégrement les 100 tonnes et de l'autre un engin atteignant tout juste les 5 tonnes. Pourtant, comme le Maus ou le E-100, le *Panzerkleinzerstoerer* répondait à un besoin bien réel de la *Wehrmacht*. En l'occurrence, celui de disposer d'un engin économique, furtif et rapide, capable d'opérer en zone urbaine pour s'en prendre aux blindés ennemis. À bien des égards, le Rutscher était l'arme du pauvre, celle d'une nation dont l'industrie de guerre, soumise à des bombardements quotidiens, était en passe d'être totalement annihilée et qui ne s'était que bien trop tardivement engagée dans des processus de rationalisation. D'une conception simplifiée à l'extrême, servi par seulement deux hommes, cet engin aurait disposé d'un armement lui aussi aisé à produire et dont les stocks de munitions étaient pléthoriques. On imagine sans mal l'intérêt que le Rutscher aurait pu avoir pour des *Grenadiere* quotidiennement confrontés à des nuées de T-34, IS-2 et Sherman !

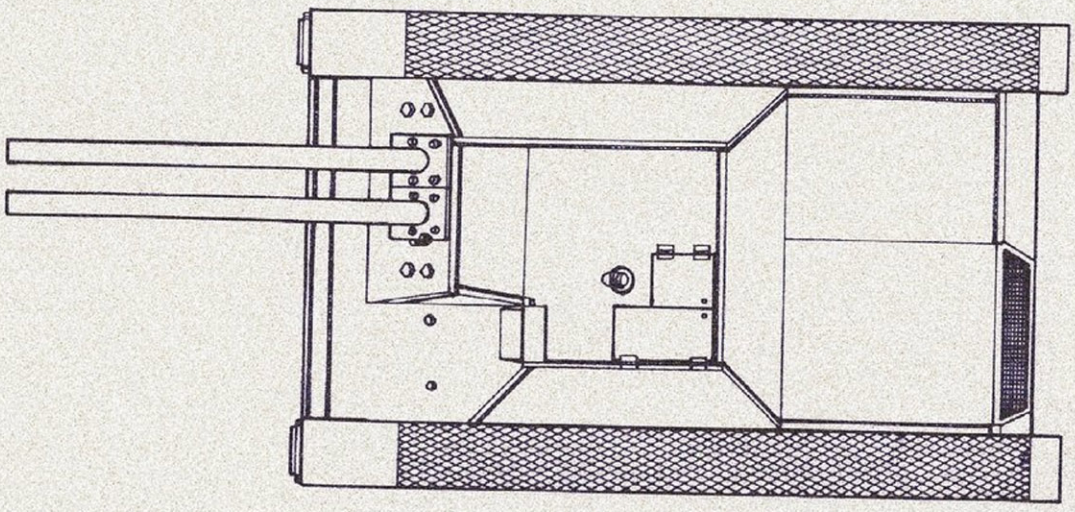
KLEIN PANZERJAEGER « RUTSCHER »

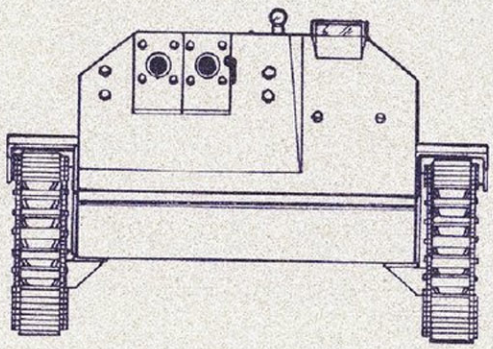
Version BMW armée de deux PAW600

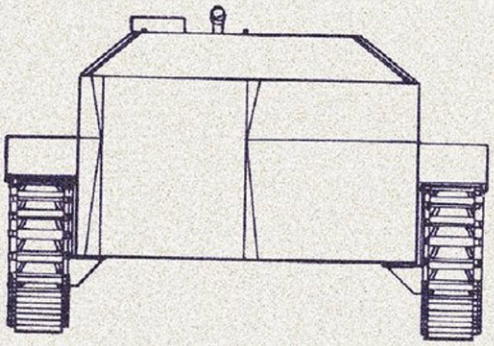
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



1/35





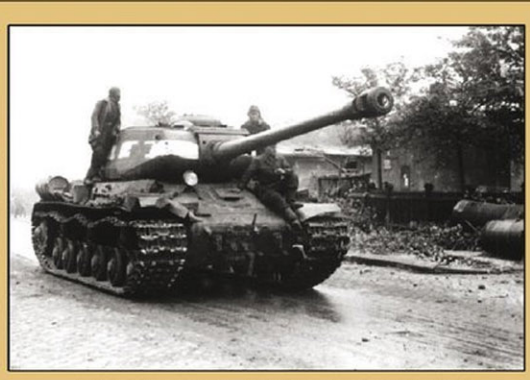


Ce plan a été dessiné selon la maquette en bois réalisée par les ingénieurs de la firme BMW.
Les dimensions de l'engin sont données sous réserve.

PROCHAIN NUMÉRO EN VENTE FIN MAI

La 11. Panzerdivision en France à l'été 1944

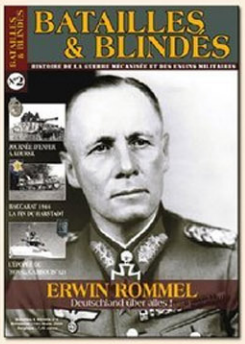
Guerre du Golfe, 1991.
Dernier baroud pour la division "Tawakalna"

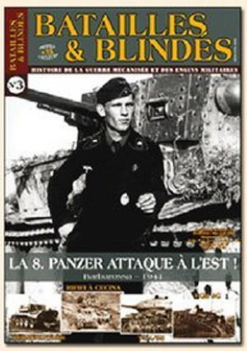


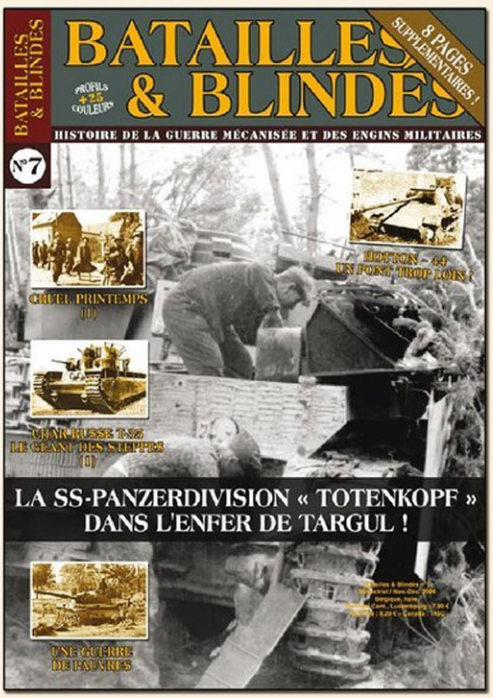
Article historique et technique : le Josef Stalin II

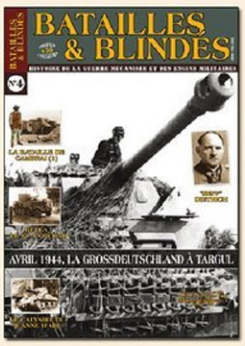
AU SOMMAIRE DU N°9

ANCIENS NUMÉROS









BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°9 inclus**.
France : 35.00 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 euros - Reste du monde : 45.00 euros

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-dessous au prix de 8.00 euros pièce (frais de port inclus pour toutes les destinations) ☐ n°1 ☐ n°2 ☐ n°3 ☐ n°4 ☐ n°5 ☐ n°6 ☐ n°7

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Je souhaite règler par : ☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) - ☐ Mandat

☐ Carte Bancaire : Maestro EUROCARD MasterCard VISA VISA Electron

Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

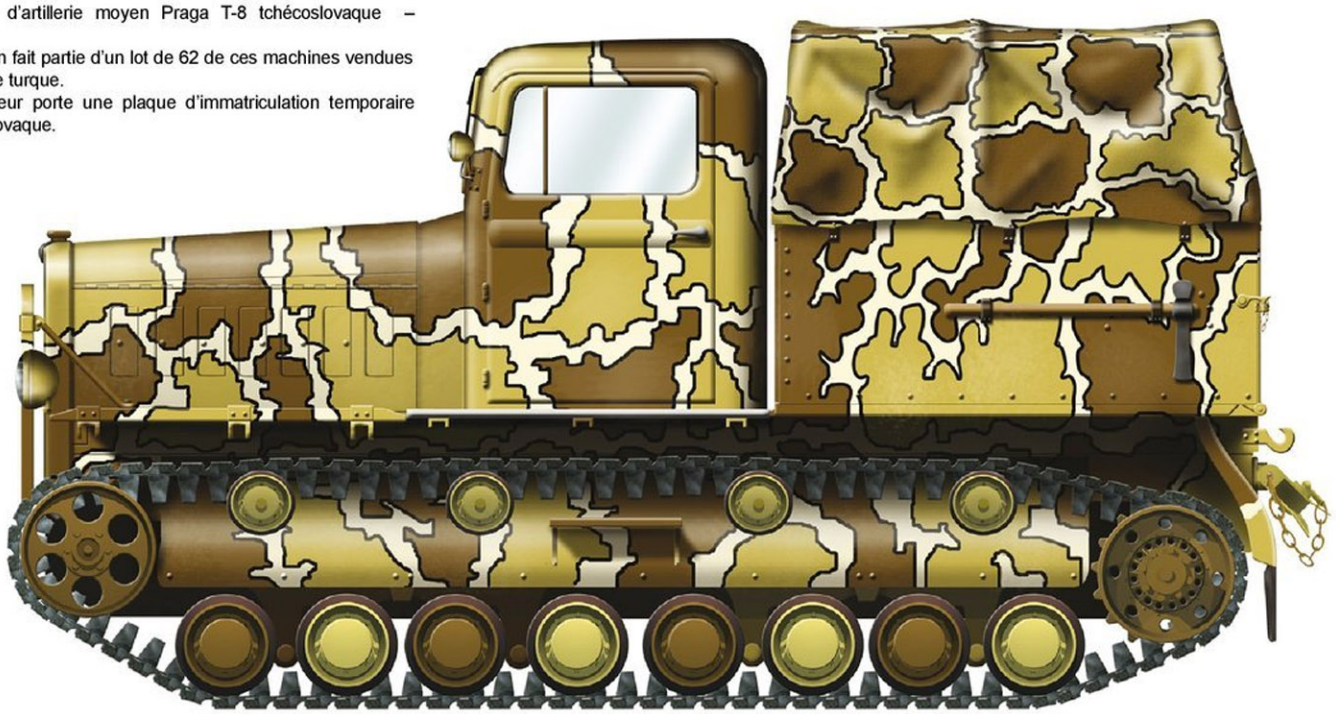
Nous n'acceptons pas les eurochèques.

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France

JABOS SUR LONDRES

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Tracteur d'artillerie moyen Praga T-8 tchécoslovaque – 1937.
Cet engin fait partie d'un lot de 62 de ces machines vendues à l'armée turque.
Ce tracteur porte une plaque d'immatriculation temporaire tchécoslovaque.



© P. Mehard / Batailles & Blindés, 2005